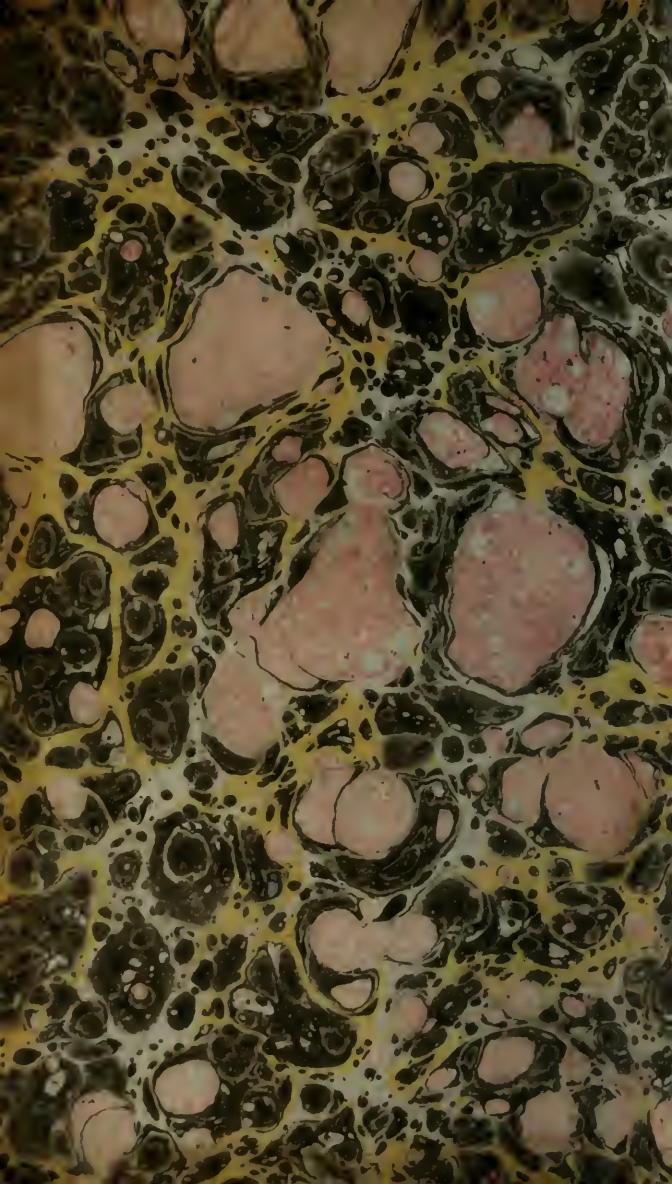

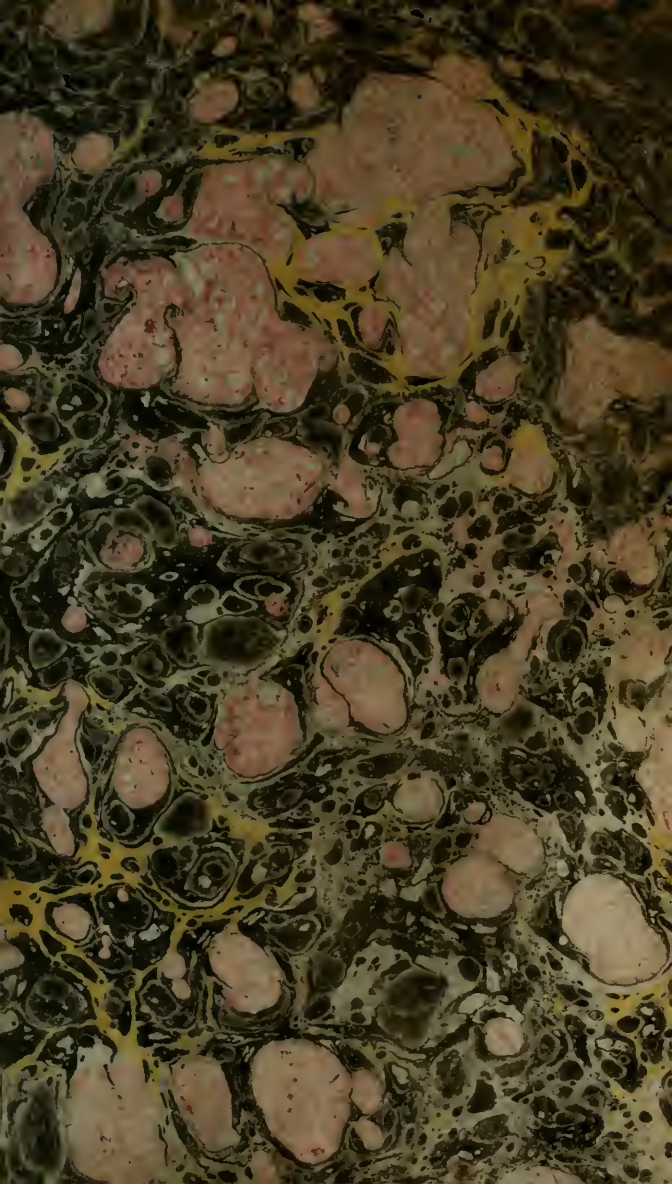

AMADIS DE GAULE.

CSP

AMADIS DE GAULE,

POËME,

FAISANT SUITE A LA TABLE RONDE.

PAR

M. CREUZÉ DE LESSER.

Fugite, austeri.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE.

A PARIS,

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

1814.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

428854

CSP

PQ
2211
.C6A5
1814

OBSERVATIONS
SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

Paris, 12 novembre 1813.

AMADIS reparait ici avec des corrections très considérables. Je l'offre beaucoup moins imparfait à ce public indulgent qui a bien voulu l'accueillir. Je rends graces aux journalistes dont les encouragemens m'ont inspiré le desir de les mieux mériter. J'ai aussi profité de leurs critiques. J'invoque de nouveau leurs conseils et ceux des personnes qui croiront cet ouvrage digne de devenir meilleur.

Quant à celles qui ont entièrement blâmé le système de mon style, il est très possible qu'elles l'aient fort justement condamné; cependant j'ai réfléchi pendant beaucoup d'années sur la manière dont il faut *de nos jours* écrire des poëmes de chevalerie. Ayant, pour peindre l'ensemble de ces fictions du moyen âge, plusieurs poëmes à donner, et, dans tous, d'innombrables faits à exposer, j'ai cru que mes récits devaient être fort rapides toutes les fois qu'ils ne pouvaient être un peu agréables. J'ai pensé que cette rapidité, fort prudente pour les plus longs poëmes qu'on eût encore composés en France, était indispensable dans un siècle blasé comme le notre sur la poésie. J'ai peint beaucoup

de sentimens nobles et tendres; mais j'ai cru devoir peindre fort peu de jardins et de palais, après l'abus qu'on a fait parmi nous de la poésie descriptive. Par les mêmes motifs, dans un poëme *plein de combats*, j'ai cru n'en devoir détailler que quelques uns. Enfin j'ai gardé la grande poésie pour les grandes occasions. Soit impuissance, soit calcul, j'ai pensé que, dans ces sortes d'ouvrages remplis de folies qu'on ne peut raconter sérieusement, le poëte doit souvent, par la simplicité ou la gaîté de son style, suppléer en quelque sorte à la vraisemblance qui manque à ses récits. De là ce *laisser aller* qui est souvent une de ses ressources; de là cette poésie qui, malgré les rimes, se déguise en prose et quelquefois trop bien, mais qui de tems en tems aussi, devenue plus forte et plus élevée, joint à ses propres agrémens l'inappréciable charme de la variété.

Voilà du moins, selon moi, quel était la seule manière de faire lire aux Français d'aussi longs poëmes; et en supposant qu'il y eût d'autres et de meilleurs moyens, j'ai peine à croire que celui-là soit absolument mauvais. Offrir au public, et dans des circonstances littéraires peu favorables, deux poëmes si étendus, était sans doute pour eux une périlleuse et décisive épreuve; puisqu'ils ont eu le bonheur d'y résister, puisqu'enfin on a pu lire tant de vers, il me semble difficile que le système

en soit tout à fait répréhensible et que le plus grand nombre en soit défectueux.

Sans doute ils le sont assez souvent et offrent beaucoup d'incorrections; mais ils en offrent moins qu'on n'aura pu le croire d'après ces *soulignemens* dont l'usage est utile sans doute, mais à l'*abus* desquels *personne* ne résisterait. En soulignant mes fautes, il serait juste en même tems d'avouer que dans tous mes chants on trouve de longs morceaux, je ne dis pas bons, mais seulement *corrects*. Je pense qu'il y a dans cette omission une légèreté ou une prévention excessive; et cette négligence d'un ou deux de mes juges est peut-être plus forte qu'aucune de celles qu'ils m'attribuent. (1)

Comme je n'ai jamais épargné ni tems ni peines pour tâcher de perfectionner mes ouvrages, il ne tient certainement pas à moi qu'ils aient cette correction continue qu'on y desire et que j'y desirerais plus que personne; et puisqu'ils ne l'ont pas, c'est qu'apparemment ce mérite-là, comme tant d'autres, m'est refusé. Je ne vois de remède à ce défaut que d'en dédommager par autre chose, si

---

(1) Voyez la seconde préface de la Table Ronde. La *Table Ronde*, *Amadis*, et *Roland* que je corrige, n'étant que les trois parties d'un même ouvrage, leurs intérêts sont communs, et l'apologie de l'un est, en bien des points, l'apologie des autres.

j'en dédommage. Je n'ai presque rien ; mais si l'on s'obstine à me juger sur ce que je n'ai pas, je suis perdu. Au reste, il me semble en considérant des écrivains plus remarquables, que tel d'entre eux est incorrect dans tel passage, précisément par la même raison qui fait que dans d'autres il est piquant et original. La plupart des auteurs, et sur-tout des poëtes, n'ont leurs qualités qu'à la condition de leurs défauts.

Mais je le demande à tous les hommes raisonnables : si l'on fait très bien de signaler des fautes de détail, et si l'auteur fait encore mieux de les corriger, est-ce sur de telles fautes que l'on peut condamner une grande composition? N'est-il pas trop facile de trouver des aspérités sur une vaste superficie? Quel sera donc le privilége d'un très long ouvrage en vers, si ce n'est d'être jugé *sur son ensemble*, et non pas comme un quatrain ou un sonnet? La poésie n'est nulle part un art de syllabes, ni même d'hémistiches ; mais ici moins qu'ailleurs. On a cependant imprimé tel jugement très long sur Amadis, sans dire un mot de la conduite, des incidens et des caractères de ce poëme. En revanche, on a cité et souligné beaucoup de vers isolés. Plût au ciel que mon ouvrage ne méritât pas d'autres reproches !

D'un autre côté, des personnes douées d'un goût bien supérieur au mien et d'un esprit souvent

très élevé, mais peu flexible, ignorent ou ont oublié que l'Arioste, d'ailleurs hors de toute comparaison, a un ton habituel au moins aussi familier que le mien. Elles ont blâmé ici des expressions et des tournures blâmables en effet ailleurs, mais convenables et quelquefois heureuses dans des poëmes qui admettent tous les tons, excepté le mauvais, et qui sont loin de dédaigner toujours *le style marotique*, appelé souvent par le sujet même. Par là, pour le dire en passant, s'expliquent et peut-être se justifient les trois quarts des incorrections qu'on me reproche. Mon poëme est assez sérieux, et quelquefois là où il paraît le plus gai : mais je dois cependant avouer qu'il n'est pas écrit pour ces hommes graves qui n'entendent pas la plaisanterie.

Toutefois, si je nie une grande partie des fautes qu'on a voulu trouver dans Amadis ; si sur-tout je proteste franchement contre une manière de juger la poésie, qui ne tend à rien moins qu'à changer un art divin en un jeu puéril, je sais que la mienne n'offre que trop de fautes réelles et incontestables. Parmi les imperfections que j'ai aperçues, j'ai effacé toutes celles qu'il m'a été possible de corriger. Je chercherai également à corriger celles que certainement je découvrirai encore ; mais je ne puis oublier que dans un vaste tableau les figures et les détails de premier plan exigent un fini qui souvent serait un défaut dans les autres ; je ne puis sur-tout

me flatter d'ôter jamais à personne la possibilité de faire croire que mon poëme est mauvais, en citant un certain nombre de vers qui le soient. J'espère du moins qu'il est tel vers que ne m'attribueront jamais les personnes qui m'auront fait un moment l'honneur de me lire. Par exemple, si ces lecteurs rencontrent un vers tel que celui-ci, qui s'était glissé dans la première édition d'Amadis,

Vrais héros, ô vous qui chéris du ciel,

ils diront qu'on peut trop souvent me reconnaître à de mauvais vers, mais jamais à un vers si absurde, et qu'il était si facile de faire autrement; ils devineront que j'avais écrit,

O vrais héros, vous qui chéris du ciel,

et ils excuseront quelques fautes d'impression inévitables, échappées à la lassitude de l'auteur de si longs poëmes imprimés en petits caractères; et si l'on me demande pourquoi je ne les fais pas imprimer en caractères plus forts et en format autre que l'in-18, je répondrai que je n'ai encore pu m'y résoudre, et que tout en défendant mes faibles ouvrages contre des critiques exagérées, je crains toujours qu'ils ne coûtent plus d'argent qu'ils ne valent et ne tiennent plus de place qu'ils ne méritent.

PRÉFACE.

Paris, 28 mars 1813.

C'EST en tremblant que je publie un poëme, si près d'un autre poëme ; mais c'est précisément parce que j'ai donné il y a un an *la Table Ronde*, que j'ai dû me décider à donner *Amadis*, terminé aussi depuis longtems, et qui, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs (1), en est une suite, sinon nécessaire, du moins très naturelle. De plus, l'indulgence du public m'est si précieuse, qu'il m'a paru important de lui offrir ce second ouvrage avant qu'il ait oublié celle qu'il a accordée au précédent, et de mettre l'un, en quelque sorte, sous la protection de l'autre. Ce motif a dû l'emporter dans mon esprit sur d'autres considérations.

Amadis de Gaule est, selon Cervantes, *le premier livre de chevalerie qui ait été imprimé en Espagne, et il a servi de modèle à tous les autres.* C'est, dit plus loin ce grand ennemi des ouvrages de chevalerie, *le meilleur livre qu'il y ait dans ce genre, et, comme unique dans cet art, il mérite qu'on lui pardonne.* Ce roman fut traduit de l'espagnol en notre langue, en 1540 et années suivantes, par Herberay des Essarts; mais les Français ont toujours prétendu que les Espagnols l'avaient traduit du vieux gaulois, et ce ne serait pas la derniere fois qu'un ouvrage français n'aurait eu du succès en France qu'en revenant de l'étranger. On

(1) Voyez la préface de la Table Ronde, deuxième édition.

trouve des traces de cette réclamation dans la traduction d'Herberay lui-même, et voici un passage curieux de son épître dédicatoire : « Ai prins plaisir, dit-il, à « communiquer par translation ce livre à ceux qui n'en- « tendront le langage espagnol, pour faire revivre la « renommée d'Amadis (laquelle, par l'injure et l'anti- « quité du temps, estoit estainte en ceste notre France), « et aussi pour ce qu'il est tout certain qu'il fut premier « mis en notre langue françoise, estant Amadis Gaulois « et non Espagnol, et qu'ainsi soit. J'en ai trouvé en- « cores quelque reste d'un vieil livre escrit à la main en « langage picard, sur lequel j'estime que les Espagnols « ont fait leur traduction, non pas du tout suivant le « vray original, comme on pourra voir par cestuis; car « ils en ont obmis en certains endroits et augmenté aux « autres. Par quoi supléant à leur obmission, elle se « trouvera en ce livre, dans lequel je n'ai voulu cou- « cher la pluspart de leur dite augmentation », etc. A la suite de la préface, se trouvent plusieurs pieces de vers où est consignée la même réclamation. Je citerai seulement ce dixain, parcequ'à l'avantage de constater l'opinion de cette époque, il joint celui d'être en vers fort agréables pour le tems.

Michel Le Clerc, seigneur de Maisons, aux lecteurs.

Qui voudra voir maintes lances briser,
Harnois froisser, écus tailler et fendre;
Qui voudra voir l'amant amour priser,
Et par amour les combats entreprendre,
Vienne Amadis visiter et entendre,

clarté et même avec élégance toute la suite des aventures des peres et des enfants d'Amadis; mais c'est là aussi qu'on peut voir la grande cause du décri où tous ces romans étaient tombés. Toutes les aventures se ressemblent, et les héros se ressemblent encore plus que les aventures. A dater de Trébatius, le chef de la race, jusqu'au dernier des descendants d'Amadis, tous sont d'une perfection fatigante; ce sont toujours les plus beaux, les plus forts, les plus vaillants chevaliers du monde; le héros dont on parle est toujours le plus terrible, et l'on ne manque pas de faire Esplandian au moins égal à son pere Amadis, etc. etc. Champfort desirait dans les bergeries de Florian *un peu de loups* : la perfection désespérante des Amadis m'a réduit à desirer quelquefois parmi eux *un peu de sots et de méchans*. Il faut de la raison même dans les romans les plus fous; et cette suite infinie de héros incomparables est le plus impossible comme le plus ennuyeux des prodiges.

Si le roman d'Amadis de Gaule finissait comme il commence, ma tâche aurait été plus facile; mais, par malheur, ce roman, si brillant d'abord, va toujours, comme je l'ai dit, en déclinant : quand il finit, il est devenu ennuyeux, ou plutôt, chose fort singuliere, il ne finit pas; car le roman s'arrête au moment où Amadis, Galaor et Oriane s'endorment, et lorsque beaucoup de lecteurs sont déja endormis. Il s'agissait de réveiller les uns et les autres. C'est ce qu'a tâché de faire le sieur du Verdier dans *le Roman des Romans*, petit ouvrage en sept gros volumes in-8°. J'ai cru qu'on pouvait réveiller Amadis à moins de frais.

Quoique un de nos écrivains les plus spirituels,

M de Tressan, ait un peu ranimé la mémoire d'Amadis dans l'agréable traduction qu'il nous a donnée de son histoire. j'ai vu une foule de personnes, charmées en la commençant, avoir toutes les peines du monde à la finir. Dieu me garde du même malheur! j'ai fait les plus grands efforts pour y échapper, s'il est possible. J'ai supprimé une foule de combats; j'ai abrégé presque tous les autres, et j'ai tâché d'en reposer les lecteurs par des détails gais, et quelquefois voluptueux, qui étaient ici de premiere nécessité. J'ai été obligé de conserver à Amadis ce sommeil de cent ans, consacré dans toutes ses histoires; mais j'ai fait impitoyablement main-basse sur sa race. Je n'ai fait grace qu'à son fils Esplandian, à Lisvard de Grece, fils d'Esplandian, et à Amadis de Grece, fils de Lisvard de Grece; encore ai-je dépouillé tous ces princes de leurs perfections. Après Amadis j'ai fait décroître Esplandian; j'ai fait décroître encore plus Lisvard de Grece, et alors j'ai relevé la race dans Amadis de Grece, héros assez digne de son aïeul. Cette série, beaucoup plus vraie, d'événements et d'hommes, m'a fourni un tableau assez neuf en poésie, et, obligé de peindre plusieurs générations de princes, j'ai tâché de les peindre comme elles se succedent ordinairement. D'ailleurs cette médiocrité des descendants d'Amadis m'était nécessaire, pour qu'il ne fût ni effacé ni oublié, pour qu'on le regrettât souvent, et qu'on fût bien aise de le voir reparaître, enfin, pour qu'Amadis restât toujours, même en son absence, la grande figure de mon poëme.

Mais, quoiqu'en peignant des gens médiocres, on ne soit pas toujours obligé de l'être, il est très facile de le

Que des Essarts, par diligent ouvrage,
A retourné en son premier langage;
Et sois certain qu'Espagne, en cette affaire,
Connaîtra bien que France a l'avantage
En bien parler autant comme en bien faire.

M. de Tressan, en traduisant à son tour Herberay des Essarts en français moderne, réclame aussi le roman d'Amadis pour la Françe; et, sur cette assertion d'Herberay qu'il a vu un vieux manuscrit picard d'Amadis, M. de Tressan fait la remarque très ingénieuse et assez exacte, que le patois picard d'aujourd'hui a conservé une ressemblance singuliere avec la langue romane, et que, par conséquent, ce manuscrit soi-disant picard que d'Herberay prétend avoir vu, pouvait fort bien être un manuscrit en langue romane, c'est-à-dire un manuscrit en ce français du douzieme siecle, qui est la langue de presque tous les romans de chevalerie. Il remarque aussi très bien que les trois premiers livres d'Amadis sont composés avec une raison et un naturel qui rappellent la bonne maniere et quelquefois même les aventures des romans français de Lancelot, etc., tandis que les livres suivants offrent un désordre d'idées qui annonce évidemment un autre auteur, même une autre nation, et sur-tout présentent des traces nombreuses, et toutes nouvelles dans l'ouvrage, de cette superstition et de ces persécutions qui, trop communes en Espagne, ont été beaucoup plus rares en France, et n'y ont jamais été approuvées. Cette opinion de M. de Tressan a trouvé des partisans. L'ensemble des raisonnements et des faits qu'il présente peut donner lieu à des conjectures peut-être assez vraisemblables, mais,

selon moi, ne permet pas d'aller au-delà. Je demande du moins la permission de garder la neutralité dans cette discussion, qui, je crois, sera difficilement terminée. L'important pour moi n'est pas de savoir, d'où vient Amadis, mais où il ira conduit par moi, et jusqu'où je pourrai le mener.

Français ou non, le roman d'Amadis de Gaule plut tellement en France, que Lanoue dit formellement dans ses Commentaires que, de son tems, quelqu'un qui aurait mal parlé d'Amadis, *on lui aurait craché au visage*. Amadis, déja si cher à l'Espagne, eut dans toute l'Europe un succès si prodigieux et si soutenu, qu'on s'étonne ou qu'il l'ait eu, ou qu'il ne l'ait pas conservé. Le succès s'explique par les beautés de ce roman, par sa fable admirablement conçue, par le merveilleux noble et ingenieux qui y regne, et enfin par un mélange piquant de faits incroyables et d'aventures très *naturelles*, de sentiments de ce temps-là, et de faiblesses de tous les tems. Quoique le roman aille en diminuant de mérite, il est plus difficile d'expliquer pourquoi il a tellement déchu dans l'opinion des hommes. L'inconcevable quantité de combats qu'il renferme, après avoir servi son succès, a pu enfin y nuire; mais une cause plus décisive je crois, a causé son discrédit : on peut dire que les enfants d'Amadis ont tué leur pere. Il lui est arrivé (et cette fois c'est incontestablement d'Espagne), il lui est arrivé une race innombrable et même des aïeux innombrables aussi. Si l'on veut les connaître tous, on peut lire les deux volumes du Chevalier du Soleil. Dans ce roman extrait de plus de cent volumes, l'auteur, qu'on croit être M. de Tressan, trace avec

se défier par-tout de ce mauvais sujet de Galaor, et une ou deux fois du sage Amadis. Beaucoup de dames, d'après cet avis, n'ouvriront pas même mon poëme, et si je les trouve séveres, je ne pourrai les trouver injustes. Je ne le dis pas, mais *je le crie :* cet ouvrage, quoique dans ses neuf dixiemes aussi réservé que la Table Ronde, renferme plusieurs morceaux qui le sont beaucoup moins que je n'aurais voulu; ils sont d'ailleurs très curieux, et j'ose même dire utiles, ne fût-ce que pour donner une idée juste *du bon vieux tems* à ceux qui le vantent ou l'entendent vanter sans cesse. Au milieu des erreurs de notre siecle, il est bon, il est consolant de montrer aux hommes les erreurs des autres siecles. Hélas! les hommes ne font presque qu'en changer.

Au reste, quoique la morale des Amadis ne soit pas très sévere, je puis citer une occasion où la morale même de Galaor a été utile. Il y a environ vingt ans, quand une partie de la jeunesse française se trouvait dans la Belgique, le desir de plaire aux dames amenait de nombreuses rivalités et souvent de funestes combats. Ce fut alors que l'abbé de Tr..., d'un nom qui a bien mérité de la chevalerie, fit circuler une *lettre de Galaor à la jeunesse française.* Galaor représentait gaiement qu'il est bien plus sage de chercher à être agréable à sa maîtresse que redoutable à son rival, et qu'après tout, quand on échoue auprès d'une dame, on peut, en cherchant bien, trouver à se consoler auprès d'une autre. La lettre fut goûtée. Le conseil fut suivi. Les dames, de leur côté, firent quelques frais pour calmer les mécontents, et, grace à elles et à Galaor, la paix fut rétablie.

Le caractere d'Amadis a été constamment regardé

comme le plus parfait modele des chevaliers. Mais par cette perfection même, Amadis avait besoin du contraste de son frere Galaor, héros beaucoup moins raisonnable. Amadis est un peu le Grandisson de la chevalerie : mais heureusement que Galaor en est le Tom Jones. Il y a aussi cette différence qu'Amadis, tout parfait qu'il est, est beaucoup moins sage que le sublime Grandisson, et Galaor l'est encore moins que Tom Jones. Il y a long-tems qu'Aristote, parlant des ouvrages d'esprit, a dit qu'il fallait un peu d'imperfection dans les héros. Il m'aurait rendu un grand service de vanter aussi un peu l'imperfection dans les poëmes.

On a, en général, montré tant d'indulgence pour la Table Ronde, que je crains qu'il n'en reste plus pour Amadis. On ne trouvera pas ici (et trouvera-t-on souvent, quelque part que ce soit?) l'intérêt si touchant qu'inspirent les aventures de Tristan et d'Yseult, création singulièrement heureuse de je ne sais quel homme de génie, dans je ne sais quel siecle barbare. Mais Amadis, qui, je l'espere, offre aussi de l'intérêt, présente peut-être des avantages qui lui sont particuliers. Je ne crois pas que l'intrigue de la Table Ronde pût être très forte; mais enfin elle est un peu faible, et j'ai été le premier à en convenir. Celle d'Amadis, du moins jusqu'au moment de la disparution de ce héros, c'est-à-dire jusqu'au moment où elle commence à être de moi, est une des plus belles, des plus ingénieuses et des plus régulieres que l'on ait jamais imaginées. Aussi Amadis a-t-il été le patron sur lequel on a taillé douze ou quinze cents romans de chevalerie. On trouvera ici cette unité qu'on desire quelquefois dans la Table Ronde : Amadis

devenir, et ces tableaux vrais, même en supposant qu'ils devinssent piquants, ne pouvaient jamais l'être assez pour soutenir seuls l'attention, après les brillantes aventures d'Amadis de Gaule. Amadis lui-même ayant un peu abusé de la permission qu'on a de se battre, peindre encore des combats en son absence, aurait été insupportable. Privé de cette ressource, dont, au reste, j'ai partout usé le moins possible, j'en cherchais quelque autre dans mon imagination, en me disant que des récits de l'ancien tems auraient toujours une couleur et une naïveté bien plus précieuses que tout ce que je pourrais inventer; mais je ne trouvais rien de ce genre parmi les monotones descendants d'Amadis, et j'étais fort embarrassé, quand la fée Urgande apparemment, a envoyé à mon secours *Tiran le Blanc*. Ce chevalier, dont les aventures ont une physionomie particuliere, et toute neuve encore dans leur vieillesse, m'avait toujours fort amusé. Son histoire, bien incontestablement espagnole, offre d'étranges puérilités, mais aussi de charmantes aventures. Le mélange de dévotion et de licence qui caractérise les mœurs du midi de l'Europe, est peint à merveille dans ce roman, et d'autant mieux que l'auteur espagnol, accoutumé à ce contraste, n'a pas seulement paru s'en douter. Ce n'est que du jour où j'eus songé à Tiran le Blanc, que je crus pouvoir finir Amadis. En le faisant petit-fils de Galaor, je l'attachai à mon sujet : je l'y attachai mieux encore en le montrant épris de l'arriere-petite-fille d'Amadis. Je n'ai fait que glisser sur ses exploits; mais j'ai parlé de ses amours qui délassaient de tant de faits d'armes; et même, dans l'extrémité où j'étais, pour soutenir l'attention affaiblie, et ne

pas périr au port, il a bien fallu conserver à ces amours une partie de la couleur très vive qu'ils ont dans le roman original, traduit par M. le comte de Caylus, publié sans opposition sous Louis XV, permis de tout tems en Espagne, et approuvé même par le curé de Don Quichotte, qui, comme on sait, le réserva expressément quand il fit brûler la bibliotheque de son seigneur. Quoique beaucoup plus décent que l'auteur espagnol, je n'aspire, en l'imitant, qu'aux suffrages des gens du monde, et j'imagine qu'ils ne seront pas plus séveres que le curé.

Je crois avoir prouvé, dans la Table Ronde, que je ne cherchais pas, que j'évitais même l'occasion de présenter des tableaux trop libres; mais ici ces tableaux sont le sujet même. D'ailleurs ils peignent les mœurs de plusieurs nations et de plusieurs siecles. Je me serais pourtant refusé à les retracer *s'ils n'étaient pas par-tout*, si, aux époques les plus séveres, ils n'avaient pas circulé, comme ils circulent encore aujourd'hui dans Tiran le Blanc en particulier, et en général, dans les œuvres de M. de Caylus, qui se trouvent dans toutes les bibliotheques. Ainsi, s'il y a scandale, je l'ai adouci. Je cite textuellement une partie des passages les plus singuliers, que j'imite; le roman de Tiran le Blanc en renferme d'autres, que je n'oserais pas même transcrire.

Mais, quelques efforts que j'aie faits pour ramener cette partie de l'ouvrage à une décence un peu rigoureuse, je n'y ai pas toujours réussi; et, obligé de me priver des suffrages qui m'auraient le plus flatté, je prie les dames de ne pas lire les seizieme, dix-septieme, et dix-huitieme chants de ce poëme. Je les engage même à

est bien par-tout le maître de la maison, et toujours il s'occupe d'Oriane. Mais ses faits d'armes sont si nombreux, que là où ils ne tiennent pas nécessairement à Oriane, et même là où ils y tiennent, j'ai cru sentir la nécessité de les lier ensemble par un nœud unique et par un plan général qui n'existaient pas dans le vieux roman. Dans cet antique récit et dans toutes les imitations qu'on en a faites, Amadis court souvent le monde, et redresse les torts quand il en trouve; mais il court au hasard, et ne redresse des torts, en quelque sorte, que quand il n'a rien de mieux à faire. Ici, sans perdre de vue son Oriane, il joint au desir de l'obtenir celui de la mériter par la plus noble entreprise qu'un héros ait pu former : *il veut purger le monde de brigands*, et il se met pour cela à la tête d'une espece de croisade de chevaliers. J'ai même, par cette idée, corrigé, je crois, le seul défaut grave qu'il y eût dans l'ordonnance du roman original, outre celui du dénouement. Quand Amadis s'est réconcilié avec Lisvard et en a obtenu sa fille Oriane, il semble que le récit est fini, et que tous les personnages n'ont plus qu'à se reposer; on est un peu étonné de voir Amadis, Lisvard, etc. etc., partir en ce moment pour Constantinople, et recommencer une série toute nouvelle d'événements et d'aventures. De là provient sans doute cette lassitude qu'on éprouve, et le peu d'intérêt qu'inspire la fin, d'ailleurs incomplete, de ce beau roman. J'ai suivi une autre marche : en répandant, dans toutes les parties du poëme, des traces de la grande entreprise d'Amadis, en le montrant presque aussi occupé de la destruction des brigands de tous les pays que de ses amours avec Oriane, j'ai préparé, je

pense, à ce qu'on ne crût pas ses aventures finies parce-qu'il a épousé sa maîtresse. L'œuvre très avancée de la destruction des brigands n'est point terminée tant qu'il n'a pas vaincu les plus dangereux de tous, ces *payens* de Musulmans. Il part donc pour Constantinople : il les dompte en effet; mais au moment de sa victoire, il s'endort et disparaît; alors les Musulmans se raniment, les brigands reparaissent de toutes parts; l'œuvre presque terminée d'Amadis se trouve en partie détruite; le désordre renaît sur la terre, et Constantinople va être prise par les Musulmans, quand enfin Amadis reparaît, repousse les infideles, va par-tout exterminer les brigands, et jouit pour la premiere fois auprès de son Oriane, de la paix du monde et de l'épouvante des méchants.

Quoique dans ce nouveau plan ma part d'invention soit assez considérable, celle de l'auteur du plan primitif restant plus considérable encore, il m'est permis de convenir que je ne connais guere de plus noble sujet de poëme chevaleresque. Il naît de cet ensemble un intérêt moins doux que celui de la Table Ronde, mais plus élevé, plus imposant. Le style, moins naïf, mais, je l'espere, aussi naturel, a quelquefois plus d'éclat et de poésie; le merveilleux, bien que de même nature, est plus riche et plus brillant; enfin, on trouvera ici une autre teinte, une autre imagination, même une autre gaîté. Je crois que les personnes qui ont beaucoup goûté la Table Ronde aimeront moins Amadis; mais je crois aussi que celles qui ont été séveres pour la Table Ronde, trouveront dans Amadis une partie de ce qu'elles ont desiré dans le poëme qui l'a précédé.

Quoique Cervantes, dans son livre immortel, ait cité une foule de livres de chevaliers, ceux des Amadis l'occupent à eux seuls plus que tous les autres. En effet, les Amadis sont les chevaliers errants par excellence, et Don Quichotte est veritablement la parodie d'Amadis. J'ai établi une espece de concordance entre ces deux ouvrages. Pour n'en citer qu'un exemple, Don Quichotte reproche quelque part à Sancho de lui parler sans cesse, et lui donne pour modele la modestie de l'écuyer de Galaor, qui n'est nommé qu'une fois dans l'histoire de son maître : j'ai eu soin qu'il ne fût aussi nommé ici qu'une fois.

On retrouvera dans ce poëme plusieurs traditions romanesques, entre autres *la gloire de Niquée* dont parle madame de Sévigné, et qui était tellement oubliée, qu'il y a quelques années, un journaliste fit un article exprès pour en donner l'explication.

Bernardo Tasso, pere du Tasse, a fait un *Amadigi* dont je n'ai point profité, parce qu'il n'a point profité lui-même de la naïveté et sur-tout de la gaieté que le sujet lui offrait souvent. J'ai travaillé sur l'Amadis d'Herberay des Essarts; j'ai usé quelquefois des idées brillantes que M. de Tressan a répandues dans le sien. Mais les personnes qui voudront lire ces deux Amadis, verront quels changements j'ai cru devoir faire à tous les faits, et presque à toutes les pages. Si l'invention d'Amadis de Gaule devait rester à l'Espagne, je réclamerais pour la France beaucoup de choses qui m'appartiennent ici, en supposant qu'elles vaillent la peine d'être réclamées : je réclamerais avec plus de confiance plusieurs histoires très ingénieuses que j'ai rajeunies

de quelques vieux auteurs français, entre autres, chant cinquieme, l'aventure du confesseur, et, chant dix-septieme, la consultation sur la vertu des femmes.

Je me flatte d'avoir bien autrement rattaché Amadis à la France, et d'avoir peut-être bien mérité d'elle en soignant sur-tout et en rappelant souvent les scenes de cet antique honneur si éminemment français. C'est sous ce rapport que ces ouvrages, frivoles en appparence, peuvent mériter l'attention, même l'intérêt des hommes qui pensent, et se rattacher à leur tour aux plus hautes considérations. C'est par là que ce poëme pourra plaire à ces nobles guerriers, à ces remparts vivants de la patrie, dont le dévouement pur et absolu émeut d'admiration et de respect; ces hommes, *qui font honneur à l'homme*, retrouveront souvent ici leurs sentiments et les prodiges dont ils seraient capables.

Puisse cet avantage me faire pardonner d'autres tableaux fort différents, mais nécessaires dans ce récit des mœurs antiques! Puisse-t-on voir sans rigueur des fautes de détail que les censures du public et les conseils des gens de lettres m'aideront à faire disparaître! Puisse enfin ce second poëme réussir assez pour m'encourager à compléter, par la publication de *Roland*, mon grand ouvrage sur la chevalerie; la chevalerie, mine féconde où je me suis précipité avec plus d'audace que de talent, et d'où une main plus habile que la mienne aurait retiré d'inépuisables richesses!

LISTE

DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

D'AMADIS DE GAULE.

URGANDE LA DÉCONNUE, fée, protectrice d'Amadis et des chrétiens.
MÉLYE, sorcière, ennemie des chrétiens et d'Urgande.
ALQUIF, un *des Sages* qui gouvernent le monde, et ami d'Urgande.
PÉRION, roi de Gaule, et descendant de Trébatius.
ÉLISENE, femme de Périon.
AMADIS DE GAULE, GALAOR, } fils de Périon et d'Élisene.
MÉLICIE, sœur d'Amadis et de Galaor.
FLORESTAN, fils naturel de Périon.
LISVARD, roi de la Grande-Bretagne, et descendant de Trébatius.
BRISENE, femme de Lisvard.
ORIANE, LÉONOR, } filles de Lisvard et de Brisene.
LOWISMOND, MABILLE, } fils et fille du roi d'Écosse, et d'une sœur de Lisvard.
GALVANE, frère du roi d'Écosse.
GANDALE, châtelain écossais.
GANDALIN, fils de Gandale, et écuyer d'Amadis.
ABYES, roi d'Irlande.
CILDADAN, successeur d'Abyes.
MANDALAG, bon géant, instituteur de Galaor.
ALDENE, une des maitresses de Galaor.
BRIOLANIE, reine de Sobradise, et amante de Galaor.
ABYSÉOS, oncle et spoliateur de Briolanie,
ARCALAUS, magicien, élève de Mélye, ennemi d'Amadis.
ARCABONNE, femme d'Arcalaüs.
DARDAN, parent d'Arcalaüs.
FAMONGOMAD, MANDAFABUL, ARDAN CANILLE, } géans, ennemis de Lisvard et d'Amadis.

QUEDRAGANT, autre géant, frere d'Abyes.
BALAN, fils de Mandafabul, et pere de Bravor.
MADASIME, souveraine de l'isle de Montgase, niece de Dardan et d'Eribase femme de Famongomad.
BARSINAN, } princes perfides, et voisins de Lisvard.
ARAVIGNE, }
LUCAIN, chevalier, et depuis empereur de Rome.
GRADAMOR, successeur de Lucain.
SALLUSTE, chevalier romain.
ESPLANDIAN, fils d'Amadis et d'Oriane.
NASCIAN, hermite.
CORISANDE, maîtresse de Florestan.
LA DEMOISELLE DE DANEMARCK, dite aussi Lorisbelle, attachée à Oriane.
DURIN, frere de la demoiselle de Danemarck.
ENIL, cousin de la demoiselle de Danemarck.
GUILAN LE PENSIF, amant de Mabille.
BRUNEAU de Neustrie, amant de Mélicie.
GRUMEDAN, vieux chevalier, porte-banniere de Lisvard.
ALBAN DE NORGALES, } autres chevaliers.
D'ESTRAVAUX, }
GRASSINDE, reine.
MAITRE HÉLISABEL, médecin, et confident de Grassinde.
LÉONORINE, fille de l'empereur de Grece.
ARMATO, héros musulman.
LISVARD DE GRECE, fils d'Esplandian et de Léonorine.
THÉODONICE, princesse, maîtresse de Lisvard de Grece.
AMADIS DE GRECE, fils de Lisvard de Grece.
CARMESINE, fille de Lisvard de Grece.
TIRAN LE BLANC, petit-fils de Galaor.
PLAISIR-DE-MA-VIE, confidente de Carmesine.
LA VEUVE REPOSÉE, nourrice et gouvernante de Carmesine.
HIPPOLYTE, page de Tiran.
BRAVORANTE, héros musulman, successeur d'Armato.
NIQUÉE, princesse de Thebes, amante d'Amadis de Grece.

AMADIS DE GAULE.

CHANT PREMIER.

Enfant trouvé sur la mer. Amadis, chevalier d'Oriane: Armé par Périon : il sauve Périon. Bataille. Duel. Jalousie. Reconnaissance.

Oh ! revenez, beaux jours du tems jadis,
Tournois, vertus, amours des Amadis !
Oh ! revenez, pour servir de modeles,
Tems où les preux n'étaient jamais honnis,
Où les méchans étaient toujours punis,
Où les beautés étaient souvent fidèles :
Reparaissez, nobles mœurs, nobles jours...
Frivole espoir, vain regret que le nôtre !
Ces tems heureux sont finis pour toujours ;
Cet âge d'or est perdu comme l'autre.
Offrant au moins vos souvenirs touchants,
Et d'un poëte agréant l'humble hommage,
Jours illustrés, revivez dans mes chants,
Et dans mes vers montrez-nous votre image.

Mais d'Amadis le renom est passé;
Jadis si grand, son nom semble effacé.
O toi qui dors au paradis des braves,
Brave la Noue, autrefois tu le dis,
On ne pouvait, sans des périls très graves,
Parler en mal du célèbre Amadis.
Ce tems n'est plus; la Gloire est occupée
D'autres héros qu'elle vante à bon droit,
Et nul guerrier, dans notre âge un peu froid,
Pour Amadis ne tirerait l'épée.
Pour le sauver des censeurs meurtriers,
Que faire donc? défendez-le, mesdames:
Il a péri, gardé par les guerriers,
Mais il vivra protégé par les femmes.

Objets rians dont on chérit la loi,
Vous dont l'esprit est aussi de la grace,
Dans ces récits, femmes, inspirez-moi:
Je vous élis Muses de mon Parnasse.
Les chastes Sœurs, prenant des airs hautains,
Ici pour moi se montreraient rebelles;
Mes chevaliers, quelquefois libertins,
Pourraient fort bien choquer ces demoiselles.
Vous nous verrez d'un œil plus indulgent;
Vous blâmerez aussi, mais doucement;
Et quelquefois notre joyeux délire
Nous obtiendra le pardon du sourire.
Inspirez-moi des tours ingénieux

Pour raconter ces plaisantes merveilles,
Et que ces faits qui charmaient nos aïeux,
Si quelquefois ils font baisser vos yeux,
Jamais du moins n'offensent vos oreilles.
Ah! ce n'est point un fade louangeur
Qui sollicite ici votre indulgence;
C'est un ami qui, du moins comme auteur,
Vous dut toujours de la reconnaissance.
J'ai, dès long-tems, vu mes faibles écrits,
Pour vous, par vous, obtenir quelque prix.
Tout récemment, quand aux regards du monde
J'eus évoqué l'antique Table Ronde,
Près d'elle, autour de ses fiers chevaliers,
J'ai vu briller vos figures charmantes,
Comme parfois un buisson de lauriers
Est couronné de roses séduisantes.
Hé bien! montrez quelques bontés encor
Pour Amadis, même pour Galaor.
Quoi qu'on ait dit de leurs exploits terribles,
Ne souffrez pas qu'un esprit factieux
Ose nier leurs faits prodigieux:
Ils vous aimaient; ils étaient invincibles.

Par un temps calme et par un ciel serein,
Un Écossais que l'on nommait Gandale,
Voguait en paix vers sa rive natale.
Fidèle époux comme heureux châtelain,
Du bon pays de Petite-Bretagne

Il ramenait son aimable compagne,
Et celle-ci pressait contre son sein
Leur jeune enfant qu'ils nommaient Gandalin.
Soudain il croit sur l'humide campagne
Voir un berceau qui flottait. Incertain,
Il s'en approche, il contemple, il admire
Un autre enfant qui tend ses petits bras
Et le regarde avec un doux sourire :
Il le saisit et l'enlève au trépas.
Il voit alors que la magnificence
Orna pour lui les tissus de l'enfance;
Trouve un anneau, gage de quelque foi,
Puis une épée, instrument de vaillance,
Et puis ces mots : *Amadis, fils de roi.*
Mais bien avant qu'il eût vu ces symboles
Et ces trois mots de larmes obscurcis,
Sa jeune épouse avoit dit ces paroles :
Ami, le ciel m'envoie un second fils.

Dès ce moment, avec douce caresse,
Gardant du sort ce dépôt singulier,
A cet enfant qu'adopta sa tendresse,
Elle prêta son sein hospitalier.
Amadis croît, et dès son plus jeune âge
Annonce honneur, force, vertu, courage.
De Gandalin, qui marche à son côté,
Il est chéri, mais presque respecté.
Respectant moins son aimable pupille,

Pour cet enfant Gandale, en son desir,
Ne demandait qu'un sort doux et tranquille.
Rien que cela! l'on doit en convenir,
Cet Écossais n'était pas difficile.
Mais le Destin, ce Génie inconnu,
Était bien loin de servir son envie.
Près d'un grand chêne, au noble châtelain
Certaine fée apparaît un matin,
Et lui fait peur, bien qu'elle soit jolie.
Pour le calmer, adoucissant ses traits,
D'un ton affable elle lui dit: Gandale,
Bon chevalier, quel péril tu courrais
Si tant de gens, très fiers de leurs succès,
Savaient qu'ici ta bonté se signale
Pour un enfant qui, flétrissant leur nom,
Et sur leur perte appuyant son renom,
Doit les priver un jour par la victoire,
Ou de la vie, ou du moins de la gloire!
Lui, très flatté de cet avis si clair,
Salue alors la fée, et lui demande
Quel est son nom. Je suis, dit-elle, *Urgande*
La Déconnue. Amadis m'est bien cher;
Même il se peut qu'un jour il me défende.
Toi, fais nommer *Damoisel de la mer*
Ce jeune enfant que je te recommande.

Gandale cède à cet ordre précis.
Le Damoisel, qui n'est plus Amadis,

Des chevaliers apprend les exercices;
Malgré son âge, il en fait ses délices.
Il s'en tirait si bien, que certain jour
Le roi d'Écosse, arrivant chez Gandale,
Voit cet enfant, veut l'avoir à sa cour
Et cultiver sa grace martiale;
Mais celui-ci, qui court à Gandalin,
N'en veut jamais séparer son destin.
Le roi charmé, tous les deux les emmene;
Et Lowismond, fils du prince Écossais,
Du damoisel partageant les projets,
Forme avec lui la plus étroite chaîne.
De pareils nœuds alors qu'on s'est lié,
Du tems perfide on brave l'inconstance;
Et bienheureux celui qui, dans l'enfance,
A su fonder une vieille amitié!

Déjà pour eux l'aimable adolescence
Hâtoit le pas, et dans leur jeune cœur
Tous deux sentoient fermenter la valeur,
Lorsque Lisvard, roi de Grande-Bretagne,
Vint visiter le monarque écossais.
De révoltés qui couraient la campagne
Lisvard voulait réprimer les excès;
Pour quelque tems, dans cette cour prochaine,
Il déposa son épouse Brisene.
Cette princesse avait à son côté
Sa fille aînée appelée Oriane.

Elle, Amadis, disputaient de beauté.
Au tems jadis et dans la cour profane
De Jupiter, tel l'enfant Apollon
Brillait auprès de la jeune Diane.
Comme Lisvard, pendant un tems fort long,
Des révoltés combattit l'insolence,
Les deux enfans, moins enfans tous les jours,
Parmi leurs jeux et parmi leurs discours,
Prirent estime, amitié, confiance.
Bien qu'Oriane eût cinq printems de moins,
Et que ce fût une fleur non éclose,
Le Damoisel lui prodiguait des soins,
Et de l'amour soupçonnait quelque chose.
Des Écossais au moins c'était l'avis.
Leur reine un jour, avec un doux souris,
Dit: Oriane, ici je vous propose,
Pour chevalier à vos ordres soumis,
Le *Damoisel de la mer*. Amadis
Répond: souffrez, reine, que je me donne.
Oui, poursuit-il d'un air dont on s'étonne,
Belle Oriane (il tombait à genoux),
Je jure ici, par le ciel, par vous-même,
D'être soumis à votre ordre suprême,
De respirer et de vaincre pour vous.
A ce discours, Oriane est troublée;
Son front s'est peint d'une vive rougeur;
Pour chevalier, devant cette assemblée,
Elle n'osa l'accepter que du cœur;

Mais, de ce jour dont leur ame est ravie,
Ils sont unis par un lien secret.
Ce jeu d'enfant, dont près d'eux on riait,
Fut sérieux, et pour toute la vie.

Plein, jusqu'alors, d'un généreux élan,
Lisant sans fin Lancelot et Tristan,
L'adolescent n'admirait que leur gloire.
Il fut soudain frappé d'un nouveau jour:
La belle Yseult revint à sa mémoire.
Il s'avisa de penser et de croire
Que, par la gloire, on méritait l'amour,
Et que l'amour embellissait la gloire.
Des Lancelots en vantant les efforts
Pour réprimer maint brigand téméraire,
Il se disait, plein d'une ardeur guerriere,
Que ces héros, ces redresseurs de torts,
Avaient laissé bien de l'ouvrage à faire.
Plus de repos; il brûle de partir:
De ses exploits il veut remplir le monde.
On desirait encor le retenir;
On comprimait son ardeur vagabonde.
L'occasion vint enfin le servir;
L'occasion, qui manque à tant de monde!

Roi de la Gaule et fameux chevalier,
Périon vint, et visita la terre
Du roi d'Écosse. Il en était beau-frère,

Et crut pouvoir, à ce droit, le prier
De lui prêter un secours nécessaire;
Car il savait que contre ses états,
Depuis long-tems le roi d'Irlande, Abyes,
Sans aucun droit formait des plans impies
Et convoquait d'innombrables soldats.
Le roi d'Écosse, ennemi de l'Irlande,
De Périon accueille la demande.
Un corps puissant, ambitieux d'exploits,
Va seconder les valeureux Gaulois,
Et Lowismond, à qui le calme pèse,
Est nommé chef de la troupe écossaise.
Ce jeune prince est déjà chevalier.
Pour Amadis, quel regret! quel supplice!
L'adolescent, avide de briller,
Dans Oriane a vu sa protectrice :
Souffrez, dit-il, ma noble ambition;
Permettez-moi de servir Périon :
Je sens déjà qu'un doux penchant me lie
A ce héros. Ah! faites que par lui
Je sois admis à la chevalerie.
Sans hésiter, lui prêtant son appui,
A Périon Oriane s'adresse.
Ce roi vaillant, que sa grace intéresse,
Plus qu'il ne faut ne se fait pas prier.
Même projet, lui dit-il, est le nôtre :
Le Damoisel doit être chevalier,
Puisque d'avance il est ici le vôtre.

Du Damoisel qui peindrait le bonheur!
Je ne dis rien de *la veille des armes;*
Mais je dirai qu'Oriane en son cœur
Pour son amant sentait quelques alarmes.
Toute la nuit, de sa vive frayeur
Elle entretint sa cousine Mabile,
De Lowismond gaie et charmante sœur,
D'un cœur sensible et d'un esprit facile.
Vêtu de blanc, en nouveau chevalier,
Le Damoisel s'avance avec noblesse.
Voyant sa taille et son regard guerrier,
Périon sent une sombre tristesse.
Ah! se dit-il, si le ciel l'eût permis,
Mes yeux pourraient contempler un tel fils!
De son côté le Damoisel se trouble.
Sur Périon plus il porte les yeux,
Plus pour ce prince, en lui, naît et redouble
Un sentiment secret, impérieux.
Quand Périon dit: Avez-vous envie
D'être agrégé dans la chevalerie?
Oui, répond-il; et plus encor, seigneur,
De signaler près de vous ma valeur.
Lors Périon lui donne l'accolée,
Lui fait chausser *les éperons dorés;*
Puis, s'approchant d'Oriane troublée,
De ces bontés, puisque vous honorez
Ce Damoisel, ou mon ame est trompée,
Dit Périon, ou vous le charmerez

En consentant à lui ceindre l'épée.
De refuser Périon, le moyen!
Dans cet emploi la belle s'embarrasse,
S'y prend fort mal, mais s'en tire fort bien :
La maladresse a quelquefois sa grace.

Mais Gandalin, empressé d'arrêter
Le Damoisel, avec tristesse amere
Lui dit : O ciel! vous m'allez donc quitter!
— Moi! te quitter! toi, mon ami, mon frère!
Viens, suis mes pas ; viens, et, fait chevalier...
Un jour, répond Gandalin, je l'espère ;
Mais, méritant une faveur si chère,
Je veux d'abord être votre écuyer.
— Mon écuyer! toi! ciel! que veux tu faire?
Dans ce dessein il le voit affermi.
O Gandalin! lui dit-il, tu m'affliges;
Mais tu le veux : sois, puisque tu l'exiges,
Mon écuyer, mais surtout mon ami.

Or du départ voici déjà la veille.
Rempli d'amour et puis d'un autre feu,
Le chevalier, qu'un noble zèle éveille,
Court à sa dame adresser son adieu.
En le voyant, Oriane chancelle,
Baisse les yeux : Chevalier, dites-moi,
Êtes-vous fils de Gandale, ou d'un roi,
Comme on le pense? Il répond à sa belle :

Gandale croit que d'un roi je naquis;
Je ne sais pas si le sort m'en fit naître :
Mais, si d'un roi je ne suis pas le fils,
Je vais tâcher de mériter de l'être.
Je vais punir des oppresseurs cruels,
Et protéger des cités, des provinces.
Les princes sont respectés des mortels,
Et les héros sont respectés des princes.
Oui, poursuit-il, les plus hardis travaux
Vont peu coûter à l'ardeur qui m'enflamme.
Pourrait-il bien n'être pas un héros
Le chevalier dont vous êtes la dame!
Il veut alors à genoux, sans retard,
Baiser le bas de sa robe brillante;
Elle le voit, et, par un juste égard,
Veut l'arrêter avec sa main charmante:
Mais ce vouloir causa de grands malheurs;
Car, rencontrant cette main séduisante,
Il la pressa d'une lèvre brûlante,
Et ce baiser répondit à deux cœurs.

Je ne dis pas qu'Oriane blessée
Aimât déjà le jeune chevalier;
Mais elle était assez bien disposée.
Elle le fut, on ne peut le nier,
Encore mieux, lorsque bientôt près d'elle
Cette princesse entendit mille voix
Qui célébraient la valeur, les exploits

Du chevalier, et sa gloire nouvelle.
On lui contait quatre géans occis,
Et d'attentats six dames exemptées.
On ajoutait, pour l'honneur d'Amadis,
Qu'il les avait lui-même respectées.
Elle applaudit beaucoup ce dernier trait
Au fond du cœur; et Mabille, sincère,
En souriant lui disait: Ah! ma chère,
Tu goûtes plus que tout ce qu'il a fait,
Ce qu'en ce jour il évita de faire.

Mais ces exploits si brillans et si fiers
N'étaient qu'un jeu pour son jeune courage,
Et ce n'était que ces légers éclairs
Dont la lueur devance un grand orage.
Le Damoisel, qui cherchait des combats,
Et vers la Gaule avait porté ses pas,
Vit d'un château sortir au bruit des armes
Un écuyer qui criait plein d'alarmes:
Faut-il ici sous des coups meurtriers
Voir expirer la fleur des chevaliers!
Le Damoisel, sans tarder davantage,
Pique des deux, dans le château s'engage,
Et là, témoin du complot le plus noir,
Voit Périon qui, luttant sans espoir
Contre l'effort d'une cohorte immense,
Vengeait la mort qu'il allait recevoir.
A ses côtés le Damoisel s'élance.

Les assassins alors sentent l'effroi.
Malgré le nombre, Amadis et le roi,
Qu'en ce combat leurs écuyers appuient,
Luttent si bien, que tous les assaillans
N'osent braver des héros si vaillans;
Beaucoup sont morts, et beaucoup plus s'enfuient.
Lors Périon, embrassant le guerrier
Dont le secours lui devint si propice,
Dit: Si mon bras vous a fait chevalier,
Le vôtre a bien acquitté ce service.

Les deux héros, en suivant de leur mieux
Dans le château leurs ennemis impies,
Virent au lit le châtelain très vieux,
Qui leur cria: Je suis parent d'Abyes.
La parenté n'excusait point son tort;
D'un autre on eût puni la perfidie;
Mais il était si proche de la mort,
Qu'on eut pitié du reste de sa vie.

Du Damoisel Périon enchanté,
Sur son navire aux champs gaulois l'amène,
Et, de sa main, ce prince a présenté
L'adolescent à sa femme Élisène,
Fille d'un duc des Bretons respecté.
Jusqu'à ce jour, de cette noble reine
Le tems avait épargné la beauté;
Mais des chagrins, par leur cruelle atteinte.

Avaient laissé sur son front quelque empreinte.
Quand elle vit les traits nobles et doux
Du Damoisel qui sauva son époux,
Dans son regard une vive alégresse
Pour un moment remplaça la tristesse;
Et puis bientôt l'âge du Damoisel
La rappelant à des regrets antiques,
La pauvre reine éleva vers le ciel
Ses yeux chargés de pleurs mélancoliques.
Jamais d'ailleurs, plus loin on n'a porté
Le soin pieux de l'hospitalité.
Le chevalier dont l'aspect l'intéresse
Loge au palais. Elle prévient ses vœux.
S'il est présent, elle le suit des yeux;
S'il est absent, elle en parle sans cesse.
On admirait l'accueil inopiné
Que lui faisait la reine en sa tristesse :
Périon même en étoit étonné.

Le Damoisel avait l'ame frappée
D'autres objets. Il regardait l'anneau,
Et plus souvent l'antique et noble épée
Que l'on trouva jadis dans son berceau.
Le bon Gandale au chevalier nouveau
Aimé des grands et fêté des monarques,
De sa naissance a fait passer ces marques.
Mais ces objets, le nom qu'on y joignit
De *fils de roi*, calmaient peu son esprit.

La valeur est la première noblesse :
Il se croyait digne d'une princesse ;
Mais Oriane à ses yeux éperdus
Était bien mieux : c'était une déesse ;
Puis de Lisvard il craignait les refus.
Il s'écriait : O divine Oriane !
A quels regrets mon malheur me condamne...!
Il faut cacher dans mon sein ma douleur.
Dans les combats acquérons de l'honneur :
Je ne suis point maître de ma naissance ;
Un noble ami des combats périlleux
Fait son renom, et non pas ses aïeux.
O quand viendra le jour de la vaillance !

L'occasion de courir aux exploits
S'offrit bientôt, brillante et périlleuse.
Le roi d'Irlande amène aux bords gaulois
De ses guerriers la foule impétueuse,
Et Périon regrette ses cités
Que ravageaient ces peuples redoutés.
Voyant partout cette horde innombrable,
C'est dans Autun, alors presque imprenable,
Qu'il a caché ses trésors les plus chers.
Dans ce séjour, la reine, et Mélicie
Qui de tous deux est la fille chérie,
Des Irlandais croyaient braver les fers :
Sous les remparts on voit soudain paraître
Les Irlandais avertis par un traître.

Ils espéraient enlever sans efforts,
De Périon et la fille et la femme.
Mais Périon, que la fureur enflamme,
Sans désormais attendre de renforts,
Vers cette ville accourant au plus vite,
S'y jette, aidé d'une assez faible élite.
Et Lowismond et le beau Damoisel,
Vous le sentez, lui faisaient compagnie.
Les Irlandais, pleins d'un espoir cruel,
Devant Autun s'assemblent en furie;
S'ils l'emportaient, dès-lors, à leur avis
Et même au mien, la Gaule était conquise.
Ils avaient bien jugé leur entreprise,
Mais avaient mal jugé leurs ennemis.
Ceux qu'ils croyaient déjà tenir esclaves,
Ont dérangé leurs projets insolens.
Vous eussiez vu de braves assiégeans
Que combattaient des assiégés plus braves.
Les Autunois, gens d'esprit et de cœur,
Du Damoisel secondaient la valeur,
Et, fiers d'avoir dans les antiques Gaules
Devant César joué d'assez beaux rôles,
Ils repoussaient les Irlandais; souvent
Ils les allaient assaillir dans leur camp.
Enfin un soir le redoutable Abyes
A fait venir Owen et Daganil,
Ses deux neveux: Mes amis, leur dit-il,
J'espère mettre un terme à ces sorties.

Demain matin vous vous présenterez
Aux assiégés, et tout près de leurs portes,
En ne montrant que de foibles cohortes.
Ils sortiront : vous, vous reculerez,
Et près d'ici, moi, mon armée entière,
A leur valeur nous donnerons carrière.

On obéit; mais les vaillans neveux
Furent trompés dans l'orgueil de leurs vœux,
Quand on recule, avec peine on s'arrête
Devant des gens si fiers dans les combats.
Le Damoisel, qui ne plaisantait pas,
Aux deux neveux a fait voler la tête.
Par Lowismond Périon secondé,
Des assaillans a renversé l'élite.
Des Irlandais le groupe intimidé
De la retraite alors fait une fuite.
On les suivait de près, et les Gaulois
Dans l'embuscade alloient tomber, je crois;
Heureusement le redoutable Abyes,
De ses neveux ayant appris la mort,
Paraît trop tôt. Il cède à son transport,
Et veut venger ces victimes chéries.
Les fiers Gaulois, à cet aspect soudain,
Cèdent au nombre, et rebroussent chemin,
Mais noblement, comme au rivage maure
Marche un lion, quand, pressé des chasseurs,
Lançant sur eux des regards destructeurs,

Il se retire, et les combat encore.
En ce moment, pour la première fois,
Du Damoisel le grand renom se fonde :
Dans ce combat il fit de tels exploits,
Que Lowismond, dont le bras le seconde,
Au premier rang lui cède tous les droits.
En le montrant il s'écriait : Gaulois,
Voilà le preux le plus vaillant du monde!
Le remarquant, un guerrier irlandais,
Parmi le choc, dit au terrible Abyes :
Voilà celui de qui les mains impies
De vos neveux vous privent à jamais!
Le roi géant, transporté de furie,
Au Damoisel qui rentrait le dernier,
Court aussitôt, au combat le défie.
A ce banquet se voyant convier,
Ne craignez pas qu'il manque à la partie.
Terrible encor, Périon eût voulu
Que ce combat à lui fût dévolu.
Du Damoisel écoutant les prières,
Périon cède enfin ; le jour est pris :
Le lendemain, deux puissans adversaires
Se combattront devant les deux partis.

Il faut savoir que le terrible Abyes,
Depuis long-tems géant très renommé,
A toujours vaincre était accoutumé,
Et tout pliait sous ses mains ennemies.

Un bras si fier, un rival si puissant,
Faisait trembler dans la cité prochaine
Pour Amadis encore adolescent :
Nul ne trembla pourtant comme Élisène.
Elle avait peur, de toute l'amitié
Qu'elle portait à ce brillant élève
De son époux. Or, tandis qu'elle rêve
A ce combat follement octroyé,
Le Damoisel, plein d'une noble envie,
Invoque Dieu, puis sa dame chérie,
Et, croyant bien par elle être vainqueur,
En a posé la lettre sur son cœur.
La lettre ? eh oui : par une *demoiselle*
Du Danemarck, suivante très fidèle,
Au chevalier, Oriane a fait part
De son retour chez son père Lisvard,
Qui, roi puissant de la Grande-Bretagne,
De révoltés a purgé sa campagne.
« Adieu vous dis : adieu. Que de la mer
« Le Damoisel puisse à Vindilisore
« Revoir bientôt ce qu'il a de plus cher ! »
Tels sont les mots qu'Amadis lit encore.
Hé bien, voyez les erreurs d'un amant !
Dans ce combat, contre toute blessure,
De ce billet le simple talisman
L'assurait plus que toute son armure.

Oh ! quel combat j'aurais à raconter !

Il serait long plus qu'on ne pourrait croire.
On voudra bien, je crois, m'en exempter,
Et je me borne à dire la victoire.
Le roi d'Irlande en ce choc si cruel
Enfin tomba frappé d'un coup mortel.
Grand Damoisel, ennemi que j'estime,
Je meurs, dit-il, et le destin m'opprime :
Par mon malheur ton cœur intéressé
Va m'accorder ce qu'un mourant réclame :
Rends-moi mon corps, pour qu'étant confessé,
Tranquillement je rende à Dieu mon ame.
A Périon je vais faire, à ce prix,
Restituer tout ce que j'avais pris.
L'offre était belle, et puis la pitié tendre
Pour le mourant devait se faire entendre.
Dans le tombeau de ses nobles aïeux
Sûr désormais de trouver un asile,
Bien confessé, ce roi ferma les yeux;
Et son armée à ses ordres docile,
Cédant le fruit de ses faits glorieux,
Abandonna la Gaule enfin tranquille.

Un tel service était bien précieux
Pour Périon et la reine et sa fille :
Le Damoisel, chéri, fêté par eux,
Sembla dès-lors être de la famille.
Un jour il vit, seule, en un grand émoi,
Pleurant bien fort, la jeune Mélicie.

Qu'avez-vous donc? lui dit-il. — *Papa roi*
Ne me pourra pardonner de sa vie.
Il m'a tantôt prêté complaisamment
Un anneau d'or qu'il aime chèrement;
Je l'ai perdu! — Mais quelle peine extrême!
Ne peut-on pas adoucir ce regret?
A cet anneau si le mien ressemblait...
Elle le prend, et dit: Ciel! c'est le même.
Me le cacher, ce n'était pas trop bien;
Et sans tarder, d'une course légère,
Elle l'emporte et le donne à son père
Qui dans l'abord crut que c'était le sien.
Mais, ô surprise! il la quittait à peine
Que sous ses pas il trouve son anneau.
Il reconnaît alors dans le nouveau
Celui qu'un jour à la belle Élisène
Il présentait au printems de ses jours,
Printems heureux de leurs tendres amours.
Sans nul retard montrant à Mélicie
Les deux anneaux, il dit sévèrement:
Qui vous donna celui-ci, je vous prie?
— C'est de la mer le Damoisel charmant.

Je l'avoûrai, la sombre jalousie,
De Périon s'empare en ce moment.
Très inquiet, voilà qu'il se rappelle
Tout ce qu'a fait son épouse encor belle
Pour ce guerrier qui, chez lui bien venu,

A son anneau, dès long-tems disparu,
Et sans retard il se rend auprès d'elle.
Mais sur cela dès qu'il a dit deux mots,
Et dès qu'il a montré les deux anneaux,
Les yeux en pleurs, la reine qu'on révère
Tombe à genoux en s'écriant soudain :
O Dieu puissant, m'exaucez-vous enfin?
Parlez, madame, expliquez ce mystère,
Dit Périon. Cette reine autrefois,
De Dieu lui seul suivait les saintes lois;
On la nommait *la Dévote perdue*,
Quand Périon vint s'offrir à sa vue.
Lors la plus sage, indulgente à ses vœux,
Avait été, pour lui, la moins sévère.
Étant parti bientôt, amant heureux,
En son absence il avait été père.
Mais de ce fils, hélas! ayant d'abord
Été réduite à déplorer la mort,
Elle en avait dérobé la naissance
A Périon, même alors que l'hymen
A ce héros avait uni sa main.
Dès que l'anneau lui rend quelque espérance,
A son époux Élisène, en pleurant,
Révèle enfin ce secret déchirant.
Elle lui dit : « Une mort trop certaine
De ma faiblesse étant l'affreuse peine,
De nos amours le fruit débile et cher
A mon insu fut porté sur la mer.

De mon salut ma nourrice occupée,
Mit avec lui cet anneau, votre épée
Qui me resta lorsque votre départ
Précipité par pitié, par égard,
Dans la nuit sombre, au courroux de mon père,
De nos liens déroba le mystère.
De plus, cherchant toujours un protecteur
Pour mon enfant, ma nourrice bien chère
Sur son berceau traça le rang du père :
Elle y joignit jusqu'au nom d'Amadis,
Que je donnais en secret à mon fils :
Puis triomphant de sa douleur profonde,
Et ravissant ce fils, mon doux trésor,
Elle courut le déposer sur l'onde
Parmi les flots qui le berçaient encor;
Et cet anneau facile à reconnaître
Était le vôtre avant ce jour cruel !
Et de l'anneau le jeune et noble maître
Est *de la mer* nommé *le Damoisel !*
Un tel rapport... courons, seigneur : peut-être
Ce fils, au moins, fut sauvé par le ciel.
Si de mon cœur j'en crois la voix secrete... »
Tous deux saisis de mutuels transports,
Sans différer courent à la retraite
Du Damoisel, qui reposait alors;
Mais Périon en a saisi l'épée :
C'est elle, ah! dieux, c'est elle qui jadis
Par ma valeur fut souvent occupée.

Lors, éveillant le Damoisel surpris,
La tendre reine exigeant qu'il réponde,
Dit, de Gandale êtes-vous donc le fils?
Non, répond-il, je fus trouvé sur l'onde
Et mes parens m'appelaient Amadis.
Ce nom si doux a terminé la peine
Qui déchira si long-tems Élisène.
Au Damoisel elle crie : O mon fils !
— Vous...? — Oui, c'est toi que mon ame flétrie
N'espérait plus. Viens, oh! viens sur mon cœur,
Mon premier né, le regret de ma vie,
Qui désormais en seras le bonheur...!
Pour Amadis ô moment plein de charmes!
En le pressant dans ses bras satisfaits,
La reine dit à Périon en larmes:
Étonnez-vous, seigneur, si je l'aimais!

FIN DU CHANT PREMIER.

AMADIS DE GAULE.

CHANT SECOND.

Amadis défend Urgande. Galaor armé chevalier par Amadis. Premier exploit de Galaor. Imprudences de Galaor. Singulière manière de se justifier. Grand combat d'Amadis. Première entrevue.

Il est bien doux d'obtenir de l'estime,
De voir sur nous les regards s'arrêter,
De recueillir un tribut légitime
Que l'on chercha toujours à mériter:
Il est plus doux, plus précieux peut-être
De vivre en paix auprès de ses amis,
Quand le malheur nous apprit à connaître
Que notre cœur les avait bien choisis;
Un tel plaisir, encor qu'il soit extrême,
Est toutefois, pour un mortel charmé,
Loin du moment où l'objet que l'on aime,
En rougissant répond qu'on est aimé;
Mais tous ces biens dont s'enchante la vie
Sont effacés, et leurs droits sont perdus,

Près du bonheur d'une mère attendrie
Qui voit son fils qu'elle n'espérait plus.

Quand Amadis (qui reprend et révère
Ce noble nom que lui donna sa mère),
Entre les bras de ses parens émus,
A bien joui de ce moment prospère,
Sa mère dit : Un bonheur peu commun,
O Périon, en ce jour est le nôtre.
J'avais deux fils : avoir retrouvé l'un
Me rend l'espoir de trouver aussi l'autre.
L'autre ! comment ! interrompt Amadis...
Oui, dit la reine, et je pleurais deux fils :
Avant ce jour telle était ma disgrace.
Je nourrissais Galaor sur mon sein,
Quand un géant me l'enleva soudain,
Sans qu'on ait pu depuis trouver sa trace.
Et moi, madame, ou je ne le pourrai,
Dit Amadis, ou je le trouverai.
Le ciel plus doux me rend à vous, ma mère,
Et c'est à moi de vous rendre mon frère.

Bientôt il part pour chercher Galaor ;
Mais comme en route il mettait ses délices
A redresser toutes les injustices,
Après six mois il le cherchait encor,
Lorsque vers lui vient de la part d'Urgande
Une pucelle, et sans autre discours

Elle lui dit : Madame vous demande;
Elle a besoin de tout votre secours.
Voyant s'ouvrir cette nouvelle lice,
Notre héros sans être plus bavard,
Court avant tout sauver sa bienfaitrice :
Il trouvera son frère un peu plus tard.

Or, grace à moi qui vais toujours bien vite,
Vous trouverez Galaor tout de suite.
Mes chers amis, on l'avait enlevé,
Mais pour son bien; et, des mieux élevé,
Ce Damoisel était plein de mérite.
Le vieux géant par le tems désarmé,
Pour les combats l'avait très bien formé;
Et Galaor rempli d'ardeurs nouvelles
Cherchait partout des exploits et des belles;
Car je voudrais vous cacher vainement
Qu'il était né très brave et très galant.
Près du géant qu'il prenait pour son père
Et qu'on nommait Mandalac, lestement
Il cheminait plein d'un espoir brillant,
Et par Lisvard, roi fameux d'Angleterre,
Il desirait être armé chevalier,
Quand au milieu d'une chaussée étroite,
Vers un château qui s'élevait à droite,
Il vit marcher, suivi d'un écuyer,
Un chevalier près d'une demoiselle :
Le bouclier sur qui l'or étincelle

Offre en azur deux lions menaçans.
Tirant du cor des sons retentissans,
Le chevalier, sur l'étroite chaussée,
Voit accourir d'une ardeur empressée
Un combattant qui lutte avec effort,
Et qui bientôt tombe sanglant et mort.
Un autre suit encor plus redoutable,
Et tombe, atteint d'un coup épouvantable.
Le jeune élève, amoureux des exploits,
Des chevaliers admirait le modèle,
Et méditait cette leçon cruelle,
Quand du château s'élancent à la fois
Six combattans, dont trois géans énormes;
Et dans les airs, avec d'horribles voix,
Brillent soudain mille monstres difformes,
Qui, de concert attaquant le vainqueur,
Vont menaçant son courage et son cœur.
L'adolescent, valeureux, magnanime,
Veut protéger le héros qu'on opprime;
Trompant l'effort du géant précepteur,
Dans les périls Galaor qui s'élance,
Du chevalier embrasse la défense.
Le chevalier, contre tant de fureur,
Résistait seul, armé de sa vaillance:
Mais ce secours accroît son espérance.
Il a déjà pourfendu deux géans,
Et Galaor renverse le troisième.
Terrible et fier, le chef des assaillans

Montrait encore une valeur extrême ;
Malgré l'effort des monstres menaçans,
Le chevalier, qu'il presse et qu'il défie,
L'abat enfin, et va trancher sa vie.
Ciel ! arrêtez, crie un dragon volant :
Dites vos vœux, expliquez votre envie,
Demandez tout : la puissante Mélye
Va racheter les jours de son amant.
Sans nul retard il faut qu'elle me rende,
Dit le vainqueur, la respectable Urgande.
Le monstre vole ; et, bientôt accourant,
Au chevalier la sorcière Mélye
En frémissant remet son ennemie,
Et disparaît avec son jeune amant.

Noble Amadis, dit Urgande sauvée,
De quel péril ton bras m'a préservée !
C'est pour cela, c'est pour un tel secours
Que de tout tems je veillai sur tes jours.
Toi seul pouvais, par un si grand courage,
Me délivrer d'un affreux esclavage.
Mais qu'il m'est doux, en mon malheur cruel,
Que ce soit toi dont le bras m'affranchisse !
Sans autre cause, un aussi grand service
Entre nous deux est un nœud éternel.
Mais, sage Urgande, à votre délivrance,
Dit Amadis, ce noble adolescent
A bien sa part. Croyez qu'également

Il a sa part à ma reconnaissance,
Répond la fée. Oui, poursuit Amadis,
Sans sa valeur, mes jours étaient finis.
A Galaor, qu'il ne sait pas son frère,
Ce preux demande alors ce qu'il peut faire
Pour reconnaître un si vaillant secours.
O le plus grand des héros de nos jours,
Dit Galaor; chez le roi d'Angleterre
Je me rendais, voulant le supplier
De consentir à m'armer chevalier :
Plus de plaisir flatterait mon courage
Si j'obtenais de vous cet avantage.
Le héros dit: certes! je le veux bien,
Et ne suis pas pour vous refuser rien.
Je vois en vous une illustre vaillance,
Et je vous crois une illustre naissance.
Pour moi, je suis garant de ce point-ci,
Dit le géant. J'en suis garante aussi,
Répond Urgande, et ce guerrier que j'aime
Est, j'en réponds, noble comme vous-même.
— Soit : mais avant de céder à ses vœux,
En quelque église il faut bien qu'il paraisse.
Galaor dit: Assez près de ces lieux,
J'ai ce matin, seigneur, ouï la messe,
Et de Jésus vu le corps précieux.
Lors Amadis, que ce ton persuade,
Chausse éperon, et puis donne accolade
A l'aspirant. Il desirait encor

Pouvoir donner un glaive à Galaor;
Urgande dit : Regardez sur ce chêne.
Sans y rien voir tous épuisent leur peine.
La fée alors poursuit : Regardez mieux :
Dans cet instant je dessille vos yeux.
Dix ans ici cette épée inconnue
Pour ce guerrier fut par moi suspendue.
Lors Amadis, surpris et satisfait,
A Galaor, qu'entre ses bras il serre,
Ceint cette épée : et la fée admirait
Le frère armé chevalier par son frère.

La volonté de la fée ou des cieux
Ne permit pas qu'ils se connussent mieux
Pour le moment. Terminant cette affaire,
Amadis, prêt toujours à *chevaucher,*
Quitte son frère en allant le chercher;
Mais, s'occupant de l'objet qu'il adore,
Cherche avant tout devers Vindilisore.
Lisvard dès-lors habitait ce château,
Qu'on voit toujours, et qui n'est plus si beau,
Mais de Vindsor la forêt éternelle
Est, selon Pope, encor brillante et belle.
De ce côté comme Amadis partait,
Le vieux géant à Galaor qui reste
Dit : Si pour vous ma tendresse a tout fait,
Ah! vengez-moi d'un ennemi funeste.
Depuis vingt ans l'âge m'a désarmé,

Et depuis seize, inquiet, opprimé,
Je vois mon bien, la roche des Galtares,
Entre des mains injustes et barbares.
C'est Albadan qui me la sut ravir.
C'est moi qui vais sur lui la conquérir,
Dit Galaor; heureux si ma vaillance
Peut acquitter vos soins pour mon enfance!
—Mais Albadan sème au loin la terreur.
—Tant mieux: mon bras en aura plus d'honneur.
Galaor dit, et dans sa noble joie,
Vers Albadan sans retard il envoie:
Il le défie. On n'avait pas souvent
Jusqu'à ce jour défié ce géant,
Tant sa vaillance et sa force cruelle
Le faisoient craindre: aussi dans le pays
De cette audace on fut au loin surpris.
Le jour venu, certaine demoiselle
De ce côté s'avançait doucement,
Quand elle vit un jouvencel charmant,
Qui, bien qu'armé, cheminait lestement:
Daignez me dire où vous allez, la belle?
Seigneur guerrier, je vais voir, répond-elle,
Un grand combat qu'un jeune homme imprudent
Livre en ce jour au terrible Albadan.
J'y vais aussi, dit Galaor lui-même;
(Car c'était lui) vous, qui charmez mes yeux,
Si vous voulez nous irons tous les deux.
Elle y consent. Plein d'une grace extrême,

De ses propos Galaor l'amusait,
Et quelquefois gaîment il l'agaçait.
Hé mais, disait la demoiselle sage,
Je manquerai, grace à vous, mon voyage,
Et le combat où tous deux nous allons
Sera fini quand nous arriverons.
Rassurez-vous, répond le jeune page :
Pour commencer on nous attend, je gage.

Il voit un bois qui plaît à son espoir.
Là fleurissait la verdure nouvelle.
Là Galaor dit, Il faut vous asseoir,
Et poliment il s'assit auprès d'elle.
Je ne sais pas comment cela se fit,
Mais, à la belle en secret caressée,
Sur ces gazons, Galaor qui sourit
Fit oublier qu'elle était bien pressée.
Il lui jura de l'aimer constamment,
Et le prouva du moins pour le moment.
Certain savant, qui prétend s'y connaître,
Dit qu'en amour c'était le coup d'essai
De Galaor. Le fait peut être vrai;
Mais l'écolier se conduisit en maître.

La Demoiselle et Galaor, enfin,
Vers le rocher poursuivant leur chemin,
De celle-ci quelle fut la surprise
Quand elle vit le jeune Galaor

Au pied du roc faire sonner son cor!
— C'est vous, ô ciel! qui tentez l'entreprise!
Si jeune encor, braver un tel péril!
Oui: restez là, s'il vous plaît, lui dit-il;
Il monte au roc, et sur la plate-forme
Il voit bientôt *poindre* un géant énorme.
C'est Albadan, qui dit, haussant le ton:
Que viens-tu faire ici, petit garçon?
Mon grand ami, je m'en vais te l'apprendre,
Dit Galaor qui court sans plus attendre,
Porte au géant un coup qui l'étourdit,
Sait échapper à sa réplique prête,
Atteint encor le monstre qui frémit,
L'abat enfin, et fait rouler sa tête.

En cet instant, Mandalac arrivait,
Comme l'on croit, plein de transes affreuses.
De son élève acquitté par ce trait,
Il court baiser les mains victorieuses.
Les habitans de la roche, d'abord,
Viennent, ravis, saluer, reconnaître
Le vieux géant. On conçoit leur transport;
Ce Mandalac était bien meilleur maître:
Notez aussi qu'il était le plus fort.
Dans son château, Galaor, qui le laisse,
Court retrouver la demoiselle. Eh! mais,
Dit celle-ci, vous m'étonnez sans cesse!
Aurait-on pu le deviner jamais?

Tant de valeur avec tant de jeunesse!
Venez, seigneur, venez voir ma maîtresse.
Est-elle bien, demanda Galaor?
Il demandait toujours cela d'abord.
— Aldène est bien, et de plus est princesse.
Par le trépas de ce géant occis,
De l'injustice elle n'est plus la proie.
Quand ses états sont par vous affranchis,
Elle vous va recevoir avec joie.
Galaor suit, arrive en un château
Plus élégant encor qu'il n'était beau.
La jeune Aldène, à laquelle on présente,
Sans différer, le chevalier vainqueur,
Avait le front tout couvert de rougeur.
Ma tante Orphise est, lui dit-elle, absente;
Mais on reçoit toujours son bienfaiteur.
On a laissé Galaor avec elle.
Il est charmant autant qu'Aldène est belle.
Reconnaissante, Aldène en vint soudain,
Tout en causant, à lui serrer la main.
Il s'y trompa, crut follement l'entendre,
L'osa presser entre ses bras émus,
Et fit si bien dans son ivresse tendre
Qu'en peu de tems il ne s'y trompa plus.
Douce leçon, et facile à comprendre,
Que Galaor ne sait que du matin!
Ainsi, souvent un écolier malin
Tout bas explique à l'écolier voisin

Une leçon qu'il ne fait que d'apprendre.

Comme tous deux ils causaient tendrement,
La tante arrive, et presque les surprend.
A Galaor, que d'abord elle emmène,
D'un ton sévère elle fait une scène.
Lui, niait tout, et pourtant regardait
Du coin de l'œil celle qui le grondait.
Madame Orphise était très bien encore :
C'était Junon, si ce n'était l'Aurore.
Orphise avait ce port majestueux
Qu'en notre siècle on ne retrouve guères,
Qui fait plaisir aux esprits vertueux,
Et qui fait peur aux esprits téméraires.
Mais Galaor crut alors concevoir
Qu'il fallait faire un coup de désespoir.
Oui, lui dit-il, je respectais Aldène;
Mais un doux charme en cet instant m'entraîne.
Galaor dit, et vantant ses appas,
Tombe à ses pieds et remonte en ses bras.
A cette attaque, on ne pourrait d'Orphise
Bien exprimer le trouble et la surprise.
Tout en disant : Mais vous perdez l'esprit,
Elle résiste... et déjà s'attendrit.
Un plus doux charme embellit sa figure,
Et de Vénus Junon prend la ceinture.
A ses desirs, Galaor, qui sourit,
Rend à la fin Orphise favorable.

C'est en donnant de nombreuses raisons,
Qu'il sait enfin effacer ses soupçons.
Oui, se dit-elle, il est incontestable
Qu'Aldène ici l'eût rendu moins pressant;
Et tant de fois Galaor fut coupable,
Qu'Orphise dit : Vous êtes innocent.

Or, Amadis, près de Vindilisore,
Était déjà, quand, surpris par la nuit,
Vers un châtel où l'on faisait grand bruit,
Il vint frapper, croyant jusqu'à l'aurore
S'y reposer. Mais paraissant enfin
A la fenêtre, un grossier châtelain
De loin lui crie avec un ton sauvage :
Quand dans la nuit un chevalier voyage,
C'est trop souvent par un lâche détour,
Et dans la peur de combattre le jour.
— Homme insolent, tu ne méritais guère
Le fol honneur que je voulais te faire
Quand je venais loger dans ta maison.
Oseras-tu me dire ici ton nom?
Oui, répondit la voix impertinente,
Si tu promets que quand tu me verras
Tu combattras, et point ne me fuiras.
— Je le promets. Dis ton nom. — On le vante :
Je suis Dardan, de cent victoires fier.
Quand tu pourras te trouver sur ma route,
Redoute un jour bien plus fâcheux sans doute

Que cette nuit à passer en plein air.
— Sors, malheureux, viens braver ma vengeance,
Fais à l'instant apporter des flambeaux,
Et je saurai punir ton insolence.
— Des flambeaux ! ciel ! est-ce que tu les vaux ?
Allons, crois-moi, cesse tes cris funèbres ;
Ta demande est vraiment hors de propos.
Les chats-huants sont faits pour les ténèbres.
Dardan a dit, et, fermant son volet,
En fredonnant retourne à son banquet.

Oh ! d'Amadis je peindrais mal la rage :
Je la compare à celle de l'orage
Qui sur sa tête incessamment croissait.
Mouillé, transi, s'éloignant à regret,
Il vit enfin une clarté lointaine.
Il y courut, et trouva, satisfait,
Un pavillon élevé dans la plaine.
Là, deux beautés, près d'un foyer ardent,
Se défendaient de l'orage effrayant.
Le chevalier, qui les vit dans la peine,
Sut, en usant du foyer bienfaiteur,
Que pour leur dame, au loin, d'un défenseur
Elles avaient fait la recherche vaine.
— Un chevalier, le cimeterre en main,
Veut assurer à son injuste dame
L'immense bien que la nôtre réclame.
— Où le voit-on ? — Devant Lisvard, demain.

— Quel est son nom? — Son nom est redoutable
— Son nom? — Dardan. — Rencontre favorable
Heureux moment! — Qu'avez-vous donc, seigneu
— Rien. Vous avez trouvé le défenseur.

Il dit, et calme à côté de ces belles,
Attend le jour qui ne vient pas encor;
Car Amadis n'était pas Galaor:
Ce fut heureux ou malheureux pour elles.
Mais aussitôt qu'un char de pourpre et d'or
Parut au bout des plaines éternelles,
Il s'éloigna, se rendit vers Lisvard.
Le fier Dardan n'était pas en retard.
Dans la carrière où la foule se presse,
Il se promène auprès de sa maîtresse;
Et la victime, avec des yeux en pleurs,
Attend en vain, seule avec ses douleurs.
Mais Amadis, qui s'avance vers elle,
Sait, en s'offrant, modérer son effroi,
Et dit alors à Dardan qu'il appelle:
Je viens combattre et pour elle et pour moi.
— Hé mais! par moi ta voix est reconnue;
N'étais-tu pas ce triste oiseau de nuit
Qui l'autre soir... — Oui, tu m'as éconduit;
Mais c'est le jour, et ton heure est venue.
Ils prennent champ. Le fils de Périon
Cherche Oriane en vain sur le balcon.
En ce moment elle manque à sa vue.

Lors la trompette appelle la valeur,
Dardan, du choc, est jeté sur l'arène;
Mais son adresse est telle, et sa vigueur,
Que du coursier il ne perd point la rêne.
Sur le cheval il s'est déjà rassis,
Et, l'épée haute, il attend Amadis.
Ah! quels efforts d'adresse et de courage!
Il me faudrait une heure pour conter
Ce grand combat qui dura davantage.
Après des faits qu'on ne peut trop vanter,
A leurs coursiers dont la force se lasse,
D'un choc plus long les deux rivaux font grace.
Voilà qu'à pied, de ces fiers ennemis
Se renouvelle une lutte vaillante.
Dardan comptait sur sa vigueur puissante;
Mais il avait compté sans Amadis.
Malgré sa force, et l'ardeur dont il brûle,
Par Amadis il est mené si mal
Que ce brigand qui jamais ne recule,
Recule enfin... jusqu'au balcon Royal.
Du *Danemarck* lors cette *demoiselle*,
Qui d'Oriane est compagne fidèle,
Tout haut, de là, dit: Ce monstre est perdu.
Par Amadis ce propos entendu
Lui fait lever les yeux: il voit sa belle,
Son Oriane, et demeure éperdu.
De ce moment le fier Dardan profite.
Dardan s'élance, espérant l'accabler;

Et par surprise il allait l'immoler,
Quand Amadis, qui s'éveille et s'irrite,
Sur son rival soudain se précipite,
Et celui-ci, sans haleine, sans voix,
Cédant au vœu d'Amadis qui le presse,
De sa victime a reconnu les droits.
Mais du vaincu l'insolente maîtresse
En cet instant s'avançant jusqu'à lui:
Lâche guerrier, dit-elle, faible appui,
C'est donc ainsi que tu tiens ta promesse!
Un jour pour toi mon amour s'est mépris;
Mais tu n'as plus de droits qu'à mon mépris.
— Ciel! quand pour toi mon ardeur intrépide
Brava la mort mille fois...! Tiens, perfide,
D'un trait si vil reçois le digne prix.
Dardan a dit, et, d'une main cruelle,
L'atteint de mort, et s'immole après elle.

Fuyant des yeux ce spectacle d'horreur,
Chacun contemple, admire le vainqueur.
Mais, en son ame aussi tendre que fière,
Quelle surprise Oriane ressent
Quand, Amadis abaissant sa visière,
Elle revoit celui qui l'aime tant,
Et dont ses yeux ont méconnu l'armure
Qui des combats sentait la noble injure!
Plus hardiment et Brisène et Lisvard
Sur ce héros arrêtent leur regard.

Ce roi vaillant de la Grande-Bretagne
Veut que partout Amadis l'accompagne.
Et ce héros ne s'y refuse pas.
Malgré son rang et ses futurs états,
L'amour l'engage en cette cour prochaine.
Le chevalier d'Oriane, tout bas,
Se fait, tout haut, chevalier de Brisène.
De ce héros chacun parlait en bien :
Seule Oriane encor ne disait rien.
Quelle froideur! et qui l'aurait pu croire,
Lui dit Brisène, observant son maintien!
Ma fille, est-il si loin de ta mémoire
Ce Damoisel qu'on nommait *de la Mer*,
Et qui te fut, ce me semble, assez cher?
A ce propos, Oriane troublée
Parle au hasard, ne sait ce qu'elle dit
A ce héros non moins qu'elle interdit.
Leur embarras eût frappé l'assemblée,
Si, leur laissant reprendre leurs esprits,
Mabille, à tems s'approchant d'Amadis,
A ce héros n'eût demandé nouvelle
De Lowismond, frère chéri par elle.
Un chevalier, bien brave et bien bavard,
Qui l'aimait fort, mais qu'elle n'aimait guère,
Guilan aussi vint l'aider sans retard
Par maints propos, dont Brisène et Lisvard
Ont la bonté de se laisser distraire.

Depuis long-temps alors qu'on s'est quitté,
On a toujours à traiter quelque affaire
En tête à tête; et puis, à ne rien taire,
Les jeunes gens, de toute antiquité,
Ont causé mal devant les père et mère.
Mabille ayant compris cela très bien,
Quoique d'amour elle eût su se défendre,
A son amie enfin le fit comprendre.
Certaine clef fournit un bon moyen
Pour qu'Amadis vînt, la nuit avancée,
Entretenir sa dame à la croisée.
Mais la vertu veillait à ces amours.
Le fer montant en colonnes légères
Laissait passage à de tendres discours,
Et s'opposait aux vœux plus téméraires.
D'ailleurs, de craindre il n'étoit pas besoin :
Cet Amadis que l'on redoute au loin,
Dont le nom brille, et dont la gloire impose,
Ce chevalier, si fier et si vaillant,
Paraît auprès d'Oriane, en tremblant
De l'avoir pu blesser en quelque chose.
Bien qu'enchanté de son bonheur présent,
Jamais il n'eût fixé les yeux sur elle,
Si de la lune un rayon complaisant
A ses regards ne l'eût fait voir si belle.
Ne se pouvant qu'à peine soutenir,
Sur les barreaux tous les deux s'appuyèrent;
Sur les barreaux leurs mains se rencontrèrent.

Le chevalier qui se sent tressaillir,
Par pur respect, sur une main charmante
Pose aussitôt une bouche brûlante;
Respect heureux qui se change en plaisir!
Mabille arrive, et, témoin de leur trouble,
Rit avec eux, de peur qu'il ne redouble.
Les voilà trois: mais, palpitans, heureux;
Jamais du cœur ils ne furent que deux.
Jamais le tems n'eut un vol plus agile.
Tout au bonheur et tout à leur amour,
Les deux amans n'entendaient pas Mabille,
Ne voyaient rien, et pas même le jour.
Mais cependant Gandalin qui s'avance
Vient d'Amadis invoquer la prudence.
Amadis sent qu'il doit partir enfin,
Qu'ils ont assez mis le sort à l'épreuve,
De son amante il retrouve la main,
Et pour long-tems de bonheur il s'abreuve.
Il part comblé de joie et de regret,
Quittant la main qui lui fut confiée.
Mabille dit qu'une larme y restait,
Et de long-tems ne fut pas essuyée.

Oh! qu'avec art l'amour sait commencer
Les nœuds qu'il forme et les vœux qu'il inspire!
Rien n'est si doux que le premier baiser,
Rien si flatteur que le premier sourire!
Je ne dis pas que ce maître des dieux

Donne d'abord tout ce qu'il a de mieux;
Mais de quels biens son début s'assaisonne!
Quel prix charmant il prête à ce qu'il donne!
On a grand tort de si fort se presser
Dans le chemin qu'il nous fait traverser
Pour arriver au don qu'il nous prépare;
Mais on voudrait, avec ce dieu bizarre,
Toujours finir et toujours commencer.

FIN DU CHANT SECOND.

AMADIS DE GAULE.

CHANT TROISIÈME

Virelai d'Amadis. Amadis chez Arcalaüs. Bruit de la mort d'Amadis. Secours d'Urgande. Galaor au couvent. Combat de deux frères. Ils se reconnaissent.

Roses d'amour embellissent ma vie
Près de l'objet qui me sait enflammer.
La voir sans cesse est ma plus douce envie,
Et mon bonheur est de toujours l'aimer.

A mes regards quand elle était ravie,
Tout l'univers me semblait en courroux;
Mais je la vois; l'air est pur, le ciel doux:
Roses d'amour embellissent ma vie.

La gloire encore a droit de me charmer;
Mais elle perd son pouvoir sur mon ame,
Et je ressens à peine une autre flamme
Près de l'objet qui me sait enflammer.

Plus je la vois, plus mon cœur l'apprécie.
Non, il n'est rien auprès de ses appas.
Pardonnez-moi, tournois, brillans combats :
La voir sans cesse est ma plus douce envie.

Puissent des vœux que je n'ose former
Un jour enfin l'éprouver favorable !
Je ne sais pas si l'on me trouve aimable ;
Mais mon bonheur est de toujours l'aimer.

Ce virelai, d'Amadis fut l'ouvrage.
Pour Oriane, aimant son doux servage,
Il avait fait les paroles et l'air ;
Car ce héros, si terrible et si fier,
Etait bien loin de l'âpreté sauvage
De ces guerriers qui, n'aimant que le fer,
Aux arts jamais n'ont su rendre un hommage.
Tel ne fut point le vaillant Amadis.
Il connaissait les rives du Permesse :
Moins que ses coups ses vers étaient hardis ;
Mais il chantait au besoin sa tendresse.
Pourtant un soir, troublant dès chants si doux,
Certain fantôme en un bois solitaire
Vint, et lui dit : Tu peux être jaloux
De célébrer la beauté qui t'est chère ;
Mais tu montras jadis l'intention
De rechercher, de découvrir ton frère,
Et tu l'avais promis à Périon.

Ce mot pour lui fut un trait de lumiere,
Et sans retard voilà qu'il veut partir.
Au premier mot, Oriane en murmure,
Et montre même un jaloux déplaisir.
En s'expliquant Amadis la rassure.
Si lorsqu'on aime on pouvait réfléchir,
Il cût jugé, sans savoir l'avenir,
Que cette crainte était de bon augure.

Il part, suivi du vaillant Gandalin.
Je ne dis rien de plus d'une aventure.
Après trois jours, il aperçut un nain
Qui dit, frappé de sa noble figure :
Ce chevalier vaut bien, tout me l'assure,
Le preux vanté qu'on voit au *val du Pin*.
Notre héros qui, dans son cœur, espère
Au val du Pin trouver son noble frère,
Dit à ce nain : Allons de ces côtés,
Et fais-moi voir ce guerrier redoutable.
Oui, dit le nain, si vous me promettez
De me venger d'un oppresseur coupable.
— Je le promets... Dans un vallon affreux
On le conduit près d'un pin sourcilleux.
Notre héros y trouva, non son frère,
Mais un guerrier qu'on nommait d'Estravaux,
Qui, couronnant les plus nobles travaux,
Y soutenait, depuis l'année entière,
Que sa maîtresse, au regard enchanté,

De toute belle effaçait la beauté.
C'est bien à lui : mais sans peine on suppose
Que d'Oriane Amadis prend la cause;
Il sait enfin, après un long combat,
Faire céder d'Estravaux qu'il abat.
Mais le vainqueur relève à l'instant même
Le preux vaincu dont le trouble est extrême.
Votre ennemi, lui dit-il noblement,
Est plus heureux que vous, non plus vaillant.
Des chevaliers le destin est le maître;
Il est injuste et quelquefois jaloux.
Qui sait ! demain il me garde peut-être
Quelque vainqueur moins terrible que vous.
Vous jugez bien que cette courtoisie
Par le vaincu fut vivement sentie;
Mais le chagrin reprend bientôt son tour.
Parbleu, dit-il, l'infortune est piquante;
Jugez, seigneur : voici le dernier jour
Où je luttais pour ma dame charmante;
Ma dame allait céder à mon amour;
Et, d'un échec puni par la cruelle,
Je vais me voir fui, dédaigné par elle.
Non, lui répond le vainqueur redouté;
Devant ses yeux vous devez trouver grace :
Je ne suis point garant de sa beauté,
Mais je le suis de votre noble audace.
Le héros dit, et d'un bras affermi
Le soutenant, chez l'objet de sa flamme

Il le ramène, et si bien il réclame,
Qu'il n'obtient pas un succès à demi,
Et qu'il assure à d'Estravaux sa dame,
En s'assurant à jamais un ami.

Le nain alors est rempli d'alégresse,
Et d'Amadis réclame la promesse.
Ah! dit ce nain que l'on nommait Elmis,
Par un géant mon maître fut occis:
Vous seul, guerrier dont j'ai vu la vaillance,
De son trépas pouvez tirer vengeance.
Je ne saurais vous le dissimuler:
Arcalaüs souvent a fait trembler;
Arcalaüs, cet enchanteur, ce traître,
Qui des brigands est le prince et le maître!
Vous, que l'on voit d'un zèle sans égal
Des oppresseurs poursuivre au loin la trace,
Vous en voudrez punir le général;
Car son génie anime leur audace.
Je ne veux point vous tromper aujourd'hui:
Ce fier géant, en qui la force brille,
Des trahisons emploie aussi l'appui.
Je ne connais que le géant Canille
Qui soit encor plus à craindre que lui.
— Oui, tous les deux passent pour redoutables;
Mais commençons par vaincre Arcalaüs,
Qui sur ces bords s'est fait haïr le plus,
Par des forfaits tristement mémorables.

Lors Amadis est conduit par le nain
Vers un château qu'on nommait Valderin;
Affreux séjour dont les tours gigantesques
Pourraient troubler des cœurs chevaleresques.
Amadis entre en ce manoir ouvert,
Et dans les cours tout lui paraît désert;
Mais là, partout, quelque grille fâcheuse
Retient ses pas et barre son chemin:
Seule, une voûte horrible et ténébreuse
Offre un passage. Auprès de Gandalin
Le chevalier ayant laissé le nain,
Gent, comme on sait, d'une foi très douteuse,
S'enfonça seul en ce noir souterrain.
Bientôt des bruits de verroux et de chaînes
Viennent se joindre aux cris des prisonniers.
Lors il attaque, occit gardes, geoliers,
Et des captifs il termine les peines.
Il affranchit au moins dix chevaliers
Que retenaient ces prisons infernales,
Et voit entre eux Alban, dit de Norgales.
Il trouve aussi Galvane l'Écossais,
Et puis Guilan plus bavard que jamais.
Quand avec lui cette troupe charmée
Revient au jour, il aperçoit soudain
Le nain fidèle et son cher Gandalin
Que suffoquait une épaisse fumée,
Et tous les deux, qui se croyaient perdus,
Près d'un grand feu palpitaient suspendus.

Comme ils allaient tous deux cesser de vivre,
Bien à propos Amadis les délivre.
A ses amis il les laisse, avisant
A la croisée un grand vilain géant:
C'était enfin Arcalaüs lui-même.
— Est-ce bien toi dont l'insolence extrême
Dans ma maison traite mes gens ainsi?
— Descends, perfide, et je t'abats aussi.
Arcalaüs descend, bouillant de rage;
Entre tous deux un grand combat s'engage;
Mais Amadis, bien qu'il soit plus petit,
Est le géant en adresse, en vaillance.
Arcalaüs, qu'il presse et qui frémit,
Recule enfin et fuit avec prudence.
De chambre en chambre, ardent à le presser,
Le chevalier suit, sans que rien l'arrête.
Dans la dernière enfin, tournant la tête,
Arcalaüs paraît se raviser,
Et le défie alors de s'avancer.
Jusqu'aux enfers redoute ma vaillance,
Dit Amadis... Mais, ô sinistre écueil!
Quand de la porte il a franchi le seuil,
Vous l'eussiez vu tomber sans connaissance.

Sans arme encor, les chevaliers divers
Par l'enchanteur sont remis dans les fers.
Eussent-ils eu leur glaive en leur puissance,
Un tel aspect eût brisé leur vaillance.

Lors Amadis, toujours inanimé,
Par l'enchanteur sans peine est désarmé:
Puis ce géant à sa femme Arcabonne
Dit: Je pourrais l'immoler à mon gré;
Mais je n'ai garde, et je le punirai
Par des tourmens dont je veux qu'on frissonne.
Entre vos mains ce dépôt est commis.
Il dit, et court où sa haine l'appelle;
Et, tout couvert des armes d'Amadis,
De son trépas va porter la nouvelle.

D'Arcalaüs ayant la cruauté,
Et jouissant de sa lâche vengeance,
Sa digne épouse, Arcabonne en silence
Considérait le Gaulois redouté
Qui paraissait privé de l'existence,
Quand tout à coup apportant des flambeaux,
Les allumant sans dire quatre mots,
Dans cette salle entrent deux demoiselles.
Vient à pas lents une dame après elles.
Elles tenaient un brasier d'une main,
De l'autre un livre; et six filles charmantes
Venaient après, d'un chant pur et divin
Répétant l'air sur six harpes touchantes.
Quelques parfums brûlés sur Amadis,
Quelques discours d'une langue inconnue
Que redisaient d'invisibles esprits,
Tout étonnait Arcabonne éperdue;

Lors du héros la dame prend la main :
« Cher Amadis, réveillez-vous enfin ;
Votre Oriane en ce jour le commande,
Et votre gloire, et votre amie Urgande. »
Se soulevant, Amadis aussitôt
La reconnaît, à ses genoux se jette.
Venez, dit-elle, empêcher au plutôt
La trahison qu'Arcalaüs projette.
Arcalaüs vous dit mort et vaincu ;
Il est parti, couvert de votre armure :
Prenez la sienne, et qu'il soit convaincu
Par votre aspect d'une double imposture.

En rendant grace à la fée, Amadis
Laisse Arcabonne à sa fureur cruelle.
Les prisonniers par lui réaffranchis
De son salut vont porter la nouvelle :
Lui-même il part dans le même dessein ;
Mais l'enchanteur, qui trompe son attente,
A fait déjà les trois quarts du chemin,
Et chez Lisvard le traître se présente :
Sire, dit-il, Amadis est venu
Me défier, de l'air plein d'insolence
Qu'il avait pris, et qu'il n'a plus perdu,
Depuis le jour où Dardan abattu
Ne sais comment, a péri sans vengeance.
Entre nous deux il était convenu
Que le vainqueur, entrant chez votre altesse,

Viendrait couvert des armes du vaincu.
Vous me voyez; je remplis ma promesse.
Ces armes-là sont petites pour moi;
Mais du combat j'ai dû suivre la loi,
Et dans ces lieux, fier de mon avantage,
Prouver ma gloire en en montrant le gage.
A ce récit Lisvard, triste à l'excès,
S'est détourné sans dire nulle chose.
L'enchanteur part, charmé de ces regrets,
Et bien heureux de la douleur qu'il cause.

Mais Oriane, alors qu'il fut admis,
A reconnu les armes d'Amadis,
Et s'attendait à le revoir lui-même,
Lorsque Lisvard rempli d'un trouble extrême
Vient chez la reine, et dit avec effort:
Notre Amadis... — Notre Amadis...? — Est mort.
— Ciel! Oriane, en sa douleur amère,
Pâlit, chancelle, et tombe. Heureusement
A ce regret que lui cause un amant
Se mêle alors l'effroi pour une mère;
Car, de douleur, dans le même moment,
Brisène aussi perdait le sentiment.
Mabille alors arrive épouvantée,
Et par ses soins Oriane emportée
Peut sans trahir ses sentimens secrets
Peindre l'horreur de ses doubles regrets.
On la rassure aussitôt sur Brisène;

Mais il lui reste une cruelle peine.
Ses yeux charmans étaient chargés de pleurs,
Et son silence exprimait ses douleurs,
Quand elle apprend par Alban de Norgales
D'Arcalaüs les trahisons fatales.
Belle Oriane, ô comme à ce récit
Le vieil Alban à tes yeux s'embellit!
Un calme heureux, après un triste orage
Rentre en ton cœur, brille sur ton visage.
Ma chère, dit Mabille en souriant,
On aime un peu celui qu'on pleurait tant.

Or, Amadis serait venu lui-même
Calmer aussi cette terreur extrême:
Mais ce héros, quelque tems retenu
Pour délivrer de brigands cette terre,
Quand il eut fait cet exploit nécessaire,
Dit: Chez Lisvard on m'aura prévenu,
Et s'occupa de découvrir son frère.
Il était loin, bien loin assurément,
D'aller chercher son frère en un couvent,
Et plus encore en un couvent de filles.
Oui, Galaor habitait sous des grilles;
Mais avec Dieu, même avec les couvens
On dit qu'il est des accommodemens:
Ayant sauvé d'un géant téméraire
Une beauté qui l'en avait payé,
Il l'avait su guider par amitié

Dans un couvent où demeurait la mère
De cette belle. On l'avait bien reçu :
Même avec grace on l'avait retenu.
Lui, remarquant que dans ce lieu les nonnes
Belles étaient, et paraissaient très bonnes,
S'était au cœur senti soudainement
Vocation pour rester au couvent.
Beaucoup de gens auraient agi de même.
Cette abbaye, à ne le taire pas,
Était un peu de l'ordre de Thélème,
Où la devise ainsi que le système
Est, comme on sait: *Fais ce que tu voudras.*
Ce fut, dit-on, l'amour qu'on voulut faire,
Quand Galaor et sa grace légère
Vinrent charmer les dames de ces lieux.
Il déploya sa constance ordinaire,
Et ne voulut faire qu'un choix... ou deux.
A ses desirs on ne fut point contraire.
Sœur Isidore aux gracieux appas
En se signant le reçut dans ses bras:
Mais sœur Agathe avait des mains si belles,
Que Galaor fut caressé par elles;
Mais sœur Lucile, avait de longs cheveux
Qui pour son cœur devinrent de doux nœuds;
Mais sœur Sophie, une taille charmante;
Mais sœur Adèle, une gorge naissante;
Si qu'en bon frère, avec des mots flatteurs,
L'une après l'autre il caressa les sœurs.

Il s'enivrait de ces saintes délices,
Et se plaisait à former les novices;
Mais la prieure un jour lui veut du bien,
Et celle-là par malheur n'avait rien.
A la vertu son effroi le rappelle,
Et pour la gloire il a repris un zèle
Qu'il modérait jusques à ce moment.
Notre guerrier se lève avant l'aurore,
Et du moutier sort très discrètement.
Sans la prieure, il y serait encore.

Par le soleil l'air était enflammé:
Galaor vit une claire fontaine,
Et tout auprès un guerrier désarmé
Qui paraissait sans force et sans haleine.
— Qu'avez-vous donc? quel est votre malheur?
Dans ce pays, depuis deux jours, seigneur,
Je recherchais cette source efficace
Dont la puissance en un moment délasse;
Mais un brigand, quand j'étais endormi,
M'a dérobé ce qui me manque ici.
— Si vous voulez, je lui ferai la chasse.
— Soit: mais veuillez, seigneur, auparavant
Goûter cette onde et juger son mérite.
Las du soleil, las surtout du couvent,
Galaor veut se délasser bien vite.
Penché sur l'onde il vient de s'appuyer
Sur ses genoux: le prétendu guerrier

En ce moment saisit en diligence
Son bouclier et son casque et sa lance,
Et lestement fuit sur son destrier,
En lui criant : Grand merci de vos peines;
Mais croyez moins désormais aux fontaines.

De Galaor sans arme et sans coursier
Vous concevez la colère hautaine.
De vingt côtés quand il a bien couru,
Cherchant toujours son voleur disparu,
Il voit enfin arriver dans la plaine
Une pucelle, et lui conte sa peine.
— Promettez-moi de m'accorder un don,
Et je vous vais mener vers le larron.
Il le promet sans craindre d'artifice.
Or du larron elle était la complice,
Et celui-ci voulant s'approprier
De Galaor le riche baudrier,
Avait chargé la pucelle perfide
De l'attirer vers un piége homicide.
Dans un détour, comme le chevalier,
A travers bois, marchait sans défiance,
Le ravisseur montant le destrier
Qu'il a surpris, et triomphant d'avance,
S'est élancé soudain sur Galaor,
Qui n'a haubert, ni bouclier, ni lance :
Mais ce héros a son épée encor.
Se détournant de sa perte certaine,

Du destrier il a saisi la rêne,
Et le larron qu'il entraîne à l'instant
Est renversé par son bras menaçant;
A cet aspect la perfide s'écrie:
« Ne frappez pas; ah! donnez-lui la vie:
C'est là le don que j'exige de vous. »
Il est trop tard. Galaor en courroux
A du brigand percé le sein impie;
A cet aspect, la belle au cœur félon
Impudemment s'indigne et se récrie,
Et Galaor, sans doute un peu trop bon,
Sur ce malheur en vain se justifie:
Je te suivrai, dit-elle avec furie,
Ou bien de toi j'attends un nouveau don.
— Eh! j'y consens: quel est ce don? — Ta vie.
C'était vraiment demander trop aussi;
Mais Galaor soumis à ses murmures
Marcha trois jours par elle poursuivi,
Et harcelé par toutes ses injures.

Je suis fâché de laisser Galaor
Voyant ainsi mauvaise compagnie;
Mais Amadis, plus malheureux encor,
Alors éprouve une pire avanie.
Ce chevalier, d'un char couvert et noir
Oyant sortir des pleurs de désespoir,
A sur ces pleurs, d'une façon accorte,
Interrogé les hommes de l'escorte.

Le commandant, homme sot et grossier,
A commandé qu'il soit fait prisonnier.
Mais Amadis a combattu de sorte
Que, pour le fuir, commandant et soldats
D'un fort château gagnent vite la porte.
Là, dans sa verve, il ne s'arrête pas;
Il poursuivait toujours cette cohorte,
Incessamment plus nombreuse et plus forte,
Et là peut-être eût trouvé son cercueil,
Quand au balcon vient une demoiselle
Charmante encore en longs habits de deuil.
Même Oriane est à peine plus belle.
O chevalier! arrêtez, lui dit-elle.
Y pensez-vous! quel attentat nouveau!
D'un tel guerrier aurais-je pu l'attendre!
Vous attaquez mes gens dans mon château,
Vous qui plutôt devriez me défendre!
Le chevalier, courtois et plein d'égard,
A raconté ce que l'on vient d'apprendre.
Il est en tout appuyé d'un vieillard
Qui revenait sur le lugubre char,
Et qu'on n'avait voulu jamais entendre.
Lors Amadis, avec lui, sans retard,
Monte, invité, près de la demoiselle,
Et de plus près la trouve encor plus belle.
Il veut savoir ce dont elle gémit;
Elle se tait; mais le vieillard a dit:
Briolanie, à tous les maux soumise,

Reçut le jour du roi de Sobradise,
Roi mal payé des plus nobles travaux,
Et qu'immola son frère Abyséos.
De son royaume et d'un père privée,
Briolanie, en ce château sauvée,
Fait tous les mois sur un char solennel
Porter au loin le tombeau paternel.
En gémissant, ma vieillesse fidèle
Cherche un vengeur pour son père et pour elle;
Mais on redoute au loin Abyséos
Et ses deux fils presque aussi redoutables.
Comment jamais rencontrer trois héros
Pour attaquer ces oppresseurs coupables!
Madame, dit Amadis, de vos droits
Je vous réponds. Bientôt nous serons trois
Qui combattrons pour votre cause auguste.
Je ne suis point un héros; mais parfois
On le devient quand la cause est si juste.

Briolanie, à ce noble serment,
Trouve Amadis encore plus aimable;
Elle l'invite à souper poliment,
Et fait très bien les honneurs de la table.
Il lui plaisait: aussi le nain Elmis
Qu'à son service Amadis avait pris,
En le voyant près de Briolanie,
Pour de l'amour prit sa galanterie.

Le lendemain, aux rayons bienfaiteurs
Que répandait l'astre qui nous éclaire,
Ce héros dit: « Je vais chercher mon frère,
Et vous chercher aussi des défenseurs:
Pardonnez-moi ». La charmante princesse
Le voit partir non sans quelque tristesse.
Le long d'un bois, suivi de Gandalin,
Le chevalier marchait avec le nain,
Lorsque, couvert d'une armure nouvelle,
S'offre à ses yeux un autre chevalier
Que de fort près suit une demoiselle.
En admirant son port noble et guerrier,
Il le croyait, pour l'instant, très paisible,
Quand il le voit, soudain, le glaive en main
Avec fureur s'élancer sur le nain,
A qui son bras porte un revers terrible.
C'en était fait du malheureux Elmis,
Si, profitant de sa taille légère,
Il ne se fût précipité par terre,
En invoquant le secours d'Amadis;
Celui-ci court, et bien vite il demande
A l'inconnu, d'où naît tant de fureur
Envers le nain, quelle faute si grande...?
Aucune, hélas! lui répond l'agresseur.
Mais apprenez mon funeste malheur:
Cette mégère a de moi droit d'attendre
Le premier don qu'elle voudra prétendre;
Elle prétend la tête de ce nain:

Je la lui dois donner en conscience.
— Non pas, seigneur; et son espoir est vain :
Ce nain me sert, et je prends sa défense.
Aux deux guerriers il n'en fallut pas plus
Pour se charger en déployant leur rage.
Bientôt tous deux, non vainqueurs, non vaincus,
Ont admiré leur force et leur courage.
Leurs coups restaient un moment suspendus;
L'inconnu dit, *Ah! souffrez que je prenne*
La tête au nain; il le faut, et parbleu...
Oh! vous prendrez, parbleu! plutôt la mienne,
Dit Amadis, ou, mon cher, avant peu
La vôtre ici va payer pour la sienne.

Incontinent le choc des deux rivaux
Se renouvelle avec plus de furie.
Blessés tous deux, par la valeur égaux,
Également ils menacent leur vie.
Un vieux géant, par le bruit attiré,
Vient, et demande à cette demoiselle
Pour quel motif ce combat est livré.
Dieu soit béni! j'en suis cause, dit-elle :
De ces guerriers, qui me sont odieux,
L'un va périr, et peut-être tous deux.
—Envers tous deux quelle haine vous presse ?
— D'Arcalaüs sachez que je suis nièce.
Adroitement aux mains ici j'ai mis
Les plus mortels d'entre ses ennemis.

A sa fureur quel brillant sacrifice
Qu'Amadis meure, et Galaor périsse!
Des nœuds du sang tous les deux sont unis;
Et leur sang coule, et bientôt, je l'espère,
Le frère va périr des mains du frère.
Ah, malheureuse! oses-tu l'avouer!
De tes forfaits ce sera le dernier,
Dit le géant, et d'un bras redoutable
Il fait voler cette tête coupable.
Puis, accourant vers les deux ennemis:
Que faites-vous, Galaor, Amadis!
Je vous l'ordonne : arrêtez, téméraires!
Vous, ennemis! ô ciel! vous êtes frères.
O Galaor! mon élève, mon fils,
C'est Mandalac, qui sauva ton enfance
Et dont ton bras embrassa la défense,
Qui, trop heureux, arrive à ton secours,
Et de vous deux vient protéger les jours.
A ces accens, ces ardens adversaires
Ne sentent plus que des transports de frères;
Pour s'embrasser, ils sont encor rivaux.
Couverts de sang, mais oubliant leurs maux,
Ils savouraient ce moment plein de charmes;
Et, sur tous deux versant de nobles larmes,
Le vieux géant bénissait les héros.

FIN DU CHANT TROISIÈME

AMADIS DE GAULE.

CHANT QUATRIÈME.

Le pied. La couronne et le manteau. Danger des deux frères. Expédient de Galaor. Enlèvement d'Oriane et de Lisvard. Exploits d'Amadis. Amadis récompensé.

Quand l'Éternel arrangeait notre vie,
Notre bonheur était sa seule envie;
Mais un démon contraire à ses travaux,
A ses bienfaits vint mêler tant de maux,
Que nous aurions détesté l'existence:
Le Créateur, indigné de ce tour,
Dans sa bonté nous accorda l'amour,
Et ce seul bien rétablit la balance.

Or, ce bien-là, de droit nous le prenons
Diversement, et comme nous voulons.
Les uns (ce sont les gens d'humeur fidèle),
Se croyant sûrs, et d'eux, et de leur choix,
Prennent leur bien en une seule fois,
Pour le placer sur une seule belle.

Moins imprudens, ou plus intéressés,
D'autres, craignant des banqueroutes prêtes,
Font autrement, et se trouvent sensés
De placer moins, mais sur beaucoup de têtes.
Tel Galaor, qu'on voyait chaque jour
Prendre et placer en détail son amour.

Jeunes beautés, or, à vous je m'adresse:
Apprenez-moi lequel valait le mieux,
Ou d'Amadis n'ayant qu'une maîtresse,
Unique objet qui sut charmer ses yeux,
Ou de son frère aimant toutes les belles,
Toutes, je dis, excepté les cruelles?
Hé mais! je crois que vous vous courroucez!
Les comparer vous semble un vrai délire.
Je savais bien ce que vous alliez dire;
Mais dites-moi, là, ce que vous pensez...
Vous refusez constamment de m'instruire:
Vous répondez au plus par un sourire.
Allons! je vais deviner votre avis:
Démentez-moi, s'il n'est pas véritable.
Il vaudrait mieux être aimé d'Amadis;
Mais Galaor est encor plus aimable.

Sur ce débat long-tems on discourut,
Quand chez Lisvard parurent les deux frères.
Je conviendrai que Galaor y plut,
Malgré son air et ses façons légères.

En lui, Lisvard, honorant le guerrier,
Dit : Permettez qu'ici je vous retienne ;
Et Galaor sera mon chevalier,
Puisque Amadis est celui de Brisène.
Comme, avant tout, sur les rives de Seine,
Don Galaor avait porté ses pas
Vers Périon et sa mère Élisène,
En Angleterre il s'arrêta sans peine,
Et, regardant mille objets pleins d'appas,
Du roi de Londre il accepta la chaîne.
Noble lien, engagement flatteur,
Et dont le nœud était le seul honneur!
Voilà qu'à Londre, en cette circonstance,
Lowismond, fils du monarque écossais,
Vient retrouver ses cousins satisfaits.
Aux champs du nord, en amour, en vaillance,
Il avait presque égalé leurs succès.
Je n'en dis rien, car je ne puis tout dire ;
Mais Lowismond, qui plaît et qu'on admire,
De trop d'amour allége un peu le faix
A Galaor, qui n'y pouvait suffire.

Pour Amadis, à son très grand regret,
En ce moment à tout il suffisait.
Bien que sensible à sa flamme amoureuse,
Son Oriane était très vertueuse.
Il avançait fort peu dans son roman,
Dont on parlait quelquefois par la ville ;

Si bien qu'un jour ce bavard de Guilan
En vint parler en riant à Mabille,
Devant témoins encore ! Elle, en courroux,
Dit à Guilan en deux mots : Taisez-vous.
Qui l'eût pu croire ! A cet ordre suprême,
A cet arrêt de la beauté qu'il aime,
De ce moment, Guilan épouvanté,
Devient muet, muet par volonté.
Il n'est pas sourd, surtout s'il faut qu'il vole
Vers les périls; mais ses plus chers amis,
Ses plus vaillans, ses plus fiers ennemis,
N'en peuvent plus tirer une parole,
Et ce héros, si bavard et si vif,
Reçoit le nom de *Guilan le pensif.*
Il est sans cesse où Mabille respire.
Elle s'en moque, il sait qu'il lui déplaît;
Il obéit du moins : il est muet,
Suit ses regards et brave son sourire :
En ce tems-là, voilà comme on aimait.

Pour son ami montrant plus d'indulgence,
Loin d'exiger qu'il gardât le silence,
Lui souriant, Oriane, un beau jour,
Lui dit tout bas au cercle de Brisène :
Mabille et moi, nous causions sur l'amour;
Contez-nous-en quelque terrible scène :
Faites-nous peur. Pour les épouvanter,
Il dit ces mots, qu'il aurait pu chanter :

Je t'aimerai toujours, idole de ma vie,
Disait le jeune Alfred. Objet de mes amours,
L'hymen nous unira. Séduisante Julie,
Accorde-m'en les droits : *je t'aimerai toujours.*

Julie en croit Alfred, cesse d'être rebelle.
Alfred a profité de ces heureux momens.
Des plaisirs d'un époux il s'enivre auprès d'elle;
Mais il refuse, après, d'en dire les sermens.

Il la laisse mourante. En une autre contrée,
L'intérêt pour Alfred forme un nœud conjugal.
Le prêtre a prononcé : la fête est préparée,
Et les masques déjà se pressent pour le bal.

Mais quel masque élégant paraît dans l'assemblée!
Sa richesse et son air attirent tous les yeux.
Alfred même, laissant son épouse isolée,
De ce masque enchanteur suit les pas gracieux.

Beau masque, lui dit-il, de grace, je te prie,
Démasque-toi. L'on cède, et, parmi ces atours,
Il voit, il reconnaît le spectre de Julie,
Qui lui dit tristement : *Je t'aimerai toujours.*

Alfred tombe. Tout tremble à ce spectacle horrible.
Et l'épousée a fui son époux odieux.

Alfred aussi veut fuir. Aux autres invisible,
Le spectre épouvantable est présent à ses yeux.

Il ne le quitta plus : en ses transes mortelles,
Par ce supplice lent Alfred finit ses jours.
Si parfois on traitait ainsi les infidèles,
On dirait moins souvent : *Je t'aimerai toujours.*

Mabille dit : La peine est bien sévère;
Et j'en conviens avec sincérité.
Moi, non, repond Oriane ; ma chère,
Le plus grand crime est l'infidélité.
Il est bien vrai que ce crime est horrible,
Et tel, reprend Amadis, qu'en honneur,
A mon esprit il paraît impossible.
Cela lui vaut un regard enchanteur,
Qui, par Mabille, est remarqué sans peine.
Je vais, dit-elle, entretenir la reine.
Adieu. Causez sans moi, si vous pouvez.
Aux deux amans l'occasion est bonne;
Ils n'étaient pas dans la foule observés;
Car *lorsqu'on est beaucoup, on n'est personne.*
Lors Oriane en abaissant la voix,
Et lui serrant, dit-on, le bout des doigts
Sous le manteau dont les plis la protégent :
— Cher Amadis, quels chagrins nous assiégent!
Que nous devons redouter de malheurs!
Votre cousine aussi bien que la mienne,

Mabille, a vu tout l'excès de ma peine;
Sans elle, hélas! je cédais aux douleurs.
De ces bontés se sentant trop confondre,
Oh! qu'Amadis eut de peine à répondre!
D'hier, hélas! lui dit-il, je l'apprends:
Pour votre époux, Lisvard, depuis long-tems,
A désigné l'empereur de Bysance.
Cette nouvelle a doublé mes tourmens,
Et vient tromper ma lointaine espérance.
O ciel! faut-il renoncer au bonheur!
Baissant les yeux, sa divine maîtresse
Sent sur le front, alors, cette couleur,
Ce fard charmant qui sied à la jeunesse
Et peint l'amour, mais aussi la pudeur.
— Ah! mon ami, la peine où l'on nous livre
Ne peut durer bien long-tems désormais,
Et je sens trop que je ne peux plus vivre
Sans m'assurer votre amour à jamais.
Oui, je conviens que même de mon père
S'il faut, pour vous, affronter la colère,
Je puis, plutôt que de vous oublier...
En ce moment, s'il faut que je le croie,
Elle ne put s'empêcher d'appuyer
Son pied charmant contre le chevalier,
Qui palpita de surprise, de joie,
Et répondit par le même courrier.
C'est de ce jour que, malgré le silence,
On parle encore, au gré de son ardeur,

Et que le pied, interprète du cœur,
A la parole et même l'éloquence.

Pendant ce tems, Galaor, libertin,
De mainte belle obtenait l'indulgence.
Le jardinier vint se plaindre un matin
De voir fouler ses plates-bandes fines
Par Galaor, dit le Petit-Cousin,
Et qui plaisait à beaucoup de cousines.
Brisène alors, pour amuser sa cour,
Avec éclat tint une *cour d'amour.*
Là que l'on fit de tensons, de sirventes!
Qu'on résolut de questions galantes!
Là, sans appel, les dames décidaient:
Même plusieurs, au besoin, discutaient.
Plus d'une fois l'on fit, d'un air capable,
Sur la vertu maint rapport admirable;
Et dès le soir, avec un air moqueur,
Ce Galaor aux vertus redoutable
Entre ses bras tenait le rapporteur.

Mais, certain jour, voilà que vers Brisène,
Un coffre en main, se présente un vieillard.
Roi valeureux, dit-il au roi Lisvard,
Et vous, illustre et bienfaisante reine,
Je vous apporte un hommage à tous deux,
Digne de vous. Il montre une couronne
D'un tel éclat qu'elle éblouit les yeux,

Puis un *mantel* magnifique et pompeux,
Mais qui ravit encor plus qu'il n'étonne.
Cette couronne a, dit-il, le pouvoir
De ramener vos sujets au devoir;
Et ce mantel, unique en son espèce,
Saura pour vous reculer la vieillesse.
Que voulez-vous de ces biens précieux,
Répondent-ils, éblouis tous les deux?
Le vieillard dit: Mais je ne le sais guère.
Éprouvez-les, et veuillez les garder;
Je ne viendrai vous les redemander
Qu'au premier jour de votre cour plénière.
Alors, seigneur, ou vous me les rendrez
A votre choix, ou vous me donnerez
Ce qui pourra, dans le moment, me plaire.
Je le promets, lui répondit Lisvard;
J'en donne ici ma parole royale.
Vous l'entendez, messieurs, dit le vieillard
Qui dans l'instant s'éloignait de la salle.

Sur ce vieillard pendant plus de trois jours
De Londre entier roulèrent les discours;
Mais Barsinan parut pour en distraire;
Prince voisin que l'on n'estimait guère,
Et qui, suivi d'un cortége nombreux,
Rendit visite au grand roi d'Angleterre.
Or celui-ci, vain, mais courtois, sincère,
Lui prodiguait banquets, tournois pompeux:

Il voit un soir arriver une dame,
De deuil vêtue. — O Lisvard, je réclame
Votre bonté. Mon père et mon époux
Ont expiré sous les barbares coups
De deux géans : je n'ai d'autre espérance
Que le secours de deux de vos guerriers
Pour en tirer une juste vengeance.
Je m'en rapporte à tous ces chevaliers,
Répond Lisvard. Amadis considère
Son Oriane, et la voit à l'instant,
Par pur hasard, laisser tomber son gant.
Cela marquait qu'il pouvait sûrement
Pour cet exploit s'offrir sans lui déplaire.
Il s'offre donc; pour l'imiter, son frère
Dit: Vous voyez le second combattant.
Il se fût mis plutôt de la partie:
Mais cette dame était très peu jolie.

La dame dit à ces fameux guerriers :
J'avais sur vous fondé mon espérance,
Et je comptais que vous vous offririez.
Venez tous deux, partons en diligence.
Ils sont partis, elle les précédant
En ce voyage, et toujours les guidant.
Comme ils marchaient, Amadis à son frère
Faisait tout bas un sermon bien sévère :
Mon cher ami, disait-il, je conçois
Qu'on aime a rendre aux belles des hommages

Mais qu'on en rende à toutes à la fois,
A mon avis, on n'est pas des plus sages.
Allons, deviens un peu moins libertin,
Et, te fixant, mon frère, abjure enfin
Tant de liens, tant d'amours peu sensées.
Oui, répond-il d'un air très sérieux,
Quelque beauté, dame de mes pensées,
Un de ces jours bornera tous mes vœux;
Mon tort est sûr, et ta remarque est vraie.
Je choisirai; mais, en amour, dit-on,
Toute femme est sujette à caution:
Pour mieux choisir, mon cher, je les essaie.
Amadis même, à ce grave discours,
Se prend à rire. — Allons, je t'abandonne.
De tes succès poursuis en paix le cours.
Aimable fou, je vois qu'il faut toujours
Que l'on te blâme, et que l'on te pardonne.

Enfin, après un voyage ennuyeux,
Les deux héros, qu'un même zèle embrase,
Sont arrivés à l'île de Montgaze.
Tous les honneurs sont prodigués pour eux.
Mais, la nuit même, une cohorte prête,
Dans leur sommeil les surprend, les arrête
Lors un peu tard on leur en fait l'aveu:
La dame était une femme perfide
Qui les menait à la dame du lieu
Pour les livrer à sa vengeance avide.

Ils avaient droit de se croire perdus,
Et jugez-en : Madasime, princesse
De ce séjour, était la propre nièce
Du fier Dardan, et cousine de plus
Du redoutable et traître Arcalaüs.
Quand elle tient Amadis et son frère,
De ses parens les plus grands ennemis,
Vous vous doutez de ce qu'elle en veut faire.
Dans ce séjour, sans armes, sans amis,
Leur mort semblait certaine et nécessaire.
Heureusement, se ravisant un peu
En ce péril, Galaor plein d'adresse,
Se fit conduire à la dame du lieu.
Elle brillait de grace et de jeunesse.
Sans s'abaisser par un ton suppliant,
Il lui parla d'un air si séduisant,
Et ses façons brusquement hasardées
Lui firent faire un si brillant chemin,
Qu'à Madasime il devint cher soudain,
Et qu'il changea tout-à-fait ses idées.
Lui pardonnant ce coup d'autorité
Que quelquefois on souffre sans colère,
On lui laissa le jour, la liberté,
Et l'on en fit même autant pour son frère.
D'un tel péril Galaor revenu,
Et vers Lisvard se mettant en voyage,
Disait: Hé bien! mon frère, qu'en dis-tu?
Nous périssions, si j'avais été sage.

Ils approchaient de Londres, quand soudain
Amadis voit vers lui courir son nain,
Pâle, éperdu. Ce désordre l'étonne.
— Quoi! qu'as-tu donc? — Par un indigne tour
On a volé le mantel, la couronne,
Qu'au roi de Londre on remit l'autre jour;
Et le vieillard, qu'on appelle Arsamane,
Étant venu les demander en vain,
A leur défaut, dévoilant son dessein,
A demandé d'emmener Oriane.
— O ciel! Lisvard sans doute a résisté?
— Hélas! ce roi, que son serment condamne,
A du vieillard rempli la volonté.
— Il se pourrait! — Seigneur, de ce côté
J'ai vu passer Oriane en alarmes:
Comme Lisvard la suivait, seul, sans armes,
Indignement des traîtres l'ont saisi;
Je les ai vus l'emmener par ici.
A ce récit, Amadis qui chancèle,
Semble céder à sa douleur cruelle,
Et Galaor y prend beaucoup de part,
Bien qu'en ses yeux la malice encor brille:
Adieu, dit-il, je cours après Lisvard;
Toi, charge-toi de retrouver sa fille.

Amadis part: il court dans sa fureur
Chercher l'objet le plus cher à son cœur;
Il sait bientôt que le vieil Arsamane

N'est plus déjà le maître d'Oriane,
Et l'a remise au lâche Arcalaüs,
Qui l'accompagne et ne la quitte plus.
Mais si, trop vite il se fait reconnaître,
Pendant l'effort du combat, Amadis
Facilement peut en perdre le prix :
Il peut le voir à jamais disparaître.
De sa fureur il s'est rendu le maître.
Oui : devançant sous les ombres d'un bois,
Des ravisseurs la phalange traîtresse,
Cet Amadis, qui dédaignait l'adresse,
S'est embusqué pour la première fois :
Mais il s'agit de sauver sa maîtresse.

Ses soins du moins ne furent pas perdus.
Sous la forêt, dont l'abri le recèle,
Près d'Arsamane et près d'Arcalaüs,
Vient Oriane, et puis *la Demoiselle*
Du Danemarck. O tendresse ! ô fureur !
Lors, à genoux tombant avec ferveur,
O Dieu, dit-il, exaucez ma prière,
Servez ma cause. *Et vous, ô vierge mère !* *
Et votre fils, lequel est votre père,
Daignez tous deux guider mon bras vengeur.
Tout près de lui que recèle un platane,

* Tiré textuellement du roman d'Amadis, mis en français par Herberay Des Essarts.

Il voit passer la divine Oriane.
Elle disait : Cher Amadis, ah, Dieu !
Je vous ai donc fait le dernier adieu !
A cet accent, la colère l'entraîne :
Il n'attend pas qu'elle soit dans la plaine,
Et s'écriant : Gaule ! Gaule ! soudain
Sur l'enchanteur il fond, la lance en main.
Arcalaüs, qui se met en défense,
D'un coup affreux tombe sans connaissance.
Au même instant, ses trop nombreux amis
Pour le venger entourent Amadis.
Mais c'est à tort que leur foule s'empresse,
Et sa fureur étonne ces pervers.
Leur nombre est vain. Pour sauver sa maîtresse
Un tel guerrier combattrait l'univers.
Comme il pourfend cette foule insensée,
Par Gandalin et par lui dispersée !
Il poursuivait ces brigands éperdus,
Quand il entend les clameurs de sa dame
Que ravissait encore Arcalaüs.
A cet aspect quelle fureur l'enflamme !
Son bras terrible à ses vils ennemis,
Venait d'abattre et d'occire Arsamane :
Il court, il vole. Arcalaüs surpris,
En ce péril, se fait contre Amadis
Un bouclier de sa chère Oriane.
Ce chevalier, ardent à le presser,
L'immolerait, mais craint de la blesser.

Enfin pourtant, d'un coup plein de furie,
Il sait l'atteindre et si bien le presser,
Que la princesse, en se laissant glisser,
Se trouve libre et du traître affranchie.
Pâle et sanglant, Arcalaüs s'enfuit.
Avec fureur Amadis le poursuit,
Et cependant avec peu de vitesse :
Il eût voulu de sa main vengeresse
Exterminer ce lâche audacieux;
Mais de l'amour l'aimant victorieux
Le ramenait auprès de sa maîtresse.

Il revient donc, de la revoir jaloux,
Et, plein de joie, il tombe à ses genoux.
Mais Oriane est encor si tremblante,
Ou, si l'on veut, est si reconnaissante,
Qu'elle est distraite, et sur son front brûlant
Ose imprimer une bouche charmante.
Quittant bientôt ce théâtre sanglant,
Il la conduit sous un tranquille ombrage,
Bien éloigné de tout fâcheux passage.
Pour eux alors Gandalin prit le soin
D'aller chercher des vivres assez loin.
De son côté l'aimable Demoiselle
Du Danemarck se plaignit de sentir
Une migraine imprévue et cruelle,
Et dans le bois s'enfonça pour dormir.

Les deux amans en avaient peu d'envie ;
De leur retraite aussi le lieu fatal
Était choisi l'on ne peut pas plus mal.
Les rossignols, menant là douce vie,
Par leurs concerts célébraient leurs plaisirs.
Une eau limpide, à travers la verdure,
Sur un lit d'or, au bruit de leurs soupirs
Venait mêler le bruit de son murmure ;
Un gazon frais parmi des bois charmans ;
Pas de témoins, hormis des tourterelles ;
D'autres oiseaux, qui, tous, dans leurs accens,
Disaient : Aimez, et donnaient des modèles ;
Tout était là préparé dès long-tems
Pour deux amans malheureux et fidèles.

Trouble amoureux qu'on ressent malgré soi,
Frémissement auprès de son amie,
Brûlant mélange et d'espoir et d'effroi,
Fièvre du cœur, qui ne vous a sentie !
Par ce mal-là se laissant embraser,
Notre héros est bien près d'Oriane,
Et sur sa bouche il cueille un doux baiser.
Cet attentat que la vertu condamne
La fâche tant, que, voulant l'apaiser,
Dans le désordre où ce malheur le jette,
Voilà-t-il pas que, bien sans y penser,
Il touche un sein d'une forme parfaite.
Nouveau délit, et courroux bien plus grand.

Lors Amadis, toujours en s'excusant,
Tombe à ses pieds, et cet amant sincère
Est si troublé qu'il ne sait ce qu'il fait;
Même il se trouve être si téméraire
Qu'il est forcé de l'être tout-à-fait.
Il doit combler ou calmer la colère
De la princesse. Il brave son courroux.
A de tels vœux Oriane est contraire,
Et montre un cœur de la vertu jaloux;
Mais je ne sais ce qui vint la distraire;
Lorsque son geste est encore sévère,
Déjà ses yeux sont devenus plus doux...

Oh! qu'Oriane était belle et touchante
Près d'Amadis devenu son vainqueur!
L'amour sied bien à la plus séduisante,
Et le visage est le portrait du cœur.
De son amant elle blâmait l'audace,
Puis tout-à-coup, modérant sa rigueur,
Le regardait avec charme et rougeur.
Elle montrait un courroux plein de grace,
Un déplaisir tout mêlé de bonheur;
Si qu'Amadis, dans l'ardeur qui l'anime,
Insolemment renouvelle son crime.
Après ce trait, Oriane voit bien
Que le prêcher ne servira de rien,
Et désormais, par pure complaisance,
Avec ce preux se borne à convenir

D'une secrète et douce intelligence
Pour que près d'elle il puisse revenir.
Dans ces momens d'amour et de franchise,
Comme on agit, librement on devise.
Oh! qu'Oriane, en ces abris discrets,
Pour Amadis se montra douce et tendre,
Lui confessant mille pensers secrets,
Que son desir avait pu seul entendre!
Comme Amadis, levant des yeux émus,
Lui racontait son tourment... qui n'est plus!
Tous leurs propos se mêlaient de caresses.
O jour heureux! ô momens pleins d'appas!
Les deux amans s'enivrent de tendresses:
Ils sont si bien! ne les dérangeons pas.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT CINQUIÈME.

Danger de Londres. Réception d'un chevalier. Dégradation d'un autre chevalier. Le jeu du confesseur. Essai sur la constance, par Galaor. Entreprise d'Amadis. Adresse d'un chevalier inconnu. Politesse d'un vavasseur. Galaor reconnaît Florestan. Victoire d'Amadis. Erreur de son nain. Les trois frères réunis.

Je n'aime point qu'on parle mal des dames;
C'est un grand tort: nous devons les servir,
Les respecter, et surtout les chérir.
Honneur à Dieu qui nous donna les femmes!
Riantes fleurs de ce triste univers,
Elles nous font adorer leur empire.
Je ne dis pas leurs mérites divers,
Et je me tais lorsque j'ai trop à dire.
Si, par moment, leur cœur est entraîné,
Si leur vertu quelquefois est fragile,
Sur ce point-là je suis très étonné
De rencontrer maint juge difficile;

Car leur amour, à l'un de nous donné,
Était, avant, sollicité par mille.
Si leur malheur, si leur plus grand défaut,
Souvent unique, est d'aimer un peu trop,
L'esprit de corps, l'esprit de conscience,
Leur devraient bien gagner notre indulgence.
Non sans envie, ah ! du moins sans courroux,
Jugeons l'erreur de ces enchanteresses;
Pardonnons-leur des torts qui sont pour nous,
Et méritons une de leurs faiblesses.

Belle Oriane, au gracieux souris,
Par son amour, il faut qu'on en convienne,
Ton Amadis a mérité la tienne.
Or cependant qu'il en goûtait le prix,
D'une autre part, montrant une autre audace,
Don Galaor, à travers les forêts,
Du roi Lisvard suivait de près la trace.
Là, d'Estravaux, qui ne voit point ses traits,
Le rencontrant comme il court au plus vite,
L'a provoqué; mais Galaor l'évite;
Et ce héros, jouteur des plus adroits,
Lui fait manquer son atteinte trois fois.
D'Estravaux croit Galaor sans courage,
Et le poursuit pour venger cet outrage.
Autant en fait Guilan, dit le Pensif,
Toujours muet, et qu'hier, près de Londre,
A renversé certain guerrier trop vif,

En lui disant: Apprenez à répondre.
Guilan, du moins, n'est aveugle, ni sourd.
Quand Galaor, qu'il ne peut reconnaître,
Comme un poltron daigne à ses yeux paraître,
Il veut atteindre et *flétrir* dès ce jour
Ce chevalier qui n'est pas fait pour l'être.
Mais tous les deux franchissant un détour,
Sont bien surpris quand ce poltron, ce traître,
N'en est plus un, et se montre à leurs yeux
Combattant seul un escadron nombreux,
Parmi lequel on distinguait sans peine
Le roi Lisvard que pressait une chaîne.
Pour appuyer le guerrier valeureux,
Alors Guilan et d'Estravaux s'élancent,
Et font si bien avec lui qui fait mieux,
Que, moins hardis, les ravisseurs balancent.
Tout en luttant, massacrez, dit l'un deux,
Le prisonnier, de crainte qu'il n'échappe.
Deux meurtriers déjà levaient la main,
Quand celui-ci, qui s'affranchit soudain,
Punit de mort un scélérat qu'il frappe.
Découragés et se sentant vaincus,
Tous les brigands sont prompts à disparaître;
Mais Galaor qui se fait reconnaître,
Vole, et parmi ces bandits éperdus
Trouve en leur chef, saisi, pâle, confus,
Archimadon, neveu d'Arcalaüs.
Ciel! quel complot a révélé ce traître!

Lisvard, Guilan, d'Estravaux, Galaor
Ont tous lancé leurs coursiers dans la plaine,
Ne sachant pas s'il sera tems encor
De sauver Londre et de sauver la reine.

A Londre, hélas! le traître Barsinan,
Que servait bien dans son horrible plan
De tant de preux l'absence calculée,
Avec les siens, malgré le brave Alban,
S'est emparé de la ville troublée.
Doublant d'audace, épuisant son effort,
Messire Alban, à peine dans le fort
A pu mener la reine désolée;
Mais assiégé, sans force et sans secours,
Il ne pouvait la défendre deux jours.
Pendant ce tems, Amadis et sa dame
Ne s'occupaient que de leur vive flamme,
Et, devisant, n'avaient le souvenir
De nulle chose, hormis de leur plaisir.
Pour tous les deux quelles transes cruelles
Quand Gandalin, troublant leur doux transport,
Vint leur porter ces funestes nouvelles!
Ils sont partis, et l'amour même à tort.
Amadis laisse Oriane tremblante
A Grumédan, noble et hardi vieillard
Qu'il aperçoit, et qui, cherchant Lisvard,
Errait suivi d'une troupe vaillante;
Et puis vers Londre il vole sans retard.

Il était tems. En présentant l'amorce
D'un vain traité, Barsinan, à la force
A voulu joindre encor la trahison;
Et commençant l'attaque inattendue,
Il assaillait, plein d'un espoir félon,
La citadelle à peine défendue;
Mais Amadis survient bien à propos.
Que de guerriers dans le royaume sombre...!
Seul toutefois, ce terrible héros
Aurait bien pu succomber sous le nombre,
Quand Lowismond, de la plaine accourant,
S'est d'Amadis montré digne parent,
Et près de lui fait de nouveaux miracles.
Lisvard, alors, et ses braves amis
Viennent briser tous les derniers obstacles:
Le ciel est juste, et Barsinan est pris.
Bientôt après, à bon droit, dans la flamme,
Archimadon et lui, rendirent l'ame;
Mais, dès le soir, et Brisène et Lisvard,
Charmés tous deux, voulurent sans retard
Voir Oriane, et la virent plus belle.
Avec transport ils pressaient leur enfant,
Et, d'Amadis portant aux cieux le zèle,
L'embarrassaient beaucoup en célébrant
Ce qu'en ce jour il avait fait pour elle.

Deux jours plus tard, pris, confus, enchaîné,
Arcalaüs fut à Londre amené.

Un aspirant à la chevalerie,
Qu'on appelait *Bruneau de Bonnemer*,
Et fils du duc qui régnait en Neustrie,
Avait bravé l'eau, la flamme et le fer,
Pour s'emparer de ce sorcier impie.
Jamais sorcier parmi nous signalé
N'eut tant que lui le droit d'être brûlé.
Il employa sans doute la magie :
Je ne sais pas par quel enchantement
Ce traître obtint qu'on lui laissât la vie.
Le roi Lisvard décida seulement
Que, dégradé de la chevalerie,
Arcalaüs verrait, auparavant,
Donner cet Ordre à son vainqueur vaillant.
Un peuple entier ne connaît plus d'obstacle,
D'abord qu'il sait un si beau jugement,
Et court jouir de ce double spectacle.

De l'aspirant Amadis fut parrain :
Il en était déjà concitoyen.
La veille, avant de le conduire au temple,
Il lui donna tout bas mainte leçon.
Comme il prêchait encore mieux d'exemple,
Je ne dirai qu'un des points du sermon.
« Noble aspirant à la plus noble place,
Qu'un fol orgueil ne vous égare pas.
Vrai chevalier frappe haut, parle bas.
La modestie est de si bonne grace !

La politesse encore a plus de prix.
Soyez courtois, surtout pour les petits;
Car aux puissans tout ce que l'on peut rendre
Est un tribut qu'ils avaient droit d'attendre;
Mais aux petits un accueil sans hauteur
Montre un cœur noble et nous gagne le leur.
Toujours accort, laissez aux faibles ames
Cette faiblesse indigne d'un chrétien.
Comblez d'égards tous les hommes de bien,
Et respectez *les moindres gentilsfemmes.*
On vantera dans tous lieux votre nom :
C'est des petits que vient le grand renom. »

* Quand, tout armé, pendant la nuit entière,
Le Poursuivant, dans un asile saint,
Eut prolongé sa *veille* et sa prière,
Quand un bain pur l'eut reçu dans son sein,
Plus que son corps quand son ame épurée
Par un pontife eut été consacrée,
Quand il eut pris part au banquet divin,
On amena, pour témoin de la scène,
Arcalaüs, qui traînait une chaîne.
Alors paraît Bruneau, vêtu de blanc :

* Cette cérémonie, ainsi que celle qui la suit, est d'une exactitude si scrupuleuse, et cette exactitude était si difficile à conserver en vers, qu'on sollicite un peu d'indulgence pour l'exécution.

C'est Amadis, qui vers l'autel l'amène.
Comme il le doit, le Neustrien vaillant,
Porte *en écharpe* un fer étincelant.
Quand il a fait bénir ce noble glaive,
Il le remet en écharpe, il se lève,
Et, d'un air noble, abaissant son regard,
Va s'incliner aux genoux de Lisvard.
Avec plaisir accueillant cet hommage,
D'un ton auguste, aussitôt que ce roi,
Sur son desir, son courage et sa foi,
A fait au preux les questions d'usage,
Sire Amadis, sans tarder davantage,
Donne à Bruneau les *éperons dorés,*
Haubert bien fort, *cuirasse* bien trempée,
Puis les *brassards,* les *gantelets* ferrés;
A l'aspirant enfin il ceint l'*épée.*
Vers celui-ci constamment à genoux;
Lisvard alors s'avance, et de la sienne,
Conservant bien la coutume ancienne,
Devers l'épaule il lui donne trois coups;
C'est l'*accolée,* et le mal n'est pas grave.
En lui faisant cet honneur singulier,
Il dit ces mots : *Sois loyal et sois brave.*
Au nom de Dieu, je te fais chevalier.
Puis on apporte un *heaume,* un *bouclier;*
Bruneau les prend, aussi bien qu'une *lance.*
Sortant alors, le nouveau chevalier,
Sur un *cheval* qu'on amenait, s'élance,

Sans daigner même user de l'étrier.
La foule suit, et sur ses pas s'avance.
On voit Bruneau pousser et retenir
Le destrier, s'éloigner, revenir,
Et, punissant ce qu'il vient de permettre,
Le révolter afin de le soumettre;
Et cependant, en des momens si chers,
Plein d'alégresse, il brandissait sa lance,
Et de son glaive il tirait des éclairs.
Arcalaüs médite la vengeance :
D'un même honneur conservant l'espérance,
Des damoisels tous les cœurs sont émus ;
La joie éclate, et *le peuple qui danse*
Dit : Nous avons un défenseur de plus.

D'un noble exploit voilà la récompense;
Voici le prix d'un indigne complot.

Arcalaüs, mis sur un échafaud,
A vu briser les pièces de l'armure
Que son délit frappa de flétrissure.
Son bouclier, *dont la pointe est en haut*
Et le blason effacé par injure,
D'une cavale éprouvant les mépris,
Est attaché, *mais non pas devant-elle,*
Et, dans la fange, à tous les yeux surpris,
Laisse long-tems une trace fidèle.
Lors, par devoir, vingt hérauts amenés,

Dans cette arêne obligés de paraître,
A haute voix viennent donner au traître
Les noms affreux qu'il a si bien gagnés.
Incontinent, dans un autre idiome,
Plus haut encor, des prêtres, en surplis,
Disent sur lui le *cent huitième psaume*,
Où, comme on sait, les traîtres sont maudits.
A ses hérauts, par trois fois le roi d'armes,
D'Arcalaüs a demandé le nom,
L'entend trois fois, et trois fois il dit: « Non.
Le criminel, atteint de félonie,
A pour vrai nom, *Déloyal, Foi mentie.* »
Sans nul retard, sur son front dégradé,
On verse à flots une onde tiéde et claire,
Pour effacer le sacré caractère
Qu'il a reçu, mais qu'il a mal gardé.
Entre ses bras une corde passée
De l'échafaud vient le précipiter.
Arcalaüs, quelle était ta pensée,
Et quels forfaits ton cœur dut méditer!
L'ex-chevalier, mis sur une civière,
Gît, recelé dans un drap mortuaire,
Et dans le temple on le transporte alors.
Pour achever cette cérémonie,
On dit sur lui *tout l'office des morts:*
Perdre l'honneur, c'est bien plus que la vie.

Arcalaüs, déshonoré, parti,

Pour la victoire on célébra des fêtes;
Et Galaor, loin d'être converti,
En pleine paix redoubla ses conquêtes.
Que de maris par lui furent battus!
Que ce héros renversa de vertus!
En soumettant quelque beauté nouvelle,
Il lui jurait toujours qu'il n'aimait qu'elle;
Mais une fois il joua de malheur.
Dans un bosquet, un matin, quelques belles
Veulent jouer ensemble *au confesseur;*
Dans ce jeu-là, chacune, à l'une d'elles
Disait le nom de l'ami de son cœur:
Le confesseur, discret et véritable,
Donnait le prix, décidait sans appel
Laquelle avait l'ami le plus aimable.
Le confesseur qu'on choisit en ce jour
Fut justement cette jolie Aldène
Qui, de l'hymen ayant subi la chaîne,
Gardait encor des bontés à l'amour.
A ses genoux vint tomber une dame:
— Celui que j'aime, et de toute mon ame,
Est beau, vaillant, constant; c'est Galaor.
Le confesseur, de sa surprise extrême,
A ce nom-là, sait comprimer l'essor.
Une autre vient. — C'est Galaor que j'aime.
Une autre suit. — C'est Galaor encor.
Douze beautés viennent toutes de même
Se confesser... toujours de Galaor.

Ayant reçu ces réponses constantes,
Le confesseur dit à ses pénitentes:
Il vous faut bien avouer franchement
Que vous avez toutes le même amant;
C'est Galaor. Moi, confesseur indigne,
A l'avouer aussi je me résigne.
A ce discours, toutes se récriant
Jurent vengeance envers qui les abuse,
Et pour punir un forfait si criant,
Dès le soir même on arrange une ruse.
Sur un billet, Galaor sé rendit
Dans la maison d'une de ses maîtresses,
Et, des amours ayant presque l'habit,
Il ne pensait qu'à de douces caresses,
Quand, paraissant, douze femmes soudain
Viennent à lui, la menace à la bouche,
Et, qui pis est, le poignard à la main.
On lui reproche avec un air farouche
Ses trahisons. L'une veut du poignard
Finir ses jours; l'autre veut, sans remise,
Le corriger par l'affront que, plus tard,
Subit l'amant de la tendre Héloïse:
Aldène seule, avec plus de bonté,
Veut qu'on l'épargne, et qu'il soit écouté.
Dans ce péril, le plus pressant peut-être
Que Galaor eût jamais affronté,
De son sang-froid il sut rester le maître.
Sans s'effrayer de mille affreux discours,

D'un ton parfait, à ces dames cruelles,
Malgré leurs cris, il protestait toujours
Qu'il les aimait, que toutes étant belles,
Toutes avaient mérité ses amours;
Vains complimens qui leur paraissent fades!
Ces Graces là sont un peu des Ménades.
Beaucoup déjà levaient leurs fers vengeurs
Sur Galaor; elles lui criaient: Meurs!
Non, leur dit-il, bien que je sois sans armes,
Seul avec vous je me vois sans alarmes.
Vous m'aimiez trop pour me haïr si fort;
Vous ne pouvez jamais vouloir ma mort.
Si toutefois la fureur vous enivre,
Si vous voulez mon sang, je vous le livre,
Frappez; qu'enfin votre vœu soit rempli;
Mais je réclame une grace dernière:
Celle de vous qui m'a le moins chéri
Doit en ce jour me frapper la première.

Il dit ces mots d'un air si gracieux,
Qu'il leur rappelle un sentiment bien tendre.
Toutes, croyant l'avoir chéri le mieux!
A le frapper sont bien loin de prétendre.
De ce moment Aldène a profité:
Ce confesseur, tout rempli d'indulgence,
Dit que peut-être en amabilité
Le criminel rachète la constance.
Cela prenait près de quelques esprits;

Mais cependant la fureur et les cris
Auprès de lui doublaient de violence,
Quand Galaor, qui se sent menacer
De plus en plus, dit, et non sans adresse :
Pour découvrir les torts de ma tendresse,
Il vous fallut toutes vous confesser;
Toutes, souffrez qu'à vous je me confesse.
Très favorable à cette intention,
Pour Galaor Aldène sait tant faire,
Qu'il reste seul avec la plus colère.
Mais ce héros saisit l'occasion.
Il faut ici qu'il plaise ou qu'il succombe :
Vrai pénitent, à ses genoux il tombe...
Et dans ses bras a l'absolution.
La dame sort et dit à l'assemblée,
D'un ton bien fait pour calmer les soupçons :
Il m'a donné d'excellentes raisons.
Une autre vient, est ainsi consolée;
Une autre encor. Chacune tour à tour
Ainsi l'écoute, et l'absout au retour.
Vaillant héros, il finit par Aldène,
La plus jolie et puis la plus humaine,
Lui rendit grace, et, malgré tant d'exploits,
Au confesseur se confessa deux fois.

Je ne suis point de ces esprits iniques
Qui parlent mal des tems nommés antiques.
Il est trop vrai, malgré ces grands esprits,

Que nous allons toujours de mal en pis.
Hélas! ici la preuve en est bien claire.
Par ses amours Galaor illustré,
Du grand Hercule avait dégénéré:
De Galaor comme l'on dégénère!

Mais Galaor, très sensible aux égards,
De ce péril sorti par sa vaillance,
Ne revit plus les dames à poignards,
Et vit Aldène avec reconnaissance,
Avec amour, si l'on peut cependant
Être amoureux lorsqu'on est inconstant:
Vers ce tems-là, je crois, sur la constance,
Tant bien que mal il fit cette romance:

Honneur au respectable amant
Qui, toujours épris de sa belle,
Pour elle brûle constamment,
Ne voit qu'elle et n'embrasse qu'elle.
Moi, je m'incline, confondu,
Devant cet homme incomparable;
J'admire encor plus la vertu
Quand je la trouve inimitable.

Malgré les plus sages leçons,
Nous autres hommes, quand j'y pense,
Il est trop vrai que nous montrons
Une déplorable inconstance.

Mais sommes-nous seuls inconstans?
Belles, souvent je vous contemple,
Et je vois que de tems en tems
Vous daignez nous donner l'exemple.

Mais, après tout, aux changemens
Dans l'univers tout nous invite.
Si la rose a mille agrémens,
La violette a son mérite.
L'œillet offre mille couleurs:
Le lis présente un front auguste;
Aimons, aimons toutes les fleurs,
Mes amis, il faut être juste.

Oui, je crois bien que, sauf erreur,
Je puis avouer mon système.
Le bonheur n'est plus le bonheur
Alors qu'il est toujours le même.
Voyez-moi sans sévérité,
Mesdames et mesdemoiselles;
Je suis fidèle à la beauté,
Si je suis inconstant aux belles.

Long-tems après on répétait encor
Ce chant, nommé *le chant de Galaor.*
On le goûtait assez: mais Oriane,
Près d'Amadis, vivement le condamne,
Très gravement soutient que c'est fort mal,

Et qu'elle a cru Galaor plus moral.
Amadis rit, et redouble de zèle
A rassurer et caresser sa belle.
Mais quoiqu'il fût loin des pensers guerriers,
Il lui souvient que son serment le lie,
Qu'il doit bientôt avec deux chevaliers,
De trois tyrans venger Briolanie.
Il a choisi Galaor, Lowismond :
Son Oriane, il faut que je le die,
Avec regret et presque avec soupçon,
Le vit aller en telle compagnie
Chez une femme encor dont le renom
La dépeignait comme aimable et jolie.
Quant à Lisvard, qu'Abyséos souvent
Avait bravé, même avec violence,
Il fut charmé qu'un héros si vaillant
Eût pris le soin d'en punir l'insolence,
Et, du succès d'avance convaincu,
Il le pria, même avec vive instance,
De l'avertir d'Abyséos vaincu.

Depuis cinq jours, en toute diligence,
Les trois héros marchaient sans s'arrêter,
Quand un guerrier d'une noble apparence
Vint pour lutter avec eux à la lance,
Les prévenant avant de rien tenter,
Qu'il ne voulait qu'à la lance lutter.
Lowismond court, et son adresse est vaine.

Galaor suit, est aussi renversé.
Vient Amadis, dont le cheval blessé
Trompe sa force et tombe sur l'arène.
A cet aspect l'inconnu satisfait
A salué, puis il part comme un trait.
Amadis rit et son cousin de même;
Mais Galaor, plein d'un dépit extrême,
Incontinent monte le destrier
De Gambarac, son fidèle écuyer,
Et seul alors, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
De l'inconnu suit de son mieux la trace.
Les deux héros le rappelant en vain,
A pied, sans lui poursuivent leur chemin,
Et lentement vont chez Briolanie,
Qui de les voir fut surprise et ravie.
De ses bontés Amadis tout confus,
Fut si poli, si galant pour la belle,
Qu'Elmis, le nain, pensa de plus en plus
Que son cher maître était amoureux d'elle.

Pendant ce tems, Galaor poursuivait
Cet inconnu, qui point ne s'en doutait.
Il vit enfin certaine demoiselle
Qui lui promit de bientôt le mener
Vers ce guerrier qu'il sut lui désigner.
Depuis six mois ce chevalier, dit-elle,
Chez Corisande a fixé son séjour.
C'est ici près, dans une île charmante;

Et cette veuve, aimable et séduisante,
Le retient là par le nœud de l'amour.
Si quelquefois il vient sur cette terre
Par trop de goût pour les jeux de la guerre,
C'est chaque fois avec l'engagement
Qu'il emploîra la lance seulement;
Non qu'il ne lutte au glaive; mais sa belle
Veut que ce soit chez elle et devant elle.
Maints chevaliers, dans cette île accourus,
Ou tombent morts, ou demeurent vaincus.
A ce récit, encore moins tranquille,
Galaor veut être déjà dans l'île:
Mais par malheur pour le fier Galaor,
La nuit approche, et l'île est loin encor.
La demoiselle adoucissant sa peine,
Dans le château d'un vavasseur le mène.
Vous savez tous, messieurs, qu'un vavasseur
N'est plus *vilain*, n'est pas encor seigneur.
De celui-ci l'accueil fut très honnête.
Il le fut trop: la demoiselle avait
A Galaor un peu tourné la tête,
De ses propos la belle souriait;
Et pour la nuit ce héros se flattait
De terminer cette douce conquête.
Quel contre-tems quand, pour lui faire honneur,
Dérangeant fort ce guerrier peu farouche,
La vavasseuse avec le vavasseur
Entre leurs lits établissent sa couche!

On ne pouvait en cette antiquité
Jamais montrer de façon plus polie.
La châtelaine, autrefois très jolie,
Avait alors un visage édenté,
Et Galaor ne sentit de sa vie
Tant de respect pour l'hospitalité.

Le lendemain, marchant avec sa belle,
Il espérait se consoler près d'elle,
Et la punir, sous quelque heureux réduit,
D'avoir osé, tout bas, de cette nuit,
En souriant, lui demander nouvelle:
Trop obligeant, l'éternel vavasseur
A ses devoirs aurait cru faire faute
Si, dirigeant Galaor plein d'humeur,
Jusqu'à la barque il n'eût conduit son hôte.
Lors Galaor fit un serment nouveau,
Auquel toujours il demeura fidèle:
Il n'entrait plus, le soir, dans un château
Quand il avait en garde une pucelle.
Il dédaignait le plus noble salon,
Monde brillant, et chambre riche et belle.
Simple en ses goûts près d'une demoiselle,
Il aimait mieux loger sur le gazon,
Quand il pouvait y loger avec elle.

Il est dans l'île. Il exprime ses vœux,
Grace à son cor, à la voix éclatante;

Et tout d'abord l'inconnu se présente
Sur un cheval puissant et belliqueux.
De Galaor la monture plus lasse
Dans un tel choc paraissant succomber,
Il ne veut pas être seul à tomber;
Il a saisi son rival *dans la passe*,
Et tous les deux sur le sable roulans,
L'épée en main, pour des chocs plus sanglans
Se sont levés, et redoublent d'audace.
Hors Amadis, aucun guerrier encor
N'avait si bien attaqué Galaor.
Il se défend à sa façon brillante.
Témoin de tout, Corisande tremblante
Voit Galaor, qu'elle ne connaît pas,
Sur son amant appeler le trépas.
Les deux rivaux sont couverts de blessures:
Leur sang s'écoule à travers leurs armures;
Ce qui devait les affaiblir tous deux
Les rend plus forts, du moins plus furieux.
Ciel! Corisande, en un désordre extrême,
Voit chanceler le chevalier qu'elle aime.
A cet aspect, la frayeur dans les yeux,
Vers Galaor elle accourt, elle crie:
Arrête, arrête, et prends plutôt ma vie
Que d'épuiser un sang si précieux!
Si ma douleur te trouvait insensible,
Crains Amadis, crains Galaor terrible!
— Qui? Galaor. .? — En cette occasion,

Je le sens bien, je ne puis plus le taire :
Fils d'une reine et du grand Périon,
De ces héros Florestan est le frère.
— Ciel...! Galaor, ayant jeté son fer,
Entre ses bras presse un frère si cher.
Quand Florestan découvre son visage,
Son noble frère, avec des yeux ravis,
Retrouve en lui tous les traits d'Amadis
Qu'il rappelait déjà par le courage.

Il leur fallut le tems de se guérir:
Ne voyant pas Galaor revenir,
Et ne pouvant l'attendre davantage,
Sans ce héros, mais ayant pour second
Le généreux et vaillant Lowismond,
Amadis cherche, et rencontre et défie
Abyséos avec ses deux enfans,
Princes pervers, redoutables tyrans
Qui de son bien privaient Briolanie.
Du premier choc, seul attaqué par deux,
Il rétablit l'égalité du nombre.
Un peu plus tard, Lowismond valeureux
Dans les enfers envoïe encore une ombre.
Amadis voit ce succès : le héros,
Pour en finir, immole Abyséos,
Et puis, charmant d'une douce surprise
Briolanie émue à son aspect,
Il court soudain, avec grace et respect,

La saluer reine de Sobradise.

Lors, à son nain témoin de ce transport:
Prends, lui dit-il, ta course la plus vive.
Au roi Lisvard va raconter la mort
D'Abyséos. Le nain part; il arrive.
Vers le palais se rendant sans retard,
Facilement il en obtient l'entrée.
Ayant tout dit, ce nain quittait Lisvard,
Quand Oriane est par lui rencontrée.
Ah! maudit nain, encor que peu félon,
Qu'ici j'ai bien le droit de te maudire!
Quand Galaor desira de t'occire,
Bien qu'il eût tort, Galaor eut raison.
Vos sots rapports, bavards que Dieu confonde,
Font le malheur, comme l'ennui du monde.
Fort mal instruit, ne croyant nullement
Que d'Amadis Oriane est l'amie,
Voilà mon nain qui, très étourdiment,
Dit que son maître aime Briolanie,
Et que sans doute, époux ainsi qu'amant,
Il va bientôt lui consacrer sa vie.
De cette sorte, après qu'il a jasé,
Il quitte enfin la princesse tremblante,
Sans se douter du mal qu'il a causé,
Et qu'elle est prête à tomber expirante.

Loin, ah! bien loin de craindre cette erreur,

De se douter de cet affreux malheur,
Pendant ce tems, passant des jours prospères,
En Sobradise Amadis enchanté,
Après avoir protégé la beauté,
Reconnaissait, embrassait ses deux frères.
Ces deux héros, à la fin rétablis,
Étaient venus y trouver Amadis,
Non sans avoir, pendant ce court voyage,
Cédé tous deux à leur humeur volage.
Je dis tous deux; car Florestan, épris
De la beauté, change souvent de flammes.
C'est du côté de Galaor, mesdames,
Que Florestan est parent d'Amadis.

Pour Galaor, près de Briolanie
Il éprouva bientôt tant de plaisir,
Qu'arrivé là trop tard pour la servir,
Il en sentit une peine infinie.
Il le lui dit, vit souvent ses attraits,
En se plaignant de ne la voir jamais.
Il est moins gai, fait tout ce qu'elle exige,
Remplit, devine, et prévient tous ses vœux.
Quoi! Galaor serait-il amoureux?
J'ai de la peine à croire à ce prodige.
Oui, ce héros, que j'examine encor,
Est amoureux... mais à la Galaor:
Même en aimant on dirait qu'il badine.
Il veut en vain dissimuler ses feux;

Son sentiment est peu respectueux,
Et sa tendresse est assez libertine.
On le verra par cette autre chanson
Où, grace aux droits nés de la poésie,
Il tutoyait déjà Briolanie,
Et lui peignait l'amour à sa façon.

Quand je t'écris, ô toi, mon bien suprême,
Une heure à peine est un moment pour moi;
Et cependant, de ce plaisir extrême
Naît un regret; car je suis loin de toi
Quand je t'écris.

Quand je te vois, plaisir plus doux encore
Vient sur mon cœur signaler ton pouvoir;
Mon œil s'anime et mon teint se colore:
J'ai toujours peur qu'on ne cherche à me voir
Quand je te vois.

A te parler, objet aimable et tendre,
Je le sais bien, je passe trop de tems;
Mais ne pouvant, hélas! toujours t'entendre,
Pourrais-je mieux employer mes instans
Qu'à te parler?

Si je te tiens la main douce et jolie;
De mon bonheur naît un doux embarras.
Voyant l'excès de ma tendre folie,

Tu ris, ingrate. Ah! tu ne riras pas
Si je te tiens.

Briolanie, en effet indulgente,
Lui souriait au lieu de se fâcher,
Et Galaor, en sa flamme imprudente,
Ne se pouvait d'auprès d'elle arracher.
Pour Amadis dont le cœur est plus ferme
Et qu'on voudrait encore retenir,
De son voyage il avance le terme.
Vers Oriane il allait revenir,
Quand un vieillard dit: Avant de partir,
N'irez-vous pas, tout près, à l'*île Ferme?*
—Que dites-vous? Les trois frères unis
Sur ce pays demandant de s'instruire,
A Florestan, Galaor, Amadis,
Le vieillard dit ce que je vais redire.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT SIXIÈME.

L'île Ferme. L'arc des loyaux amans. La chambre défendue. Coup de foudre sur Amadis. Leçon au chevalier Lucain. L'hermite. La roche pauvre. Le Beau Ténébreux.

Du tems présent je disais pis que pendre:
Voilà que Dieu, de mes plaintes lassé,
Me transporta soudain au tems passé
Qu'avec chaleur il m'entendait défendre.
Faut-il vous peindre, hélas! ce que je vis?
De toutes parts châteaux-forts, pont-levis;
De toutes parts régnait la violence.
Pour les hameaux point de tranquillité,
Point de repos, peu de virginité.
Chaque donjon était une puissance.
Force seigneurs, d'ailleurs très délicats,
Touchaient leur bien sur les routes publiques,
Exerçant là de leurs mains héroïques
Un beau métier que je ne dirai pas;

Puis disputans et de rage et de crimes,
Entre eux sans cesse ils allaient s'egorgeans.
Rentrés chez eux ils demeuraient veillans,
Ou, s'ils dormaient, rêvaient à des abîmes.
Dans ces châteaux la terreur des tyrans
Vengeait un peu le malheur des victimes.
En vain, du moins, parmi tant de fureurs,
Je recherchais les arts consolateurs.
Je regrettais tant de plaisirs tranquilles,
La paix des champs, la volupté des villes.
Du tems passé le charme s'effaçait;
Et, las bientôt d'un spectacle effroyable,
Je dis à Dieu : Rendez-moi, s'il vous plaît,
Ce tems présent qui ne vaut pas le diable.

Or maintenant que j'y suis de retour,
Je l'avoûrai, j'en sens plus le mérite,
Et d'Amadis j'ai mieux, depuis ce jour,
Apprécié le grand sens, la conduite.
C'étaient ces maux que ses frères et lui
De toutes parts s'appliquaient à détruire.
Des opprimés ils se montraient l'appui,
Des oppresseurs ils renversaient l'empire.
Noble sujet digne des plus beaux vers,
Et qui d'Homère aurait comblé la joie,
Cette entreprise, utile à l'univers,
Vaut encor mieux que la guerre de Troie;
N'est-il pas vrai...? Mais que je suis bavard

A mes propos ici je mets un terme,
Et dois céder la place à ce vieillard
Que j'oubliais, et qui veut sans retard
A mes héros parler de l'île Ferme.

« Vous le savez, du grand Trebatius,
Leur disait-il, sont presque tous issus
Les chevaliers qui, dans ces derniers âges,
Ont de la gloire obtenu les hommages.
Son fils aîné, *chevalier du soleil*,
Eut dans son tems un éclat sans pareil.
De ce guerrier, Périon votre père
Est descendu. Le prince des Anglais,
Lisvard, descend de Rosiclair son frère,
Qui le valait, à peu de chose près.
Les empereurs de Rome, de Byzance,
De Trébisonde, et trente rois connus,
Ainsi que vous, du grand Trebatius
Tirent leur rang et leur haute naissance.
Un de ces rois d'un illustre renom
Eut pour enfant l'illustre Apollidon
Qui s'honorant dans la chevalerie,
Et fort adroit de plus dans la magie
Qu'il chérissait d'un goût passionné,
Céda le trône à son frère puîné.
Étant à Rome, il y vit Grimanèse,
Jeune beauté, fille de l'empereur.
Soudain l'Amour, ce suprême enchanteur,

Que rien ne dompte et que nul art n'apaise,
De tous les deux vint embraser le cœur.
Mais Grimanèse, avant que d'être éprise,
A certain prince était déjà promise.
Apollidon, qui savait tout braver,
Jugea plus court et mieux de l'enlever.
C'est ce qu'il fit, sans tarder davantage.
Sur un esquif les deux amans partis
Furent en proie à des maux infinis.
Battus vingt jours par un affreux orage,
Jetés bien loin par l'autan qui mugit,
L'île voisine enfin les recueillit.
Depuis long-tems cette île renommée,
Par un détroit unie au continent,
Est pour cela l'*île Ferme* nommée.
Apollidon, soudain y descendant,
Fut mal reçu; mais, montrant son adresse,
Le matin même il vainquit un géant,
Et dès le soir épousa sa maîtresse.
Je suis trop vieux pour vanter leurs amours.
Mais qu'en cette île ils eurent de beaux jours!
D'Apollidon l'on admirait l'audace:
De Grimanèse on célébrait la grace.
Après cinq ans, leur renommée enfin
Les fit élire à l'empire Romain.
Mais en quittant son île si chérie,
Apollidon, épuisant la magie,
Par des travaux qui subsistent toujours

Y consacra sa gloire et ses amours.

« Près du palais, dont la magnificence
Laisse bien loin et Palmyre et Byzance,
Un certain arc de triomphe est placé;
Arc redoutable à l'amant infidèle,
Et sous lequel jamais on n'a passé
Si par malheur on a trompé sa belle.
Une statue érigée en airain
Sur le sommet brille, un cor à la main,
De l'arc magique exacte sentinelle;
Prête à sonner des sons mélodieux
Pour qui survient à bon droit en ces lieux,
Mais en revanche ayant des sons horribles
Pour femme ingrate ou héros inconstans
Voulant franchir l'*arc des loyaux amans:*
Ce n'est pas tout; des esprits invisibles,
A ces gens-ci font mal passer leur tems.

« Quand de cet arc on franchit le passage,
Plus loin, en bronze, est un riche perron
Où Grimanèse avec Apollidon
Offrent aux yeux leur imposante image.
Entre eux, montrant la couleur du saphir,
Brille un tableau d'une richesse extrême :
Des vrais amans que l'arc daigne accueillir,
Là, l'heureux nom se grave de lui-même.

« Plus loin, en marbre, est un autre perron.
Mais vainement on se montra sans cesse
Amant sincère, ou fidèle maîtresse;
Il faut encore une condition
Qui met souvent les amans mal à l'aise:
Il faut qu'on soit, pour franchir ce perron,
Vaillant, fidèle, autant qu'Apollidon,
Belle, constante, autant que Grimanèse.

« Plus loin enfin, est un beau pavillon,
Portant le nom de *Chambre défendue*,
Et dès long-tems méritant bien ce nom;
Car des esprits y font garde assidue,
N'écoutant rien... qu'une seule raison:
Dans ce séjour pour s'ouvrir un passage,
C'est une loi que l'on ait l'avantage
Sur Grimanèse ou sur Apollidon.
Voilà, messieurs, l'aventure brillante
Qui s'offre à vous. Peut-être un de vous trois
Par ce succès va combler ses exploits. »
Allons, s'écrie Amadis, je le tente.
Et Galaor et le beau Florestan
Desiraient peu d'en essayer autant:
Mais reculer quand leur frère s'avance
Leur semble dur: puis ils ont l'espérance
De surmonter l'obstacle présenté;
Ils ont pensé qu'à force de vaillance
Ils feront croire à leur fidélité.

Ces trois héros, ces trois généreux frères,
Pour l'île Ferme aussitôt sont partis
Sans Lowismond, qui ne leur cède guères,
Et qui les eût, apparemment, suivis
S'il n'eût ailleurs eu de grandes affaires.
En arrivant ils rencontrent Bruneau,
Prince illustré, qui, dans la même envie,
Les devançait, et qui, vaillant et beau,
Depuis long-tems brûlait pour Mélicie,
De Périon fille aimable et chérie.
Ce noble amant, ce loyal chevalier,
Sous l'arc fameux s'avança le premier;
Il le franchit; et même, la statue,
Le saluant de quelques sons flatteurs,
Sur ce héros, de parfums et de fleurs,
Laissa tomber une légère nue.
Lors il marcha vers le premier perron,
Et sur la table il vit inscrit son nom.
Amadis aime une preuve si claire,
Et dans Bruneau voit dès lors un beau-frère.
Mais, se disaient Florestan, Galaor,
Qui l'aurait dit qu'il fût aussi fidèle?
Et cependant leur audace chancèle:
Leur vœu serait de différer encor;
Long-tems en vain l'épreuve les appelle.
En souriant Amadis les voyait
Faisant tous deux des façons infinies,
Et, pour savoir lequel commencerait,

Prolongeant trop leurs instances polies.
— Passez, mon frère. — Oh! passez, s'il vous plaît,
Se disaient-ils: aucun d'eux ne passait.
Je le vois bien, il faut que je commence,
Leur dit enfin Amadis; et, tout bas,
De son amie invoquant les appas,
Vers l'arc sévère aussitôt il s'avance.
Voilà soudain que d'innombrables fleurs
Tombant de l'arc, honorent son passage,
Et la statue, en accens enchanteurs,
Rend au héros le plus brillant hommage.
Il a rejoint Bruneau vers le perron
Où Grimanèse avec Apollidon
Aux yeux charmés présentaient leur image;
Et sur la table Amadis voit son nom
Inscrit déjà, mais inscrit de façon
Qu'on ne peut rien inscrire davantage.

Et Florestan et le beau Galaor
Étaient en bas se débattant encor,
Quand Isanis, gouverneur de cette île,
Dit à tous deux, d'une façon civile:
Quoi! messeigneurs, de la gloire jaloux,
Ces deux succès ne sont-ils rien pour vous?
N'oserez-vous tenter cette aventure?
— N'oserez-vous! vous pouvez supposer,
Dit Florestan... ce m'est presque une injure.
Non, il n'est rien que je ne puisse oser.

Vous l'allez voir. Lors il se précipite ;
Mais du destin son audace est maudite,
Et Florestan fut un amant pervers.
Au lieu de fleurs, de parfums, de concerts,
Sous l'arc fatal mille griffes cruelles
L'ont arrêté. Développant leurs ailes,
D'impurs oiseaux au loin troublent les airs.
De la statue une fumée épaisse
Descend sur lui, l'environne, l'oppresse,
Et tout à coup un souffle d'ouragan
Bien loin de l'arc rejette Florestan.
A cet aspect, Galaor en colère
Veut effacer l'outrage de son frère.
Le bouclier et l'épée à la main,
Baissant la tête, il s'élance soudain;
Mais il rencontre une autre résistance
Contre laquelle et vigueur et vaillance
En tout pays s'escrimeraient en vain.
De noirs cousins tandis que les morsures
Vont l'accabler d'innombrables blessures,
De douces mains, bien nombreuses aussi,
De toutes parts à l'instant l'ont saisi.
Le nez, les doigts, l'oreille du coupable,
Tout, tout enfin ce qu'il a de prenable
En un moment est vivement pincé.
Par tant de mains Galaor renversé,
Quelques efforts qu'il cherche encore à faire,
Est rapporté tout auprès de son frère.

Les deux héros alors se regardans,
Un peu trop tard maudissaient leurs folies,
Et plus encor l'arc des loyaux amans;
Mais Galaor, après fort peu d'instans,
Dit : Toutefois les mains étaient jolies.

Pendant ce tems, vers le second perron
De marbre blanc à l'égal de l'albâtre,
Bruneau montait; mais, sans être félon,
Il brille moins sur ce nouveau théâtre.
De si grands coups le vinrent étourdir,
Que ce guerrier ne put jamais franchir
Que deux degrés, et, malgré sa vaillance,
Fut, près de l'arc, jeté sans connaissance.
On aurait cru qu'il allait y mourir;
Mais il était là sur son territoire;
De mille fleurs le parfum exhalé
Le ranimant, l'a bientôt rappelé
Aux souvenirs de sa première gloire.

De ces échecs loin de s'épouvanter,
Voulant venger ses compagnons terribles,
Lors Amadis court se précipiter
Vers le perron. Mille bras invisibles,
Dans son élan, le veulent arrêter;
Leurs coups sont vains, leur ardeur est perdue;
Sur le perron il parvient à monter,
Et veut gagner la chambre défendue.

Incontinent l'orage a redoublé
Contre Amadis, qui n'est pas accablé
Et suit toujours le desir qui l'enflamme.
Par mille fers se sentant assaillir,
Sous les douleurs tout autre eût pu faiblir;
Mais le héros, tout-puissant sur son ame,
Ne souffre pas, ne voulant pas souffrir.
Sans qu'à céder on eût pu le réduire,
Il approchait du portique entr'ouvert:
Voilà qu'*un bras vêtu de satin vert*
Sort de la chambre et l'y daigne introduire.
Plus de combats désormais; mille voix
Chantent ce preux et sa vaillance extrême.
« Qu'à tout jamais il nous donne des lois,
« Le chevalier dont les rares exploits
« Surpassent ceux d'Apollidon lui-même. »

Apollidon eut toujours ce dessein;
Sa volonté dans l'île était connue:
Qui gagnerait la chambre défendue,
De l'île Ferme était le Souverain.
C'est Amadis qui le devient enfin,
Et comme tel Isanis le salue.
Le peuple entier, non moins vite accourant,
A son seigneur vient prêter le serment;
Et désormais au destin rendant graces,
De ce héros les deux frères ravis
Ont tout-à-fait oublié leurs disgraces,

En jouissant du bonheur d'Amadis.

Ah! se disait Amadis plein de joie,
Quand Oriane apprendra mon succès...?
En ce moment, à ses yeux satisfaits
S'offre Durin, confident qu'elle emploie
Auprès de lui, doux messager d'amour
Et de bonheur, au moins jusqu'à ce jour.
Du Danemarck l'aimable *demoiselle*
Pour frère avait cet écuyer fidèle
Qui, sur ces bords arrivé de fort loin,
De ces exploits venait d'être témoin.
A son aspect, Amadis, qui palpite,
Dans un bosquet le conduit au plus vite,
De sa maitresse en reçoit un écrit
Qu'il a baisé, rompt le cachet, et lit...
Mais, ô surprise! ô soudaines alarmes!
Cet Amadis, de plaisir enivré,
Pâlit déjà, verse un torrent de larmes,
Et tout à coup tombe désespéré.

Il vous souvient de l'erreur inouie
Que fit le nain, alors qu'étourdiment
Il raconta que de Briolanie
Sire Amadis était le tendre amant.
Troublée alors d'une peine mortelle,
Malgré Mabille *et cette demoiselle*
Du Danemarck, Oriane soudain

De son message avait chargé Durin.
Elle accusait d'affreuse perfidie
Son noble amant, si constant, si discret;
Lui déclarait sa haine, et finissait
Lui défendant de la voir de sa vie.
Lorsque vers lui Gandalin accouru,
De ses transports craignant la violence,
Avec Durin long-tems l'a retenu,
Amadis tombe enfin sans connaissance.
Quand il revient, par leurs soins secouru,
Il ressaisit ce qu'on vint lui remettre;
Lors il s'écrie : O bienheureuse lettre,
Puisqu'elle fut écrite par l'objet
Le plus aimable, hélas! le plus parfait!
Et cependant, ô lettre trop fatale,
Qui dans mon sein met un affreux tourment,
Et vient frapper de trépas un amant
D'amour si tendre et de foi si loyale!
Mais à son sort Amadis se soumet.
Oui, mes amis, devant vous je l'atteste,
Je porterai sur mon cœur mon arrêt
Plus cher encor pour moi qu'il n'est funeste.
Va, cher Durin, remercier ta sœur
Dont l'amitié pleurera mon malheur;
Porte surtout mes adieux à Mabille,
Qui fut pour moi si douce et si facile,
Et tant de fois consola ma douleur.
J'en suis bien sûr; la divine Oriane,

A son insu, me frappe et me condamne.
Va sans retard vers ma dame en courroux;
Va lui porter mes adieux, ma réponse.
Durin lui dit : A regret je l'annonce;
On me défend d'en recevoir de vous.
— Dieu! — Mais, seigneur, c'est par trop d'injustice;
Je ne sais pas souscrire à cet arrêt.
Oui, sans retard écrivez un billet,
Et je m'en charge en dépit du caprice.
Y penses-tu? quelle témérité!
Dit Amadis : à la Divinité,
Quoi qu'elle ordonne, il faut qu'on obéisse.

Lors se tournant vers son cher Gandalin,
Et lui donnant quelques mots de sa main :
Cher Gandalin, frère de mon enfance,
Dit-il, du sort l'impérieuse loi
Ne permet pas qu'à Gandale, qu'à toi,
Je prouve, au moins autant que je le doi,
Et ma tendresse et ma reconnaissance.
Par des rigueurs auxquelles je souscris,
Puisque mes jours auront bientôt leur terme,
O Gandalin, dès qu'ils seront finis,
Avec ce mot va trouver Isanis,
Et ton ami te lègue l'île Ferme.
Facilement mes deux frères chéris
Seront dotés par leur brillant courage :
La Gaule seule est un bel apanage.

Ces deux héros, loin de rien t'envier,
Selon mon vœu, t'armeront chevalier.
Loin d'eux, hélas! en ce jour tout m'entraîne,
Et nos adieux redoubleraient ma peine.
Au moins dis-leur de ne pas m'oublier.
Un mot encor : Mon ami, je te prie,
Dans ce pays que j'aime à te céder,
Pour mon salut, prends le soin de fonder
Un monastère à la vierge Marie.
C'est mon desir, qu'il soit doté si bien,
Qu'à jamais, là, vingt moines puissent vivre
Pieusement et sans manquer de rien.
Il dit, et part, défendant de le suivre.

Désobéir est bien fait quelquefois,
Et, selon moi, c'en était l'occurrence.
Avec Durin méconnaissant ses lois,
Gandalin suit de loin avec prudence,
Sachant tous deux, dans leurs efforts discrets,
Le voir toujours, n'en être vus jamais.
Le chevalier suit l'étroite chaussée
Par qui cette île au continent se joint;
Puis, dans les bois, plein du mal qui le point,
Poursuit sa marche incertaine et pressée.
Quand il a fait un immense chemin,
Se croyant loin de tout regard humain,
Ne pensant plus que l'on puisse l'atteindre,
Le triste amant croit pouvoir s'arrêter,

Et ce héros se mettait à se plaindre,
Quand près de lui l'on se met à chanter.
Un inconnu, qu'à la fois tout condamne,
De son bonheur se plaît à se vanter;
Il se vantait... des bontés d'Oriane!

Le croiriez-vous? le terrible Amadis
L'entend fort bien, et demeure en silence.
Les écuyers, également surpris,
Sont consternés de tant de patience.
Préférant tout à cette indifférence,
Auprès de lui Gandalin paraissant
Dit: Quoi, seigneur, ce discours téméraire,
Vous l'entendez aussi tranquillement!
— Toi, Gandalin, devant moi! Sans ton père,
Tu tomberais sous mes coups abattu.
Dis, insensé, qu'attends-tu? que veux-tu?
— Que, réveillé d'un trop funeste songe,
Vous punissiez le plus lâche mensonge.
— Qui, moi? punir! Ah! quelle folle erreur,
Cher Gandalin, est ici ton partage!
Je tenais tout d'un objet enchanteur:
Crois qu'Oriane, en m'ôtant sa faveur,
M'a retiré ma force et mon courage.
Assurément je pense comme toi
Sur ces discours de félon et de traître;
Mais ce guerrier enfin, quel qu'il puisse être,
Est du succès bien plus digne que moi:

C'est un perfide, un imposteur profane;
Mais il n'est pas proscrit par Oriane.
— Y pensez-vous? et savez-vous enfin
Ce qu'Oriane apprendra de Durin
Qui m'a suivi, qui comme moi murmure
De ces propos? — Oh, Ciel! Durin est là...
Quelle que soit ma profonde blessure,
En revoyant ma dame, il lui dira
Que son amant a vengé son injure.

Le héros dit, se leve, et va soudain
De l'inconnu savoir comme il se nomme.
— Qui, moi? Je suis le chevalier Lucain,
Frère puîné de l'empereur de Rome.
— Et vous aimez la fille de Lisvard?
- Depuis deux jours. - Mais qu'est-ce qu'elle en pense
— A mes soupirs la belle ayant égard
M'a répondu par un tendre silence.
— Sachez de moi que vous n'êtes qu'un fat.
— Lucain un fat! ô fureur...! Grand combat,
Court toutefois; et d'un bon coup de lance,
Touchant Lucain, Amadis qui l'abat
Sait le punir de son impertinence.
Lucain resta long-tems sur ces gazons,
Fort mal en point et prenant patience.
Laissons-le là, car nous le reverrons.

Or Amadis, cette affaire accomplie,

Vers Oriane a renvoyé Durin,
Et n'a gardé que le seul Gandalin,
Qui l'a suivi constamment, quoi qu'il die.
Peu s'en fallut que ce noble écuyer
Ne vît fort mal payer sa courtoisie;
Car, en voulant toujours le supplier
De prolonger, de soutenir sa vie,
Conseil qu'on peut, je crois, justifier,
Il s'avisa d'accuser son amie
Ou d'injustice, ou de coquetterie.
— Tais-toi, tais-toi, malheureux mécréant;
On n'a jamais menti si méchamment.
Si du passé je n'avais souvenance,
Ta mort déjà paierait ton insolence.
Ah! garde-toi d'un penser si félon :
L'oses-tu bien! accuser Oriane!
Apprends, apprends qu'elle a toujours raison,
Et que j'ai tort, puisqu'elle me condamne.
Ainsi parla le héros. On sent bien
Qu'après cela l'écuyer ne dit rien.
Dans la forêt, triste, sombre, éternelle,
Ils cheminaient, encor plus tristes qu'elle.
Deux fois le jour vient avec le soleil,
Deux fois la nuit amene le sommeil,
Sans qu'Amadis, tout aux maux qu'il endure,
Ait accepté repos ni nourriture.
C'est ce héros qui, cherchant les hasards,
A de sa gloire illustré sa patrie :

Il souriait à la mort en furie,
Et, devant lui, tressaillaient les remparts :
Son feu n'est plus; son audace est finie.
Tel ce géant qui nous mène en tout lieu,
Tel ce chef-d'œuvre où le roi de la terre
De son génie a passé la barrière,
Où l'homme enfin apparaît comme un dieu;
Tel un vaisseau qui sur les mers lointaines,
Hier encor, voguait à voiles pleines,
Battu des flots, incliné par l'autan,
A dépouillé tout l'orgueil de sa tête,
Et désormais se livre à l'ouragan,
Et pour pilote a choisi la tempête.

Marchant toujours, mais lassé cependant,
Notre héros s'assied près d'un torrent.
Lors Gandalin, que l'appétit talonne,
Sur le gazon au sommeil s'abandonne.
Cela, lecteur, ne doit pas t'étonner :
Rêver qu'on dîne, ah! c'est presque dîner.
Ne doutez pas qu'Amadis ne saisisse,
Pour marcher seul, l'occasion propice :
Vers un village il a porté ses pas,
A Gandalin envoie un bon repas;
Puis, échappant à l'œil qui le surveille,
Il est bien loin quand Gandalin s'éveille.
Seul désormais, et tout à ses revers,
Il va cherchant les plus affreux déserts,

Sur son cheval qui n'a pas tant de zèle,
Et qui n'est pas proscrit par une belle.
Il approchait du rivage des mers,
Quand devant lui tout à coup se présente,
La Bible en main, un hermite pieux,
Qui d'une chèvre, en ces sauvages lieux,
A revêtu la dépouille indigente.
Par la pensée il habitait les cieux,
Et laissait paître en un aride herbage
L'humble coursier du pauvre et du village.
A son aspect, plein d'espoir, Amadis :
Êtes-vous prêtre, homme aux cheveux blanchis?
— Oui, je le suis depuis quarante années.
— Ah! voilà donc mes voyages finis,
Et pour toujours mes courses sont bornées.
Quittant alors ses armes, son cheval,
Il va tomber aux genoux du saint homme,
Et, s'inclinant devant son tribunal,
Dit ce qu'il fit et comment il se nomme.
Bientôt, dit-il, je n'existerai plus.
Auprès de vous, que trop tard je connus,
A tous les yeux laissez-moi disparaître.
Puissent, hélas! ô mon père, ô mon maître,
Mes derniers vœux par vous être entendus,
Et l'Éternel, touché de vos vertus,
A mes erreurs pardonnera peut-être!

Surpris, frappé du profond repentir,

De la beauté, du rang de ce coupable,
Le bon hermite, en daignant le bénir,
Cherche à calmer la douleur qui l'accable.
Mais, lui dit-il, comment vous recueillir?
Seul, isolé, sur un roc effroyable,
Dans les rigueurs d'un éternel hiver,
Mon hermitage, à dix milles en mer,
Presque toujours se trouve inabordable.
La *Roche Pauvre* est le nom redoutable
De cet abri que même les pêcheurs
Ne peuvent pas regarder sans terreurs.
J'existe là des secours protecteurs
Que, sur ce bord, jetés par quelque orage,
Laissent parfois quelques navigateurs,
Et rarement je viens sur ce rivage.
D'un tel séjour les pieuses horreurs
Ne seront point, mon fils, votre partage.
— Que dites-vous? Hélas! dans mes desseins,
Rien ne peut mieux me servir que votre île.
Plus je serai loin des regards humains,
Plus Amadis chérira son asile.
Il dit; il presse; il jure d'accomplir
Du bon vieillard le plus léger desir,
Tant qu'à la fin, cédant à son instance,
L'hermite dit: Mangez, pour m'obéir;
Oui, vous allez dîner par pénitence.
Il était tems, et l'ordre était sensé:
Car Amadis tombait en défaillance.

Un peu refait, dans l'île il a passé,
Et, là, demande à l'hermite son maître
Qu'un nouveau nom aide à le méconnaître.
L'hermite, ému de ses chagrins affreux,
Lui dit : Mon fils, sois le *Beau Ténébreux*.
C'est sous ce nom qu'en d'horribles retraites
Le chevalier, devenu sacristain,
Servait la messe et portait les burettes.
Il ne peut pas terminer son destin,
Le saint vieillard le condamnant à vivre ;
Mais, lentement miné par le chagrin,
De sa douleur l'infortuné s'enivre.
Dans son désert, même au pied de l'autel,
De ses amours il se souvient encore.
En vain il veut invoquer l'Éternel :
Son Oriane est le dieu qu'il implore.

Qui ne serait touché de ces amours!
Ce n'est ainsi qu'on aime de nos jours,
Je sais cela : nos cœurs les plus fidèles
Prennent bien mieux les rigueurs de leurs belles.
Mais d'Amadis l'exemple non suspect
Peut ranimer beaucoup de tendres flammes,
Et cet excès d'amour et de respect
Avait son prix ; n'est-il pas vrai, mesdames?

FIN DU CHANT SIXIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT SEPTIÈME.

Douleur d'Oriane. Naissance d'Esplandian. La lionn
Triste chanson de bon augure. Recherche inutil
Heureuse rencontre.

Je te revois, paisible solitude :
Je viens sur toi reposer mes regards,
Et, me livrant au plaisir de l'étude,
Renouveler cette heureuse habitude
Qui m'enchaînait au culte des beaux arts.
O verts gazons, délicieux rivages,
Rians aspects près de rians ombrages,
Et toi, printems, toi qui les embellis
De la fraîcheur de ton doux coloris,
Comme mon cœur vous avez mes hommages.
Ce n'est pas vous qui donnez toutefois
Le plus grand charme à mon séjour champêtre
C'est cette paix, ce tems que je lui dois,
Et dont ailleurs on n'est pas toujours maître.

Dans les cités, au sein du tourbillon,
On ne sait pas ce qu'on fait de sa vie :
Tout vous entraîne, excepté la raison.
Ici je puis, au gré de mon envie,
Bien mieux qu'ailleurs, penser avec Platon,
Voir La Fontaine, écouter Fénélon.
Point d'importun, point d'ennui qui m'accable.
Ah! quel abri serait plus précieux!
Et quel bosquet peut valoir à mes yeux
Mon cabinet, enfin inviolable!
Calme des champs, ô leur plus doux trésor,
Viens m'entourer, et, loin du bruit des villes,
Inspire-moi, dans mon heureux essor,
Un chant plus pur et des vers plus faciles.

Qui pourrait peindre, ô fille de Lisvard,
Ton repentir, ta cruelle souffrance,
Quand, d'Amadis t'apprenant le départ,
Durin aussi t'en apprit l'innocence!
Il a franchi l'arc des loyaux amans :
Mais ses discours prouvent seuls, et de reste,
Qu'il n'avait pas méconnu ses sermens,
Et méritait un destin moins funeste.
Bientôt Guilan, plus pensif que jamais,
De ce héros vient apporter l'armure,
Qu'il a trouvée en de sombres forêts.
De toutes parts on se livre aux regrets.
De toutes parts, sa mort n'étant point sûre,

Pour le chercher les meilleurs chevaliers
Ont, à l'envi, déserté leurs foyers.
Lisvard voudrait, et ne peut pas de même
Chercher au loin ce chevalier qu'il aime;
Mais Galaor, Destravaux, Florestan,
Le fier Bruneau, le généreux Alban,
Et cent encor, quittant jusqu'à leurs belles,
Vont d'Amadis demander des nouvelles.
Sans nul repos, ces guerriers si hardis,
En sens divers errant dans vingt pays,
Ont rencontré, signalant leurs prouesses,
Des châteaux-forts, des exploits, des maîtresses,
Tout, en un mot, si ce n'est Amadis.
Guilan surtout, voulant plaire à Mabille
A qui pourtant il ne plaisait pas trop,
Pendant deux ans de course difficile,
Vit trente rois, et ne dit pas un mot.

Mais tous ces preux étaient partis à peine,
Que bien plus triste et beaucoup plus en peine,
Dans le palais, Oriane pleurait:
Ce n était pas seulement de regret;
C'était d'effroi. Faudra-t-il vous le dire?
Le dieu d'amour, qui ne sait ce qu'il fait,
Assez souvent fait plus qu'on ne desire.
Depuis un tems, Oriane, en son sein,
Sentait le fruit de son furtif hymen.
Dans cet état, dans ce péril funeste,

Il fallut bien qu'Oriane, modeste,
Rendant du jour les rayons plus discrets,
A l'amitié confiât ses secrets.
Prenant à part Mabille et Lorisbelle,
(Du Danemarck c'était la demoiselle)
En rougissant comme l'aube du jour,
Elle avoua les erreurs de l'amour.
Parlant ainsi, la princesse appréhende
D'être grondée, et même justement;
Mais, souriant, et même l'embrassant,
Mabille dit: Il faut bien qu'on s'attende
A ces malheurs; je m'en doutais vraiment,
Et qu'à tel saint surviendrait telle offrande.
Or, mes amis, remarquez bien ce point:
Mabille était fort jolie, et fort sage.
Craignant la mer, et ne s'exposant point,
Elle plaignait ceux qui faisaient naufrage.
Quand l'indulgence à la vertu se joint,
La vertu plaît mille fois davantage.

Mabille alors promit tout son secours.
A la princesse à son tour Lorisbelle
En dit autant, Fallût-il, lui dit-elle,
Sacrifier mon honneur et mes jours
Pour vous sauver et vous prouver mon zèle.
Après avoir délibéré long-tems
Sur le péril et sur les incidens
Qui, plus nombreux autour d'une princesse,

Pouvaient la perdre et trahir sa faiblesse,
Il fut conclu que pour faire un enfant
Il n'était rien de si sûr qu'un couvent.
De Mirefleur l'abbaye assez belle
Lors florissait, non loin de la cité,
Au sein d'un bois, des regards écarté.
Il se trouvait aussi que Lorisbelle
Cousine était de l'abbesse nouvelle
Qui de ce lieu réglait la sainteté.
D'après cela le plan fut arrêté.
Avec adresse alléguant sa santé
Que dès long-tems altérait sa tristesse,
En prenant bien son moment, la princesse
Dit un matin et fit dire à Lisvard
Qu'elle devait changer d'air sans retard;
Et, pour lui rendre une santé parfaite,
A Mirefleur quelques mois de retraite
Lui sont prescrits. Lorisbelle avec art,
En s'accusant d'un moment de faiblesse,
Avait instruit la révérende abbesse
Qu'elle devait mettre au jour un enfant,
Qu'on eût au temple exposé simplement,
Et qu'eût, je pense, adopté la princesse.
Mais cette abbesse eut le tort de mourir.
Il en survint une autre rigoureuse
Qui n'eût voulu rien taire et rien souffrir:
Et cependant de l'heure douloureuse
De plus en plus Oriane approchait.

Heureusement Lisvard à cette époque
Combat au loin un roi qui le provoque.
Brisène aussi, souffrante en son palais,
A Mirefleur ne pouvait plus paraître.
L'œil maternel, d'Oriane peut-être
Eût deviné les funestes secrets.
Il arriva, le jour de la souffrance.
Dans ses tourmens, l'amante d'Amadis
Versait des pleurs, mais étouffait ses cris :
C'est trop souffrir que souffrir en silence.

Enfin, après le plus cruel tourment,
Par ses douleurs Oriane épuisée
Entre ses bras presse son bel enfant ;
Mais toute chose était bien disposée,
Et Lorisbelle accourt en lui disant :
Durin, mon frère, attend à la croisée.
— Oh, ciel, déjà ! sitôt perdre mon fils !
— Las ! il le faut, dans ce péril extrême,
Pour le sauver et vous sauver vous-même.
Mon frère et moi, pour l'emmener unis,
Nous saurons bien protéger sa faiblesse ;
Mais le tems vole, et le péril nous presse.
Mabille même approuvant cet avis,
En soupirant, la tremblante princesse
Cède au destin ; elle observe son fils,
Et l'embrassant de toute sa tendresse :
Mon fils, dit-elle, ô mon plus cher trésor !

Que puisses-tu valoir un jour ton père,
Et quelque jour obtenir pour ta mère
Qu'il lui pardonne, hélas! s'il vit encor!
Mabille alors l'enlève à sa cousine.
En l'entourant des langes les plus beaux,
Avec surprise elle aperçoit deux mots,
Que, l'un en grec, l'autre en langue latine,
L'enfant avait écrits sur la poitrine.
Mabille avait sans doute un fort bon ton,
Était aimable et gracieuse et svelte,
Mais ne savait de langue que le celte,
Qui, comme on sait, est notre bas-breton.
Le bas-breton n'étant d'aucun usage
Pour expliquer le grec ou le latin,
Elle ne put en savoir davantage.
Le tems pressait encor plus que Durin;
Et, recevant un dépôt nécessaire,
Durin bien vite emporte l'orphelin,
Qui possédait pourtant ses père et mère.

Mais ce Durin qu'accompagnait sa sœur
N'avait pas pu prévoir un grand malheur.
Las de marcher dans la forêt sauvage,
A cet enfant dont ils étaient l'appui
Comme ils avaient fait un lit de feuillage,
Et devisaient à quatre pas de lui,
Voilà soudain que, bravant leur escorte,
Une lionne et paraît et l'emporte.

A cet aspect, courageux par frayeur,
Durin sans arme, et même Lorisbelle,
Ne craignent pas de courir après elle.
Mais tout, hélas! a trompé leur ardeur :
Rendant bientôt leurs efforts impossibles,
D'un pied léger, l'animal ravisseur
A disparu dans l'immense hauteur
Que présentaient des rocs inaccessibles.

Heureusement en ces rocs sourcilleux
Un bon hermite avait sa résidence,
Et, des lions concitoyen pieux,
Chez eux vivait en bonne intelligence.
Ces animaux, soumis à son aspect,
A ses vertus semblaient porter respect.
De Dieu tout bas redisant les louanges,
Il rencontra près du creux d'un buisson
Cette lionne apportant par les langes
Le fils d'un homme aux petits d'un lion.
L'enfant riait sous la gueule sanglante
De l'animal. L'hermite frémissant
A cet aspect singulier et funeste,
Et plein de foi dans la bonté céleste,
A la lionne ose ravir l'enfant
Jusques alors préservé de blessure.
— Quels droits as-tu sur cette créature
Qu'à son image anima l'Éternel?
Je te l'enlève en son nom, et t'ordonne

De la nourrir de ton lait maternel.
Noble pouvoir que la vertu lui donne!
Vous eussiez vu la cruelle lionne,
A ses genoux se traîner humblement,
Et présenter la mamelle à l'enfant.
Le faible enfant aussitôt l'a saisie,
Il en jouit avec un doux effort;
Le monstre affreux qui desirait sa mort
Lui donne ainsi le soutien de la vie.

L'hermite saint, les larmes dans les yeux,
A deux genoux remerciait les cieux.
Huit jours durant, l'enfant eut la lionne
Pour sa nourrice, et l'hermite pour bonne.
Le bon vieillard, à ce métier peu fait,
Après ce tems, vit d'un œil satisfait
Venir sa sœur, qu'il en avait priée.
Une brebis suivait, qui de son sein
Nourrit alors le petit orphelin;
Et la lionne étant remerciée,
Ne nourrit plus, mais venait sans façon
Chaque matin revoir son nourrisson:
A son aspect, l'enfant toujours sensible
La revoyait, plus content chaque fois,
Jouait près d'elle, et, de ses petits doigts,
Il caressait sa nourrice terrible.

Fort mal logé, l'hermite crut enfin

Devoir ailleurs envoyer l'orphelin,
Se proposant lui-même de l'instruire,
Quand il pourrait le garder sans lui nuire.
Ce saint vieillard, qu'on nommait Nascian,
Lit sur le sein de cet enfant qu'il aime,
En bon latin, le mot Esplandian;
Il lui donna ce nom dans son baptême.
Quant au mot grec qu'on trouvait tout auprès,
Pour Nascian ce mot fut un mystère.
Pour lui Virgile avait de grands attraits;
Mais j'avoûrai qu'il usait moins d'Homère.

Oh! si Durin et sa tremblante sœur,
D'Esplandian avaient su le bonheur,
Qu'ils auraient eu moins de peine et d'alarmes!
Après avoir cherché long-tems en vain,
Tous deux vers Londre ont repris leur chemin.
Pour épargner Oriane et ses larmes,
Mabille seule, en ce premier moment,
Apprit d'abord l'affreux événement.
Il fallut bien en instruire la mère,
Dont vous sentez la douleur trop amère;
Mabille, hélas! désormais sans espoir,
Veut cependant la forcer d'en avoir.
Lui répétant que maint exemple prouve
Qu'enfant perdu quelquefois se retrouve,
Et qu'en un mot l'exemple d'Amadis
Fait espérer qu'on trouvera son fils.

Efforts trop vains! la malheureuse mère
Pleure le fils et pleure aussi le père.

De tels regrets desirant la distraire,
Mabille alors volontiers lui parlait
Du bon Guilan, le nommant *son muet*,
Et s'en moquait d'une étrange manière.
— Hé mais! souvent vous m'en parlez, ma chere
Dit Oriane : ah! si le fol Amour
A ce muet vous engageait un jour!
— L'amour, ô ciel! et pour Guilan encore!
C'est vainement qu'il m'aime, qu'il m'adore,
Chere cousine, et je le jure bien...
L'autre répond: Ah! ne jurons de rien.
Et la douleur qui toujours la déchire
Mêle déjà des pleurs à son sourire.

Deux fois l'hiver amenant les frimas,
Avait glacé la nature muette,
Et le printems, couronné de lilas,
Avait deux fois cueilli la violette;
Tous les guerriers depuis ce tems partis,
Du monde en vain parcouraient les retraites,
Et l'on voyait des belles inquiètes
Chercher les preux qui cherchaient Amadis.
Par ce motif la belle Corisande
Parmi les flots avait bravé l'autan,
Quand, chez Lisvard venant sans qu'on l'attende,

Elle le prend à part, et lui demande
Si l'on n'a pas vu chez lui Florestan?
Lisvard dit non, puis poliment l'engage
A lui conter ce qu'en son long voyage
Elle a pu voir qui soit intéressant.
Rien, lui dit-elle, excepté cependant
Qu'au sein des mers, sur un îlot sauvage,
Un fort bel homme, un chevalier errant
Fait pénitence en habit d'hermitage.
Quoique bien triste, il est encor charmant;
Mais de son nom il m'a fait un mystère.
L'îlot nommé... je ne sais plus comment,
Est tout au nord des mers de l'Angleterre.
Cet inconnu que j'aime infiniment,
Deux fois usant pour moi de complaisance,
En ton plaintif m'a chanté doucement
Un virelai qui m'a plu tellement
Que j'en aurai, je crois, ressouvenance.
Tout aussitôt Lisvard le demandant,
Il fallut bien céder à son instance,
Et Corisande a commencé le chant.

Roses d'amour embellissaient ma vie*;
Mais sans pitié ta voix m'a condamné.
Douce espérance à toujours m'est ravie.
Il est passé ce tems si fortuné.

* Ce virelai est de M. de Tressan.

Il est passé... Dieu! quelle calomnie
A pu noircir le plus loyal amant!
Aurais-je pu manquer à mon serment?
Roses d'amour embellissaient ma vie.

De te trahir, quoi tu m'as soupçonné,
Toi qu'en mes bras vit quelquefois l'aurore!
Qui t'aima bien, doit t'aimer mieux encore.
Mais sans pitié ta voix m'a condamné.

Ah! ton erreur empoisonne ma vie.
Mais t'obéir est mon premier devoir.
Puisque tu m'as défendu de te voir,
Douce espérance à toujours m'est ravie.

Sur cette roche errant, abandonné,
C'est le trépas que j'invoque sans cesse;
Il faut mourir, quand, malgré ma tendresse,
Il est passé ce tems si fortuné.

De la chanson que je vous ai redite,
Lisvard goûta les paroles et l'air.
J'ai, dit la dame, un regret très amer
Qu'un chevalier doué d'un tel mérite
Soit hors du monde et soit un frère hermite:
Je le voulais emmener avec moi;
Mais il m'a dit, trop fidèle à sa flamme:
« Non. J'ai quitté le monde, et je le doi:

L'on doit toujours obéir à sa dame. »
Adieu, seigneur, je vous quitte à l'instant,
Et vais ailleurs pour chercher Florestan.

La dame a dit, et part en étourdie.
Le roi Lisvard, plus étourdi cent fois,
Ne raconta qu'après deux jours ou trois
Cette aventure à sa fille chérie.
Mais quand à peine il a dit quelques mots
Du virelai, quoiqu'il le chantât faux,
Comme Oriane est troublée et saisie!
Roses d'amour embellissaient ma vie :
C'est Amadis! le chant de son bonheur,
Changé par lui du majeur au mineur,
Devient le chant de la mélancolie.
C'est Amadis... il s'en fallut bien peu
Que par son trouble elle ne fît l'aveu
De son secret. S'étant enfin remise,
Elle demande avec un air bien froid
En quel pays et sur quelle île on voit
Ce chevalier qui dessert une église.
Tout ce qu'en sait celle qui l'a pu voir,
Répond Lisvard, c'est qu'il a, pour manoir,
Choisi quelque île au nord de l'Angleterre.
Il en est tant que c'est ne rien savoir;
Mais après tout il ne t'importe guère.

Pauvre Oriane, oh! comme tu courus

Vers ta cousine, et comme, en diligence,
Tu lui peignis ta nouvelle espérance
Sur Amadis... que tu n'espérais plus!
Par grand malheur l'île est mal désignée,
Et Corisande était bien éloignée;
Mais Lorisbelle admise à l'entretien,
Avec chaleur dit: J'irai vers cette île,
Et dans le nord je chercherai si bien
Que d'Amadis je trouverai l'asile.
Oh! trop heureuse en vous le ramenant,
Si je pouvais, calmant ma peine amère,
Faire excuser un malheur accablant
Et réparer un tort involontaire!
Elle se tait. Oriane l'entend,
Soupire encore, et l'embrasse pourtant.

Sur un navire, avec des gens habiles
Pour le guider, Lorisbelle, qui part,
Tient sa promesse, et sans aucun retard
Va visiter l'archipel de ces îles
Qui, trop souvent formé de rocs stériles,
Sert de ceinture à l'île des Anglais.
Parmi les flots et les vents inquiets,
De toutes parts elle cherche, interroge:
Mais sur ces bords nul hermite ne loge,
Ou, s'il en est, il n'a rien d'Amadis.
Malgré des pas et des soins infinis,
Elle, et Durin qui cherchait d'autres îles.

Voyaient toujours leurs courses inutiles.
Quelle douleur! mais un vent furieux,
Du Danemarck troublant la demoiselle,
La force à fuir ces bords trop périlleux,
Et l'a jetée en une mer nouvelle.
Le ciel alors paraissant adouci,
Pour obtenir une nuit plus paisible,
Le nautonier va chercher un abri
Contre un rocher, îlot imperceptible.
La nuit passa. La demoiselle enfin
Allait partir, quand soudain une cloche
A résonné sur cette horrible roche,
Où l'on n'eût pu soupçonner un humain.
Tout aussitôt naviguant vers la rive,
Dans un esquif elle approche, elle arrive.
Sous un rocher de mousse tapissé,
Temple rustique et que le cœur révère,
Beau de vertus, et par les ans cassé,
Un saint vieillard disait le saint mystère.
A deux genoux, aux marches de l'autel,
Quelqu'un priait et servait le bon père
Dans ce devoir pieux et solennel.

Oui, mes amis, oui, vous devinez juste:
Sur cet îlot, dans ce séjour affreux,
L'humble assistant de ce vieillard auguste,
C'est Amadis, c'est le *Beau Ténébreux*.
Mais je crois bien qu'Oriane elle-même

Méconnaîtrait en lui l'amant qu'elle aime.
Qu'il est changé! quelle horrible pâleur
A de son teint remplacé la couleur!
En ses beaux jours la douleur le dévore.
Tels ces débris que l'on admire encore,
Mais dont en vain le regard attristé
Cherche la forme et l'antique beauté.
Ici je suis emporté par mon zèle:
C'est moi qui parle, et non pas Lorisbelle
Qui ne pouvait le voir en ce moment.
Tout occupé d'un soin plus important,
Les yeux baissés il priait en silence.
Mais, vers la fin, ayant par pur hasard
Sur Lorisbelle élevé son regard,
Il est soudain tombé sans connaissance.

Le bon vieillard pensa, comme il tombait,
Que le Seigneur à lui le rappelait.
Pour le lever il a trop de faiblesse;
De Lorisbelle il invoque l'adresse.
L'ayant enfin porté, par ce secours,
Dans une chambre humide et resserrée,
Il va finir sa fonction sacrée.
Là, Lorisbelle est seule demeurée.
De ses efforts le ciel bénit le cours,
Et l'inconnu respire et la rassure.
Cherchant de l'air en cette grotte obscure,
Elle ouvre alors le rustique volet,

Et du soleil un rayon indiscret
A du jeune homme éclairé la figure.
Ciel, se peut-il! ces traits lui sont connus:
Serait-ce, ô ciel...? oui: c'est bien la blessure
Qu'en un combat lui fit Arcalaüs.
Autre rayon, un espoir plein de charmes
En ce moment sur Lorisbelle a lui;
Et, revenant de si longues alarmes,
— Ah! dieu, c'est vous! vous êtes donc celui
Qui nous a fait répandre tant de larmes!
De tout son sang on voudrait effacer
L'affreux écrit qui vous devait blesser.
De son erreur Oriane victime
Vous dit sa peine en ce nouvel écrit,
Et celle-là qui vous avait proscrit,
De vous, implore un pardon magnanime.

Un pardon! elle! a dit avec transport
Le chevalier: eh! peut-elle avoir tort!
Non, non, jamais. C'est moi; je me condamne.
Et le héros renaissant au bonheur,
Met sur sa bouche et presse sur son cœur,
Et lit enfin la lettre d'Oriane.
O changement soudain, miraculeux!
Il semblait prêt à sortir de la vie:
En commençant la lettre de sa mie,
Notre mourant est déjà beaucoup mieux;
En poursuivant, c'est le Beau Ténébreux;

C'est Amadis, alors qu'il l'a finie.

Sur la montagne un cèdre audacieux
Levait au loin une superbe tête,
Il voit soudain, des profondeurs des cieux,
Fondre sur lui l'esprit de la tempête.
Long-tems battu par l'autan furieux,
Il va se rompre, et sa perte s'apprête :
Mais, paraissant au bout de l'horizon,
Si le soleil, cet ami du zéphire,
A la nature accorde un doux sourire,
Et devant lui dissipe l'aquilon,
Ce vert géant, qui, se courbant naguère,
Semblait tout près de mesurer la terre,
De ses dangers chasse le souvenir :
Il se ranime, et sa tête chenue,
Plus que jamais s'élevant dans la nue,
Va défier les autans à venir.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT HUITIÈME.

L'hermite redevient chevalier. Défi de Cildadan. Exploits du Beau Ténébreux. Douce réunion. L'épée et le chapeau. Prophétie. Apprêts d'un grand combat.

Mais pourquoi donc ce qu'on a résolu,
Presque jamais, sur cette folle terre,
N'arrive-t-il ainsi qu'on l'a voulu?
Un dieu malin semble, pour se distraire,
Quand par hasard un projet nous a plu,
Faire tout juste arriver le contraire.
De son orgueil caressant trop l'erreur,
Tel parvenu veut se faire seigneur,
Tel ignorant veut faire le capable,
Tel lourd savant veut faire l'agréable,
Tel a juré qu'il n'aimera jamais,
Tel qu'il sera toujours sage; moi-même,
J'ai le projet de faire un beau poëme:
Ah! que j'ai peur pour tous nos vains projets!

Cet Amadis, qui d'un pieux hermite
Naguère était le pieux acolite,
Et comptait bien mourir prochainement,
A d'autres soins livrant toute son ame,
Est un guerrier, un chevalier charmant,
Qui pense à vivre, et même avec sa dame.
Il ne dit mot de ce dernier dessein,
Alors qu'il vint retrouver le saint prêtre
Qui le pouvait à peine reconnaître,
Tant le bonheur est un bon médecin!
Dans les adieux qu'Amadis voulait faire,
L'interrompant : Allez, dit-il, mon fils,
Quand je vous pris sur ce roc solitaire,
C'était de peur que vous ne fissiez pis.
Mais ce n'est pas la place d'Amadis.
Allez, ô vous que le monde révère!
Servez le ciel en consolant la terre;
De l'innocent protégeant les foyers,
Allez combattre. Ah! si tous les guerriers,
Dans leurs exploits, avaient eu vos mérites,
Je conviendrais, moi, que les chevaliers
Valent bien mieux cent fois que les hermites.
Jamais héros, honneur du genre humain,
N'avait formé de si noble dessein.
Des opprimés l'espoir sur vous se fonde;
Et d'oppresseurs courez purger le monde.
D'autres brigands, et les pires de tous,
Ont, dès long-tems, droit à votre courroux,

Et vous devez, protecteur de notre âge,
Sur les païens compléter votre ouvrage.
Depuis long-tems le Musulman hautain
Ne trouve plus de rival invincible;
La sainte Église aux murs de Constantin
Aura besoin de votre bras terrible.
Allez, suivez votre noble destin:
C'est grand' pitié que votre cœur conserve
Pour une dame un amour trop mondain;
Je prîrai bien Dieu qu'il vous en préserve,
Car il ne faut aimer que son prochain.

A ce discours tendre à la fois et ferme,
Avec transport Amadis l'embrassant,
Lui fait jurer que, sans prendre un long terme,
Il le viendra trouver dans l'île Ferme,
Et quitte enfin ce rocher pénitent.
Menons-le vite aux champs de l'Angleterre.
Il cherche, il voit, il touche cette terre
Où ce qu'il aime et le pleure et l'attend.
Je dois vous dire, et l'aurais dû plus vite,
Qu'avec son froc et son habit d'hermite
Il a gardé son nom religieux,
Et n'est toujours que le Beau Ténébreux.
En abordant, Lorisbelle enchantée
S'est avec lui prudemment arrêtée
Chez un cousin qu'elle appelait Énil.
Déjà l'hermite avait repris des charmes;

Aussi, riant, le cousin lui tint-il
Propos malins qu'elle ouït sans alarmes.
Je vais porter seule à Londres mes pas :
Toi, lui dit-elle, il faut à cet hermite,
Sans questions, obéir au plus vite;
Aveuglément tu l'accompagneras,
Et quelque jour tu me remercîras
De cette loi qui, par moi, t'est prescrite.

Et cependant que Lorisbelle allait
Vers Oriane inquiète, incertaine,
Notre héros, demandant le secret,
De son retour, par un courrier discret,
Avertissait Périon, Élisène.
Tout justement Florestan, Galaor,
Et Lowismond, et vingt autres encor,
Rentraient à Londre, ayant perdu leur peine
Et d'Amadis vivement regretté
Fait par le monde une recherche vaine.
Et Galaor et son frère enchanté
Ont d'Oriane admiré la beauté.
Mais l'un et l'autre avaient l'ame remplie
De Corisande et de Briolanie;
Puis ils avaient ouï certains récits
Sur Oriane et le tendre Amadis,
Que Galaor cependant, en bon frère,
Eût remplacé si l'on avait permis;
Mais Oriane était loin d'en rien faire :

Cette princesse allait à Mirefleur
Le plus souvent jouir de sa douleur.
Pour la vertu retrouvant tout son zèle,
Lors Galaor, ainsi que Lowismond
Et Florestan, plein d'un regret profond,
Pense à tenter une quête nouvelle.
Pour découvrir les traces d'Amadis
Tous repartaient, quand Lisvard les appelle :
J'ai, leur dit-il, une grande querelle.
Ces jours passés, trois Irlandais hardis,
Portant chez moi leurs hauteurs impunies,
M'ont présenté le gant et les défis
De Cildadan, le successeur d'Abyes
Que terrassa votre frère Amadis.
Ce jeune prince, ailleurs couvert de gloire,
Veut du tribut dont il subit la loi
Être affranchi s'il obtient la victoire,
Ou le doubler s'il est vaincu par moi.
J'ai dû souscrire au combat qu'il propose.
Chacun de nous aura cent chevaliers;
Plusieurs géans combattront pour sa cause;
Voilà pourquoi je vous veux pour guerriers.
Les trois héros, dont chacun en vaut quatre,
De cet honneur rendent grace à Lisvard :
Pour ces héros (qui partiront plus tard),
Le plus pressé, c'est toujours de combattre.

Cinq jours après, chez Lisvard envoyant,

Famongomad, *géant du lac Bouillant*,
Mandafabul, *géant des monts Impies*,
Arcalaüs, cet enchanteur géant,
Et Quedragant, géant, frère d'Abyes,
Lui font porter un avis insolent.
A Cildadan engagés tous les quatre,
Pour la querelle ils devaient tous se battre;
Mais à Lisvard ils promettaient la paix
S'il accédait à leurs *charmans* projets.
Trois chants passés, j'ai fait plus d'une phrase
Sur Madasime et l'île de Montgase.
De Madasime oncle altier et vaillant,
Famongomad voulait voir, *simplement*,
De Madasime Oriane suivante:
Si d'Oriane on était bien content,
On lui ferait épouser Baligante,
Propre neveu du modeste géant.
Il n'est ici nul besoin de vous dire
Qu'on accueillit à grands éclats de rire,
Ce beau projet des géans, enhardis
Depuis l'absence ou la mort d'Amadis.
C'est ce que dit Lisvard, que cette absence
Trouble encor plus en telle circonstance.
A ce héros ce roi pensant encor,
Vit arriver la jeune Léonor
Qui d'Oriane était la sœur cadette,
A quatorze ans déjà très joliette,
Et la pria de chanter la chanson

Qu'un jour près d'elle Amadis avait faite.
Elle obéit bien vite, et, sans façon,
Redit les vers qu'on écrivit pour elle
Quand elle était et moins grande et moins belle:
C'était la fleur qui chantait le bouton.

Taisez-vous, petite fille :
Vos propos sont mal reçus;
Car vous êtes trop gentille,
Et le serez encor plus.
Innocente que vous êtes,
A la fois vous ignorez
Le plaisir que vous nous faites
Et le mal que vous ferez.

Que j'arrive et qu'on me voie,
Vers moi vous doublez le pas :
Vous m'embrassez avec joie;
Vous me serrez dans vos bras.
Douces bontés que j'observe!
Ne pourrais-je, par hasard,
Vous les laisser en réserve
Pour les prendre un peu plus tard?

Heureux, jeune enchanteresse,
Ceux dont le sort en son cours
Aura placé la jeunesse
A côté de vos beaux jours!

Avant que le tems l'accable,
Tel fait tout bas cet aveu :
Elle sera trop aimable
Quand je le serai trop peu !

Mais le vieillard qui s'étonne
De tant d'attraits ingénus
Vous contemple et vous pardonne
Un avenir qu'il n'a plus.
Quand le jour tout près d'éclore
Vient réjouir nos climats,
La nuit admire l'aurore,
Même en lui cédant le pas.

Pendant ce tems, de son habit d'hermite
S'ennuyant fort, l'auteur de la chanson
Jusques à Londre avait fait au plus vite
Chercher habits, armure, estramaçon.
C'est par Énil que notre cénobite
Eut tout cela : puis, ayant vu Durin
Qui cette fois portait bonnes nouvelles
Sur Mireflcur et la reine des belles,
Avec Énil il se mit en chemin.
Après deux jours il approchait de Londre,
Quand un géant, vers ce preux accourant,
Sur ses projets le pressa de répondre,
Et dit : En moi vous voyez Quedragant.
Dans les combats ce nom avait du lustre,

Et des vertus le rendaient plus illustre.
Je suis, dit-il, un des grands ennemis
Du roi Lisvard et de tous ses amis :
Vous, qu'êtes-vous ? éclaircissez la chose,
Et battons-nous, si vous servez sa cause.
— Du roi Lisvard ennemi valeureux,
Bien des guerriers, ainsi que vous fameux,
Vous le savez, sont prêts à le défendre.
A cet honneur je n'oserais prétendre :
Mon nom sans gloire est le beau Ténébreux.
Si vous voulez toutefois... Je le veux,
Dit Quedragant, qui prend champ et s'élance.
Mais Amadis porte un tel coup de lance,
Que, dans le choc légèrement blessé,
Il fait fléchir Quedragant renversé.
Avec fureur celui-ci se relève.
Les deux guerriers, leur épée à la main,
De la victoire ont cherché le chemin.
Le choc fut long, mais enfin il s'achève.
Quedragant tombe, et le brillant vainqueur
A ce héros dit, le fer sur le cœur :
Vous êtes mort, ou vous allez souscrire
A deux arrêts que je vais vous prescrire.
— Je le promets. Illustrant vos lauriers,
Je cède au moins au plus grand des guerriers.
— Il faut, seigneur, neutre dans la querelle
De Cildadan, promettre à l'avenir
Au roi Lisvard une amitié fidèle.

Il faut aussi perdre le souvenir
Des résultats de querelles vieillies,
Et pardonner au chevalier vainqueur
Qui triompha de votre frère Abyes,
Mais triompha par les lois de l'honneur.
— O chevalier! ô vainqueur magnanime!
Ce double arrêt sans doute est rigoureux;
Mais il faut bien accéder à vos vœux.
Le relevant, lors le beau Ténébreux
Dit: Je me crois des droits à votre estime;
Un jour, peut-être, avec vous plus lié,
J'arriverai jusqu'à votre amitié.
Quedragant cède au héros qui l'invite,
Et l'a quitté, de le revoir jaloux.
Et cependant, admirant de tels coups,
Énil disait: Ah, tudieu! quel hermite!

L'hermite alors dirigea son chemin
Vers un logis préparé par Durin.
Comme il passait le long d'une prairie
Où devisaient pucelles et guerriers,
D'un air moqueur, dix brillans chevaliers
Suivent ses pas, et voilà qu'on le prie
D'aller jouter: on l'en supplie encor,
Pour amuser l'aimable Léonor
Qui dans le bal était de la partie.
Tel, près de Londre également tombé,
Le beau Tristan autrefois fut gabé.

Comme Tristan, le preux que l'on coudoie,
Des dix guerriers accepte les défis,
Et sans tarder les renverse tous dix.
De leurs chevaux pouvant faire sa proie,
A Léonor poliment il renvoie
Chevaux, guerriers, y joignant mille vœux
Pour elle offerts par le beau Ténébreux.

Tranquille alors, il a repris sa route;
Mais, se sentant un peu las de la joute,
Il reposait auprès d'un alisier,
Quand il entend soudain des cris de femmes.
Il n'est plus las, et, montant son coursier,
Il a volé pour secourir les dames.
Il reconnaît tous ses dix chevaliers
Chargés de fers, privés de boucliers.
Plus loin un char... Mais, dit-il, Dieu me damne,
C'est Léonor, c'est la sœur d'Oriane
Qu'insolemment on ravit à Lisvard.
Sans hésiter, il arrête le char.
A cet aspect, un géant qui s'avance
Crie au héros : Connois-tu, vil mortel,
Famongomad? et crains-tu sa vengeance?
— Oui, vil géant, monstre horrible et cruel
De ton défi je connais l'insolence.
Le ciel t'envoie, et je vais sans retard
Venger le ciel, l'Angleterre, et Lisvard.
Sa force encor double par sa colère,

Et le géant, percé de part en part,
En blasphémant a mesuré la terre.
Il est bien vrai; de son noble rival
Famongomad a percé le cheval;
Mais, s'élançant, l'adroit et jeune hermite
Quitte à propos son coursier qui le quitte.
Famongomad criait: Accours, accours,
Cher Baligante, et viens à mon secours.
Sur le héros Baligante s'attache,
Lance sur lui son cheval et sa hache.
Les esquivant, bien qu'à pied désormais,
Le chevalier, qu'un coup heureux signale.
Du destrier a coupé les jarrets;
Et la partie alors devient égale.
De plus en plus le monstre s'animant
Par les clameurs de son oncle expirant,
Sur le héros et s'avance et s'élève.
Se protégeant de l'écu qu'il soulève,
Comme l'éclair, le guerrier foudroyant
Plonge son fer dans le sein du géant.
Sur le gazon les deux monstres mugissent;
D'un seul vainqueur ennemis forcenés,
Tous deux sont morts, d'eux-mêmes indignés,
Et maudissant leurs dieux qui les trahissent.

Énil était tout des plus étonnés.
Aux chevaliers de Léonor, l'hermite
Dit: Chers gabeurs, de ma main reprenez

Vos destriers rendus deux fois de suite;
Et vous, déjà l'objet de tant de vœux,
O Léonor! daignez à votre père
Offrir les corps de ces géans affreux,
Dont vous délivre un serviteur sincère
Qui n'a de nom que le beau Ténébreux.
Trois ennemis de moins dans la querelle,
Au roi Lisvard prouvent déjà mon zèle :
Voudra-t-il bien, pour ces chocs attendus,
En moi compter un défenseur de plus?
Avec transport Léonor remercie,
Et va revoir sa famille ravie.
Voilà qu'à Londre et jeunes gens et vieux
Ne parlent plus que du beau Ténébreux.
Non : Amadis n'était pas préférable,
Dit-on, si même il était comparable.
Pour Galaor ce bruit fut ennuyeux.
Parbleu, dit-il, je desire et j'espère,
L'un de ces jours, voir le beau Ténébreux,
Et m'assurer s'il égale mon frère.

Il était juste, entre nous, que l'amour,
Après la gloire, eût à la fin son tour.
L'amant qui sait, par nouvelle bien sûre,
Qu'à Mirefleur l'attend douce aventure,
D'Énil encore employant le secours,
L'envoie à Londre, afin qu'une autre armure,
Meilleure encor, soit prête dans huit jours;

Car dans neuf jours on devait être aux prises.
En attendant ce terrible combat,
Il va chercher en d'autres entreprises
Plus de plaisir et beaucoup moins d'éclat.

Par le contour d'une muraille forte
De Mirefleur le parc était celé;
Mais il offrait une petite porte
Dont on avait une petite clef.
Ce fut par là que, la nuit advenue,
Le bon Durin fit entrer pas à pas
Notre héros, qu'Oriane éperdue
Voit à genoux et presse entre ses bras.
Heureux amans! ô moment plein de charmes!
Tous deux pleuraient; mais quelles douces larme
Ils s'embrassaient se demandant pardon,
Tant que Mabille enfin dit avec grace:
Chère cousine, eh mais, prêtez-moi donc
Votre Amadis pour qu'aussi je l'embrasse.
Puis elle ajoute: Écoutez, mon cousin;
La nuit est froide, et j'ai peur du serein,
Je vous l'avoue. A la fin de septembre
Un bois est bon, mais moins sain qu'une chambr
Nous serons mieux: çà, donnez-moi la main.
Il obéit. Oriane docile
Prend l'autre bras de son amant discret
Qui la conduit vers un meilleur asile;
Et ce héros, qu'Oriane suivait,

Semblait penser qu'elle suivait Mabille.

Ils ont gagné le modeste logis
Dont Lorisbelle, attentive à bien faire,
Sut écarter tout regard téméraire.
Mabille alors en riant : Mes amis,
Ne craignant plus le froid ni les orages,
Or maintenant dites vos bavardages.
Mais comme ici vous direz, je le crois,
Ce que déjà vous avez dit cent fois,
N'exigez pas que, moi, je vous écoute.
Vous causerez tout aussi bien sans doute
Sans que j'y sois; et, d'après cet espoir,
Je vous souhaite à tous deux le bonsoir.
Et sur-le-champ, emmenant Lorisbelle,
Elle s'en va dans son appartement.
Pour l'arrêter Oriane l'appelle;
Mais Oriane appelait doucement.

Les voilà seuls, ces amans qui s'adorent,
Qui trop long-tems ont dû se séparer.
Sur le passé quels regrets les dévorent!
Que de chagrins ils ont à réparer!
Avec son trouble et son regard céleste
Il arriva qu'Oriane, modeste,
Se trouva près du fauteuil qu'Amadis,
Hors de lui-même, un moment avait pris.
Il arriva que, la voyant si belle,

A l'attirer il mit un peu de zèle;
Il arriva qu'un hasard très heureux
Fit tout à coup un seul baiser de deux.
Encouragé par l'amour qu'Oriane
Ne peut cacher, Amadis y répond,
Sort encor plus de son respect profond,
Et le dévot devient assez profane;
Dont rougissant et se penchant sur lui,
Pour lui cacher le trouble qui l'agite,
La dame dit tout bas : Ah! mon ami,
Sont-ce donc là les leçons de l'hermite?
D'autres leçons c'est aujourd'hui le tour,
Dit Amadis qui suit son avantage...
Sur leurs plaisirs l'hyménée et l'amour
En souriant répandent un nuage.

Le lendemain de cette heureuse nuit
Qui, comme on croit, (sans parler des journées)
Compta pour sœurs d'autres nuits fortunées,
Sir Gandalin, par Durin introduit,
Vint retrouver dans cet abri fidèle
Le maître-ami qu'avait cherché son zèle.
Quand ils se sont embrassés, Gandalin
Conte au héros que, depuis le matin,
Du roi Lisvard la cour est occupée
De deux objets qu'à ce prince un enfant
Remit, la veille, en dépôt seulement.
A tous les yeux, un fourreau transparent

Offre une *verte* et *flamboyante épée;*
Le second lot est un chapeau de fleurs,
Dont la moitié, des plus riches couleurs,
Se montre à l'œil élégamment ornée;
Mais l'autre part est tristement fanée.
Préservatif de tout enchantement,
La *verte épée*, à la terrible flamme,
Est destinée au plus loyal amant;
Et *le chapeau*, pour la plus tendre dame,
Augmentera son attrait ravissant.
Sur ces objets chacun très aisément
Peut essayer les droits qu'il y réclame.
Chacun saura son fait en un moment;
Car pour gagner cette brillante lame
Il faut pouvoir la tirer du fourreau,
Et que la flamme aux regards disparaisse.
Il faut aussi pour gagner le chapeau
Qu'en le posant chaque fleur reparaisse
Dans son état le plus frais, le plus beau.
Toute la cour s'est d'abord occupée,
Dit Gandalin, à gagner *ces honneurs;*
Mais jusqu'ici l'espérance est trompée,
Des prétendans à peine les meilleurs
Ont pu tirer la moitié de l'épée,
Ou ranimer un moment quelques fleurs.
Apparemment qu'en cette cour brillante,
Pour obtenir cet honneur sans égal,
On ne voit pas d'amant assez loyal

Qui soit chéri de dame assez aimante.

Sur ces deux prix Amadis réfléchit;
L'arc des amans autrefois l'accueillit.
Se confiant en sa vive tendresse,
Le chevalier trouva qu'il serait beau
Que d'un seul coup lui-même et sa maîtresse
Pussent gagner l'épée et le chapeau.
Du roi Lisvard aussitôt il réclame
Un sauf-conduit pour le beau Ténébreux
Qui veut vers lui venir avec sa dame,
Desirant être inconnus tous les deux.
Lisvard consent qu'il garde sa visière,
Elle, son voile: Oriane en tremblant
Vient, et rougit de l'accueil de sa mère
Qui lui trouvait un port très élégant.
Pour Amadis, il se sentit confondre
Des cris joyeux que le peuple de Londre
Fit retentir pour le beau Ténébreux,
De trois géans dompteur aventureux.
Notre héros en voyant ses deux frères
Eut un plaisir...! qu'ils ne partageaient guères.
De leur humeur Amadis jouissant
Les plaisanta, mais assez poliment
Pour n'avoir pas avec eux des affaires.

Pour abréger, les deux amans vainqueurs
Eurent l'épée et le chapeau de fleurs,
Et s'éloignaient emportant l'un et l'autre,

Quand Amadis avise en la forêt
Un écuyer qui de loin leur criait :
Arrêtez donc; quelle audace est la vôtre?
— Que voulez-vous? — Mon maître Arcalaüs
Vous dit par moi que cette demoiselle
Lui soit cédée, et sur votre refus
Viendra chercher votre tête avec elle.
— Arcalaüs! dit Amadis; parbleu!
Je voudrois bien, moi, le connaître un peu.
— Vous le voyez. Voilà dans la campagne
Ce fier géant qu'entourent ses soldats;
Plus grand encor, plus terrible aux combats,
Lindoramon, son neveu, l'accompagne.
A cet aspect Oriane eut grand peur.
Elle tremblait. Amadis la condamne,
Et dit tout bas : Quoi! ma chère Oriane,
Près d'Amadis vous sentez la frayeur!
Il dit tout haut : Toi, va dire à ton maître
Que son renom à moi s'est fait connaître,
Que son orgueil me rend assez surpris,
Ne lui sachant de droits qu'à mon mépris.

Grand par la taille et petit en magie,
Arcalaüs, tu ne devines pas
Que ce guerrier que ton orgueil défie
Est Amadis, que poursuit ta furie,
Mais dont toujours tu redoutas le bras.
Trouvant pourtant qu'il prend mal ton message,
Et que son air annonce du courage,

Tu préféras d'envoyer ton neveu
Pour corriger l'insolent à ta place.
Lindoramon y courut avec feu,
Mais son rival n'avait pas moins d'audace.
Et l'un et l'autre, en ce choc effrayant,
Ont de leurs bras signalé la puissance,
Et tous les deux ils ont brisé leur lance,
Mais Amadis dans le corps du géant.
Lindoramon que ce coup désarçonne,
S'est relevé, puis retombe à l'instant;
Le fer cruel s'enfonce plus avant,
Et l'existence à jamais l'abandonne.

Arcalaüs outré de cet aspect,
Pour les périls a perdu son respect;
Puis Amadis est privé de sa lance.
Lors, appelant ses défenseurs divers,
Même évoquant les esprits des enfers,
Sur le héros Arcalaüs s'élance.
Il croyait bien le vaincre. Heureusement
Le chevalier avait sa *verte épée*,
Qui triomphait de tout enchantement :
Tous les esprits ont fui dans un moment;
Or elle était si fortement trempée,
Qu'il peut braver ses autres ennemis.
Par un tel fer, dont il sent tout le prix,
Touchée à peine, une armure est coupée;
Quel fer rapide, et quel terrible bras!

Comme Amadis sème au loin le trépas,
Arcalaüs sait l'observer, l'attendre,
Et se flattait enfin de le surprendre;
Mais l'évitant, le frappant à la fois,
Notre héros, du glaive redoutable
Qu'il a conquis, lui coupe quatre doigts
Qu'il voit tomber et rouler sur le sable.
Arcalaüs se sentant désarmé,
Et cette fois justement alarmé,
Fuit aussitôt sur son coursier rapide.
Pour le poursuivre Amadis prend l'essor,
Et promptement laisse encor le perfide,
Pour revenir près d'Oriane encor.
Au roi Lisvard, par des gens de village,
Il fait conter son nouvel avantage,
Et désormais revenant aux baisers,
La dame et lui sont tout à ces pensers,
Et dans la nuit, tous deux, près de Mabille,
De leur bonheur vont retrouver l'asile.

Pendant ce tems, celle dont le secours
D'Arcalaüs sauva souvent les jours,
Et de son mieux lui montra la magie,
Un cœur pervers, la puissante Mélye,
Et de Lisvard et d'Urgande ennemie,
Des ennemis que chacun d'eux avait,
Tout de son mieux animait la furie.
De son côté, Lisvard très inquiet

Avait reçu d'Urgande un long billet.
« *Noble Lisvard, de moi*, lui disait-elle,
« *Vient le chapeau, l'épée encor plus belle.*
« *Un jour pourtant le maître de ce fer*
« *Voudra le voir abîmé dans la mer.*
« *Dans le combat dont le moment s'avance,*
« *Et dont l'horreur me fait trembler d'avance,*
« *Ce Galaor, ce guerrier généreux,*
« *Cher à mon cœur, verra son existence*
« *Entre les mains du héros Ténébreux,*
« *Qui, dans ce choc, si je ne suis trompée,*
« *Perdra son nom. Par un grand coup d'épée,*
« *Tous ses hauts faits seront mis en oubli;*
« *Deux autres coups sauveront son parti.*
« *Noble Lisvard, mais j'ai bien lieu de craindre*
« *Qu'un de ces coups ne doive vous atteindre.* »
De cette fée, aimable toutefois,
Voilà, dit-on, la lettre assez obscure.
Urgande aimait les énigmes, je crois,
Et se serait abonnée au Mercure.

Ce que Lisvard crut deviner le mieux,
Dans ce billet qu'il fit aussi connaître
A Galaor, fut qu'en ce choc affreux
Un grand péril pour tous deux allait naître,
Et puis encor que le Beau Ténébreux
De Gildadan était l'ami... peut-être.
Mais ces combats... mais ces géans occis...
Les deux héros, sur ce point indécis,

Ne le sont pas pour redoubler d'audace,
De quelque sort que ce jour les menace.
Lisvard pourtant sur le Beau Ténébreux
Au fond du cœur gardait de l'espérance,
Quand, le matin du combat périlleux,
Pour le défendre il le voit qui s'avance.
Le bouclier, l'armure qui reluit,
Offrent aux yeux la couleur de la nuit.
Lisvard lui dit : Ah ! ces teintes funèbres
Sont, je le vois, le deuil des Irlandais.
Brave héros, qui comblez mes souhaits,
La gloire va sortir de ces ténèbres.

Il ajouta : Voilà mes cent héros;
Il en manque un. J'attendais d'Estravaux,
Ou son ami dit Alban de Norgales :
Sur Amadis leurs recherches fatales,
A ces guerriers ont ouvert des cachots;
Et, retenus dans l'île de Montgase,
M'écrivent-ils, la cruelle Éribase
Par leurs tourmens cherche à venger sur eux
Famongomad, son époux odieux.
Dès lors, ils ont plus d'un droit à m'attendre,
Dit Amadis; c'est moi qui fis périr
Famongomad : j'irai les affranchir
D'abord qu'ici j'aurai su vous défendre.

Énil alors tire à part le héros
Que Gandalin, la visière baissée,

Suivait partout. Admirant vos travaux,
Dit-il, je n'ose exprimer ma pensée;
Mais je ne puis jamais plus à propos
Vous avouer que mon ardente envie
Est d'être admis dans la chevalerie.
Le roi Lisvard vous montrant ses guerriers,
Dit qu'il lui manque un des cent chevaliers.
Accordez-moi, seigneur, l'honneur suprême
D'aller combattre, et d'être le centième.
Dans quelques chocs j'ai déjà su briller.
Le héros dit: Voici mon écuyer;
C'est mon ami, mon compagnon fidèle.
Excusez-moi: le rang de chevalier
Doit avant vous récompenser son zèle.
Non, non, seigneur, répondit Gandalin,
Un tems encor veuillez rester mon maître,
Et laissez-moi, dans ce choc incertain,
Veiller sur vous, et vous sauver peut-être.
Armez Énil; moi, je reste écuyer,
Mais c'est de vous: je vaux un chevalier.

Gandalin dit, et le héros l'embrasse.
Énil, armé chevalier impromptu,
Jure qu'il va mériter cette grace,
Et de Lisvard il est très bien reçu.
Non loin de là, Galaor et son frère,
Et Lowismond leur cousin valeureux,
Jetaient tous trois sur le Beau Ténébreux
Des regards pleins d'une noble colère.

C'est, disait-il, ce héros révéré,
Cet inconnu qui, parmi le vulgaire,
A notre frère est déjà préféré.
Nous allons voir si ce foudre de guerre
Peut seulement nous être comparé.

De son côté Cildadan, plein d'audace,
De ses guerriers a rassemblé la masse;
Sous son drapeau s'avancent réunis
Du roi Lisvard les plus fiers ennemis.
Il est bien vrai qu'il n'a point Aravigne,
Roi très puissant et guerrier très insigne;
Canille encor lui manque, ce géant
Qui de sa race est le plus effrayant.
A cela près ne regrettant personne,
Au doux espoir Cildadan s'abandonne,
Et son élite en géans, en héros,
Ne paraît pas redouter de rivaux.

Par les deux rois les deux troupes formées,
Ces combattans, qui valent des armées,
Sont en présence, et, d'un desir égal,
De la bataille attendent le signal :
Dans tous les cœurs le courage bouillonne;
Ils ont regret de se voir retenus,
Et du combat le retard les étonne.
Partez, héros; on ne vous retient plus;
Des deux côtés la trompette résonne.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT NEUVIÈME.

Grande bataille. Le Beau Ténébreux perd son nom. Galaor emporté mourant. La demoiselle injurieuse. Défi remarquable. Vol funeste. Convalescence de Galaor. Galvane amoureux de Madasime. Duel terrible. Le plus grand danger d'Amadis.

Toi qui jadis, des grands exploits frappée,
Dans les récits des terribles combats
Trouvais du charme, et *ne haïssais pas*
Les Artaban et *les grands coups d'épée*,
Femme charmante, illustre Sévigné,
Ici tu peux en passer ton envie,
Et c'est à toi que ma muse dédie
Ce chant rapide aux combats destiné.
Si cet essai que j'ose te soumettre,
Quelques momens peut là-haut t'amuser,
O Sévigné, pour me récompenser,
Daigne ici-bas m'écrire un mot de lettre.

Le premier choc fut terrible et sanglant.
Atteint déjà, plus d'un guerrier succombe.
Les deux partis de fureur redoublant,
Semblaient vouloir s'ouvrir la même tombe.
Des Irlandais, guidés par Cildadan,
L'audace est grande, et l'effort est insigne:
Mais de Lisvard la troupe en était digne.
Énil frappait, et le pensif Guilan
A sa valeur donnait libre carrière;
Du roi Lisvard tu portais la bannière,
Et la savais garder, bon Grumedan;
Et Lowismond et son oncle Galvane
Défendaient bien le père d'Oriane;
Mais plus qu'aucun l'aimable Florestan
Et Galaor, faisaient briller leur glaive;
Et Mandalac, ce vieux et bon géant,
Suivant de près Galaor son élève,
Dans ces travaux n'était pas fainéant.

Quelques instans, observant cette guerre,
Amadis sut contenir sa colère;
Tel quelquefois quand les vents forcenés,
Multipliant leurs débats obstinés,
Jusques au ciel ont élevé la poudre,
A l'horizon un nuage épaissi
S'amasse en paix, et dans son sein noirci
Cache l'éclair et prépare la foudre.
La foudre part; Amadis s'est mêlé

A ces guerriers qui luttent de vaillance,
Il fait briller sa fureur et sa lance,
Et sous son bras trois géans ont croulé.
Galaor voit cette triple victoire,
Et, noblement jaloux de tant de gloire,
Se précipite où, dans ce champ d'horreur,
Plus de péril lui promet plus d'honneur.
Près de Lisvard il devait donc se rendre.
Des Irlandais la plus brillante part
S'était promis, vif ou mort, de le prendre;
Et Galaor, chevalier de Lisvard,
Fort à propos survint pour le défendre.
Guerrier célèbre entre les chevaliers,
L'affreux géant qu'on nommait Cartadache,
Avait déjà, de sa terrible hache,
Du roi Lisvard abattu six guerriers.
Plus que jamais à ce prince il s'attache,
Quoique déjà par Florestan blessé;
Quand Galaor, de son zèle offensé,
L'a désarmé d'un coup qu'il lui détache.
Le soulevant, le géant fier encor,
Veut l'étouffer d'une main vengeresse;
Et vous eussiez tremblé pour Galaor
Entre les bras du géant qui l'oppresse.
Mais ce héros, en ce moment affreux,
Sait conserver le sang-froid du courage.
De son pommeau d'abord, faute de mieux,
Il étourdit le géant furieux,

Le fait tomber, et, d'un bras qu'il dégage,
Dans la visière, avec un prompt effort,
Il fait entrer son épée et la mort.
Mais le vainqueur, sans force et sans haleine,
Allait périr sous les pas des coursiers;
Et Cildadan, vainqueur de dix guerriers,
Sur lui venait et triomphait sans peine,
Quand Amadis, par un rapide élan,
A d'un seul coup abattu Cildadan.
De ce secours Galaor qui profite,
Ardent guerrier, se relève au plus vite.
Et du combat il eût encor joui,
Si, par derrière, un géant trop perfide
Ne l'eût atteint d'une masse homicide.
Galaor tombe, au moins évanoui.
Dieu! Mandalac agite alors son glaive;
Et ce vieillard, pour venger son élève,
Sur l'assassin se jette incontinent;
L'autre, plus jeune, à cet assaut s'apprête.
Qui fut vainqueur dans ce combat sanglant?
Personne, hélas! et le géant honnête
Meurt à côté du géant malfaisant.

Pendant ce tems, Mandafabul observe.
Voyant Lisvard, seul, presque sans appui,
Soudainement ce géant fond sur lui
Avec dix preux, vaillant corps de réserve.
Du roi Lisvard quelques bons chevaliers

Mourans déjà, meurent lors tout entiers;
Seul, Grumedan, en sa vieillesse altière
Défend encor son prince et sa bannière
Que Cildadan a coupée à demi.
Mandafabul, formidable ennemi,
Sait l'écarter, court au but qu'il desire,
Et des arçons il enlève le roi,
Qu'il emportait déjà vers son navire.
Suivant Lisvard, et plein d'un noble effroi,
A cet aspect, le héros de la Gaule,
D'un coup terrible asséné sur l'épaule,
Fend à moitié le géant, qui soudain
S'écrie, et touche à son moment suprême,
Laissant tomber de son bras inhumain
Lisvard, du coup un peu blessé lui-même.
Et cependant que ce prince enchanté,
Par Florestan se voyait remonté,
Le *Ténébreux,* étincelant de gloire,
Portait l'effroi dans les rangs ennemis,
En leur criant : Gaule! Gaule! victoire!
Vous êtes morts, et je suis Amadis.
Les Irlandais devant ce nom terrible
Fuyaient déjà, quand Grandacuriel,
Autre géant jusqu'alors invincible,
Les ralliant et maudissant le Ciel :
« Amis, dit-il, l'occasion est bonne,
Car Amadis n'est suivi de personne. »
Tous les Anglais ne songeant qu'à Lisvard,

Vers Amadis on vole, on l'environne,
Et ce héros court un très grand hasard.
Frappé de mort, son cheval l'abandonne;
Mais aussitôt son fidèle écuyer
L'a remonte sur un autre coursier,
Et Florestan, de ce frère qu'il aime,
En ce moment voit le péril extrême;
Galvane, Énil, Lowismond et Guilan
Avec ardeur ont suivi Florestan.
L'attaque alors succède à la défense;
Amadis court sur Grandacuriel
Qui, dans ce choc, atteint d'un coup mortel,
Espère vivre assez pour la vengeance,
Et sur Lisvard soudain fond et s'élance;
Mais Florestan surveillait les projets
De ce géant; il l'a suivi de près,
Et sur son casque, en courant, lui détache
Un coup si fort qu'il en brise l'attache;
Le casque tombe, et Lisvard indigné,
Tenant déjà son épée haute et prête,
Saisit l'instant; du géant forcené,
D'un seul revers il fait sauter la tête.
Après ce coup, on ne combattit plus;
Les Irlandais s'avouèrent vaincus,
Et leur débris, pas une fuite prompte,
Alla cacher sa défaite et sa honte.

Lisvard charmé courait vers Amadis;

Mais Amadis, la victoire accomplie,
Songe d'abord à ses frères chéris:
Par la douleur sa pensée est saisie:
Il ne voit pas son frère Galaor.
Oh! qu'Amadis fut bien plus triste encor
Quand il l'eut vu sanglant, presque sans vie!
Tout près de là, le roi des Irlandais
Était gisant, aussi mal à peu près.
Mais tout à coup viennent des demoiselles
Qu'avec respect suivaient quatre écuyers.
De par Urgande, illustres chevaliers,
Nous arrivons, dit la plus jeune d'elles,
Pour enlever Galaor promptement;
Pour le sauver il n'est plus qu'un moment.
—O nobles soins! partez, sauvez mon frère,
Dit Amadis; mais, à mes vœux cédant,
Ne pourriez-vous, à ma vive prière,
Ravir de même et sauver Cildadan?
Je l'ai frappé, ma main a su l'abattre:
C'est mon ami, j'ai cessé de combattre.
On agréa ce généreux élan.
De Galaor la main déjà glacée
Est tendrement par ses frères pressée;
Et Galaor et le roi Cildadan
Sont sans retard déposés sur l'ouate
D'un lit brillant de pourpre et d'écarlate.
En frémissant de leur affreux danger,
On les transporte avec zèle et prudence

Sur un vaisseau qu'emporte un vent léger
Qui sur ces bords laisse un peu d'espérance.

Quand des Bretons le roi victorieux,
Couvert enfin de la plus noble gloire,
Eut bien senti ce plaisir sérieux
Que sent, dit-on, après une victoire,
Tout être humain qui la voit sous ses yeux,
Prince, lui dit Amadis glorieux,
Sans nul délai, de leurs prisons fatales,
Je vais tirer sire Alban de Norgales,
Et d'Estravaux : je ressens leur affront.
Ces deux héros, d'une ame peu commune,
En me cherchant ont subi l'infortune ;
Pour les sauver ils me retrouveront.
De leur malheur la pensée importune
Me poursuivrait. Comme il disait ces mots,
Devant Lisvard, demoiselle fâcheuse
Vint très parée, et tint de tels propos,
Qu'on la nomma dès lors l'*Injurieuse*.
Elle apportait un défi solennel
Pour qu'Amadis, funeste à sa famille,
Osât... (osât !) combattre avec Canille,
Géant plus fort, plus grand et plus cruel
Qu'aucun géant qu'on eût vu sous le ciel.
Elle ajoutait, de la part d'Éribase,
Que celle-ci, dans son juste courroux,
Voulait venger à tout prix son époux

Famongomad; et l'île de Mongase,
Et les guerriers (Alban et d'Estravaux)
Qu'elle y tenait dans d'horribles cachots,
Seraient remis par elle en la puissance
Du roi Lisvard, si Canille cédait;
Mais si le sort servait son espérance,
Lors d'Amadis, que son cœur abhorrait,
La juste mort charmerait sa vengeance,
Et c'était là tout ce qu'elle voulait.
Pour garantir l'effet de sa promesse
Au roi Lisvard, Éribase enverrait
Chez ce vieux roi, Madasime sa nièce,
Très justement promise à la valeur
Du fier géant, s'il revenait vainqueur.
C'est à peu près, sans compter les injures,
Tout ce que dit, au milieu des murmures,
La demoiselle; et je voudrais vraiment
L'avoir redit bien plus élégamment.
Rappelez-vous, si mon récit vous choque,
Tant de détails et tel nom si baroque.
Eh! qu'aurait fait le chantre de Joad
Avec cent noms tels que Famongomad?

Par Amadis le défi redoutable
Fut accepté dès le premier moment;
Même ce preux emmena poliment
La demoiselle, invitée à sa table.
L'ayant laissée en son appartement,

Il court prier un serviteur honnête
Que sans retard un bon repas s'apprête,
N'oubliant pas le *faisan*, de pleins droits
Pièce d'honneur des festins d'autrefois.
Grands écrivains, amis de l'éloquence,
Vous auriez ri d'entendre ce héros
D'un bon dîner arranger l'ordonnance,
Et discuter sur des ragoûts nouveaux.
On ne peut pas toujours être sublime.

Mais dans le tems qu'occupé tout entier
Il remplissait ce soin hospitalier,
La demoiselle exécutait un crime.
Chez Amadis, son regard déloyal
A découvert ce glaive sans égal
Qu'il sut gagner, alors que son amante
Eut ce chapeau que mainte fleur ornait.
La demoiselle, étant un peu géante,
L'avait caché sous sa robe ondoyante,
Puis, à ses gens, remis en grand secret.
Amadis rentre, et de rien ne se doute.
La demoiselle, oubliant tout égard,
Ose au héros envoyer maint brocard,
Dîne au plus vite, et se remet en route,
Sans qu'Amadis, charmé de son départ,
Se soit douté de ce qu'elle lui coûte.

Le lendemain, le noble Quedragant

Vint le trouver, et lui tint ce langage:
« Vous pouvez tout par votre bras vaillant;
Votre bonté peut encor davantage.
J'avais le droit de vous haïr un peu!
Que désormais votre amitié m'honore,
Puisqu'aujourd'hui Cildadan, mon neveu,
Vous doit la vie, hélas! s'il vit encore. »
Ce roi respire. Urgande a, par ses soins,
Su le sauver au gré de son envie.
Et Galaor, qu'elle aime autant au moins,
De jour en jour se rattache à la vie.
Urgande, un jour, pour ses divers desseins
Desirait voir Alquif, un de ces *sages*
Qui, retirés en des climats lointains,
Et quelquefois au milieu des nuages,
Du Tout-puissant surveillaient les ouvrages,
Et présidaient au bonheur des humains.
Elle trouva si bien ses deux malades,
Que, les quittant sans effroi, sans regret,
Elle pria deux nièces qu'elle avait
D'en prendre soin pendant ses promenades.
Or toutes deux ont un air séduisant
Qu'a remarqué Galaor renaissant.
Surtout l'aînée, ayant nom Juliande,
Plaisait aux yeux dès le premier aspect.
Et Galaor joignait à ce respect
Qu'il éprouvait pour la nièce d'Urgande
Un sentiment plus doux et plus suspect.

De son côté, Juliande innocente,
En le soignant de sa main caressante,
Avec ses yeux, avec sa douce voix,
Le guérissait, le blessait à la fois.
Galaor, plein d'un trouble véritable,
En la voyant, plus d'une fois se dit :
Oh ! ce serait vraiment épouvantable.
Ne sais pourtant comment cela se fit :
Un certain jour, dans une promenade,
Un fol accès prit au héros malade,
Tant que, voyant son trouble sans égal,
Notre innocente, en qui l'amour s'éveille,
Dit : Quel transport ! ciel ! vous vous trouvez mal :
Non, répond-il, je me trouve à merveille.

De son côté, Cildadan, sans éclat,
Non sans plaisir, à la seconde nièce
Disait de même, et prouvait sa tendresse.
On pouvait bien prévoir ce résultat ;
Surtout Urgande, elle dont la science
De l'avenir prit souvent connaissance :
Mais quoi ! l'amour, ce doux enchantement,
Des enchanteurs brave l'art tout-puissant.
Quoi qu'il en soit, lorsque la fée Urgande
Rentra chez elle, Agathe et Juliande,
Le soir, tout bas, et non sans palpiter,
Sur certain point vinrent la consulter.
Elle eut bientôt deviné le mystère

Elle était bonne; et, sans trop de colère,
Elle leur dit: Ces héros, si polis,
Vous ont rendu de fort jolis services:
Vous me venez demander des avis:
Moi, je vous vais retenir des nourrices.

Mais devinez quel objet enchanteur,
Jusqu'à ce jour rebelle à la tendresse,
Change d'avis, et cède, au moins du cœur?
Mabille avait un sourire enchanteur,
Et vingt amans la poursuivaient sans cesse;
Vous le sentez, tous avaient la valeur;
Beaucoup, de plus, comptaient dans leur partage
Esprit, beauté: les plus beaux, toutefois,
Ne virent pas accueillir leur hommage:
Près d'elle un autre avait de meilleurs droits;
C'est ce Guilan, à qui sa voix sévère
Avait un jour ordonné de se taire,
Et, depuis lors, d'obéir si jaloux
Qu'il se taisait envers et contre tous.
Long-tems Mabille en a fait raillerie;
Mais à la fin elle s'est attendrie.
Malgré ses ris, cette belle en effet
Ne pouvait voir sans un peu d'intérêt
Tant de respect et tant d'obéissance.
Plus d'un héros, plus d'un illustre amant,
Pour la fléchir lui parlait vainement:
Guilan parlait le mieux par son silence.

Si bien qu'un jour : chère Oriane, eh bien !
Vous le disiez, ne faut jurer de rien ;
J'aime, dit-elle, et c'est Guilan que j'aime.
Elle le dit au bon Guilan lui-même.
A cet aveu, qu'embellit la rougeur,
Le chevalier baise une main charmante,
Et, sur-le-champ, pour peindre son bonheur,
A retrouvé sa voix reconnaissante.
Depuis ce jour, cessant d'être muet,
Il demeura *pensif* par habitude.
Heureux de plaire, à plaire tout-à-fait
Il mit dès-lors ses soins et son étude.
Qui l'aurait dit que, payé de retour,
Il jouirait de ce bonheur suprême !
L'amour peut tout, alors qu'il est extrême,
Et tôt ou tard doit obtenir l'amour.

Pendant ce tems, la belle Madasime
Était conduite à la cour de Lisvard ;
Pour ses parens fille pleine d'égard,
Elle suivait leur loi, mais en victime.
La belle avait trop aimé Galaor
Pour desirer d'en voir périr le frère ;
Et le géant, déjà loin de lui plaire,
Lui devenait plus odieux encor.
Jusqu'au grand jour, le pere d'Oriane,
De Madasime écartant les amans,
Mit auprès d'elle, avec des soins prudens,

De Lowismond l'oncle, le vieux Galvane.
Le roi Lisvard se trompa dans ses vœux;
Galvane même en devient amoureux.
L'astre qui brûle, et l'amour qui dévore,
Tous deux, sans doute, aimant mieux le printems,
Brillent parfois pour réchauffer encore
L'hiver du ciel et l'hiver de nos ans.
Pour le moment le bon Galvane impose
Un grand silence à ses doux sentimens;
Mais j'ai noté cette petite cause
Dont il naîtra de grands événemens.

Le jour approche, et l'horrible colosse,
Canille, enfin chez Lisvard a paru.
La taille immense et le regard féroce
De ce brigand, qu'on n'a jamais vaincu,
Tout fait sentir une crainte précoce.
Seul Amadis méconnaît la terreur.
Mais qu'Oriane éprouve de frayeur
En regardant ce géant si terrible!
Cher Amadis, lui dit-elle tout bas,
Je n'oserai, non, et je ne veux pas
Être présente à ce combat horrible.
Il me souvient d'ailleurs, lorsque jadis
Du fier Dardan vous braviez la furie,
Que mon aspect, troublant mon Amadis,
Pensa le perdre et lui coûter la vie.
Ah! répond-il, je ne m'attendais pas

Au doux aspect de vos divins appas;
Mais je sens bien que, par votre présence,
Vous doublerez ma force et ma vaillance.
Il le faut donc, dit-elle à son amant,
Je subirai cet horrible tourment.

L'aurore brille, et le soleil éclaire
Le jour sanglant du combat périlleux.
D'un son plaintif, d'un accent funéraire,
La cloche, au loin, appelait aux saints lieux.
Moines, nonains, tout faisait la prière;
Mais Oriane, hélas! priait le mieux.
Le roi Lisvard, plein de nobles alarmes,
De son héros veut visiter les armes:
Mais, ô douleur! le glaive précieux
A disparu. Gandalin se désole,
Disant: Seigneur que votre bras m'immole:
La demoiselle au ton injurieux,
Que jusqu'ici nous ne croyions que folle,
Sans doute a fait ce larcin odieux.
En l'embrassant Amadis le console;
Va, lui dit-il, ami fidèle et cher,
A ta douleur moi-même je m'oppose.
J'ai des regrets sans doute au meilleur fer:
Mais c'est beaucoup que la meilleure cause.

O vrais héros! vous qui chéris du ciel,
Par les vertus honorez le courage,

Pour faire mieux et valoir davantage,
Venez, avant ce combat si cruel,
Voir Amadis à son brillant passage :
Et Florestan, et le brave Bruncau,
Et Lowismond modèle de vaillance,
Portaient, bien fiers de leur noble fardeau,
Son bouclier, et son casque, et sa lance.
Trente guerriers fameux par leurs succès
Suivaient ses pas, escorte valeureuse ;
Ces chevaliers, qui n'eurent peur jamais,
Étaient troublés d'une peur généreuse.
Mais le plus beau, le plus touchant aspect,
C'était celui de tout un peuple avide
Qui se pressait, plein d'un tendre respect,
Sur tous les pas du héros intrépide.
Vous auriez vu les vieillards attendris
Se ranimer, criant : Vive Amadis !
En le montrant ils disaient à leurs fils :
Voilà celui dont la main vengeresse
Prêta toujours sa force à la faiblesse.
De le bien voir, la veuve et l'orphelin
Se disputaient au loin le privilége.
Il entendait partout sur son chemin :
Dieu, protégez celui qui nous protége !
D'un œil ému, voyant ce noble élan
D'un peuple fier dont l'amour l'environne,
Le héros dit tout bas à Florestan :
Ce que j'ai fait vaut-il ce qu'on me donne !

De sa vigueur Canille était si fier
Qu'il se croyait certain de la victoire,
Et pour champ clos fit choix d'un promontoire
Qui s'élevait au-dessus de la mer :
Là, rassemblée, une foule innombrable
Pouvait bien voir ce combat mémorable;
Là, de Lisvard, sur le balcon royal,
La fille éprouve un effroi sans égal.
Mabille en vain cherche à calmer sa peine;
Et Madasime est auprès de Brisène.
S'offrant aux yeux, bâton d'ivoire en main,
Lisvard du camp est juge souverain.
C'est Grumedan et Quedragant encore
Que, pour seconds, de son choix il honore.
Avant le choc, Canille, toujours vain,
Des spectateurs affrontant le murmure,
De son rival s'approche avec injure.
Calme, Amadis répond avec dédain :
Quand d'Alexandre, honneur de sa patrie,
Par ta valeur tu passerais l'essor,
Et montrerais plus de chevalerie
Que n'en montra jamais le preux Hector,
Ce fol orgueil dont l'excès te décrie
A nos mépris te livrerait encor.
C'est hors du camp qu'ils tenaient ce langage :
Mais vers le camp ils volent avec rage;
Et tous les deux brûlans de s'immoler,
Il faut qu'on cède à leur ardeur guerrière :

La charge sonne, on ouvre la barrière,
Et le monarque a dit : *Laissez aller.*

Du premier choc les deux coursiers périrent,
Et des rivaux les lances se rompirent.
L'épée agit, et bientôt on a vu
Quel trésor rare Amadis a perdu ;
Quelques efforts que son bras puisse faire,
Ce chevalier, avec un fer vulgaire,
Ne peut qu'à peine entamer faiblement
Le bouclier, le casque du géant;
Et le géant a cette *verte épée*,
Avec tant d'art et tant de soin trempée,
Et qu'il a fait ravir indignement.
Le chevalier, dont il brisait l'armure
Et quelquefois faisait couler le sang,
Ne pouvait pas, par la moindre blessure,
Punir l'effort d'un rival triomphant.
De toutes parts cette armure est ouverte;
Par sa valeur il recule sa perte,
Mais il ne peut la reculer long-tems.
A cet aspect, Oriane éperdue
Pensait à fuir en ces affreux instans;
Mais par Mabille elle fut retenue.
— « Que faites-vous? rester est un devoir:
Il est perdu s'il cesse de vous voir. »
Elle obéit, et reste... sans espoir.
Sir Grumedan, Quedragant, Lisvard même,

Tremblent aussi de son péril extrême.
Il est bien vrai qu'en ce moment amer,
Comme avait dit Urgande non trompée,
Il desira que le sein de la mer
Eût englouti cent fois la *verte épée*.

Voulant pourtant assurer ses destins,
Amadis prend la sienne en ses deux mains;
Il réunit sa force irrésistible,
Et sur le casque il porte un coup terrible
Au fier géant, qui, malgré son courroux
Et sa vigueur, tombe sur ses genoux.
Mais, ô douleur! cette épée, épuisée
Par cet effort, se disperse brisée.
A cet aspect, Canille ranimé
Sourit de voir Amadis désarmé.
Il se relève, et lâchement s'écrie :
Le juste sort se déclare pour moi;
Vois, Amadis : le fer conquis par toi
Entre mes mains va t'arracher la vie.
Et vous, dit-il, demoiselles de cour,
De vos balcons regardez, je vous prie,
Votre Amadis qui va perdre le jour.

Rien ne semblant si sûr que la menace,
Pâle d'horreur, Oriane soudain,
Mabille aussi, s'éloignent de leur place.
Dieu! ce géant obtiendra donc ma main,

Dit Madasime! Attendez, dit Brisène;
Votre destin est encore indécis,
Tant que vos yeux sur la sanglante arène
N'auront pas vu la tête d'Amadis.
Mabille entend, et saisit ce langage,
Et, l'amitié lui rendant du courage,
Prend Oriane et la porte au balcon
A l'instant même où son amant fidèle,
Dans ses regards, en telle occasion,
Cherchait à prendre une force nouvelle.
Son Oriane, en ces cruels momens,
A vers le ciel levé ses yeux charmans,
Puis sur celui qui seul remplit son ame
Les a baissés : ce fut un trait de flamme.
De son pommeau, qui seul a survécu
A son épée, attaquer l'adversaire,
Et, l'étonnant, lui ravir son écu,
C'est là d'abord ce qu'Amadis sait faire.
C'était trop peu : l'ennemi du géant
Ramasse alors un fort tronçon de lance,
Veut l'en frapper. Canille l'évitant
Lui porte un coup de toute sa puissance
Mais Amadis pare du bouclier,
Et le géant, dont la rage est trompée,
A dans l'airain engagé son acier.
Lors du tronçon que tient le chevalier
Un coup au bras lui fait lâcher l'épée;
A l'instant même Amadis la saisit,
Par un effort, du bouclier l'arrache,

Et tient enfin le fer qu'on lui ravit.
L'affreux géant qui parlait en bravache,
Suivi de près, recule, bien moins fier,
Vers le rocher qui saillit sur la mer.
Mais étonné de le trouver si lâche,
Amadis dit: Indigne de ma main,
Va dans les flots achever ton destin;
Et du pommeau de l'épée effrayante
Il l'a poussé sur les gouffres ouverts.
L'affreux géant jette un cri d'épouvante,
Et disparaît sous l'abîme des mers.

A ce succès auquel on n'osait croire,
Mille clameurs s'élèvent dans les airs,
Et d'Amadis ont proclamé la gloire.
Libres enfin, Alban et d'Estravaux
Viennent, ravis, embrasser le héros.
Par son plaisir Oriane entraînée
Laisse tomber une fleur que soudain
L'heureux vainqueur renferme dans son sein;
De quelques pleurs il la sentit baignée.
L'instant d'après, Amadis reconnait
Que cette fleur est du charmant bouquet
De ce chapeau conquis par sa maîtresse.
Plus que jamais brillante, cette fleur
Avait alors d'autant plus de fraîcheur,
Que son amie avait plus de tendresse.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT DIXIÈME.

Amour de Galvane. Hauteur de Lisvard. Amadis se retire à l'île Ferme. Nouveau service rendu par Galaor à Galvane. Rencontre heureuse. Un enfant adopté par sa mère.

Tout a son tems dans cette courte vie :
Hélas! l'amour voit s'écouler le sien.
Le jour arrive où tout homme de bien
Doit se guérir de si douce folie.
Je conviendrai que même Anacréon,
En répétant sa chanson éternelle,
Ne me paraît parfois qu'un vieux barbon,
Qui bien souvent dut ennuyer sa belle:
Je ne dis rien de son joli garçon.
O mes amis! quand le tems nous rappelle,
De bonne grace abandonnons l'amour.
L'amour ressemble à la rose nouvelle
Qui brille aux yeux, mais ne brille qu'un jour.
L'amitié seule aux vieillards est fidèle,

Par d'heureux soins embellit leur retour,
Et moins brillante, ainsi que l'immortelle,
Fleurit près d'eux jusqu'à leur dernier jour.

Si des vieillards je blâme la tendresse,
C'est que l'amour de l'un de ces messieurs
Allait troubler une plus douce ivresse.
Le bon Galvane, en dépit des railleurs,
De Madasime est occupé sans cesse.
Par cette belle avec grace accueilli,
Il desirait en être le mari.
Chez Amadis assez souffrant encore,
Voilà qu'un jour il s'en va dès l'aurore,
De ce projet lui détailler l'aveu,
Qu'entend aussi Lowismond son neveu.
Lowismond rit : Eh! quel diable vous tente?
Mais Madasime, objet de votre feu,
N'a que vingt ans, vous, bien au moins cinquante;
Peut-être à tort nous sommes inquiets :
Êtes-vous sûr d'acquitter vos billets ?
On mentait peu dans ces tems héroïques :
Et répondant à ces craintes comiques,
Modestement, en abaissant les yeux,
Galvane dit : « Je ferai de mon mieux...
De mon projet mon amour est la base;
Mais si de plus Lisvard en ma faveur
À Madasime allait rendre Montgase,
Moi, j'en ferais hommage de bon cœur

Au roi Lisvard, devenu mon seigneur. »
Par Amadis, vrai conquérant de l'île,
Galvane vit approuver son desir.
Que n'eût pas fait pour l'oncle de Mabille
L'amant heureux qui s'en vit secourir!
Oui, lui dit-il, ce succès est facile,
Et j'oserais presque le garantir.
J'irai, d'abord que je pourrai sortir,
Près de Lisvard, qui, certes, vous honore,
Faire valoir votre vœu qu'il ignore.
J'en parlerai bien plutôt, si ce roi,
Qui constamment daignait venir chez moi
Les premiers jours, daigne y venir encore.

Pourquoi chez lui Lisvard venait-il moins?
D'honnêtes gens avaient doublé de soins
Pour déranger leur bonne intelligence.
Un certain Grec dit: *Plantez des succès,*
Il poussera des envieux: on pense
Que d'Amadis l'audace et les hauts faits
Avaient produit une récolte immense.
Quand Amadis, faible encore et blessé,
Vint de Galvane appuyer la demande,
Lisvard, pour lui déjà mal disposé,
Lui dit: Vraiment, votre indulgence est grande!
Noble Amadis, je ne le nirai pas,
Vous disposez très bien de mes états;
Et cependant à Galvane j'annonce

Qu'il est besoin qu'à Montgase il renonce;
Car, de cette île usant bien mieux encor,
J'en veux doter ma fille Léonor.

Témoins nombreux d'une telle réponse,
Les spectateurs demeuraient interdits
Presque à l'égal du terrible Amadis.
Mais Lowismond a plus de violence.
Sire, dit-il, vous vous montrez jaloux
De nous prouver quelle reconnaissance
Vous conservez de nos efforts pour vous.
Oui, dit Galvane; et par de tels caprices
Quand Amadis voit payer ses services,
Quel est celui des guerriers de Lisvard
Qui peut jamais en attendre un égard!
Eh! mes amis, dit le héros qu'on vante,
A Léonor laissez sa dot brillante.
Mon cher Galvane, il se peut que pour vous
Je gagne mieux, avant un très long-terme.
En attendant, venez à l'île Ferme,
De Madasime être l'heureux époux.
En Madasime, a dit avec colère
Le roi Lisvard, je vois ma prisonnière,
Et je ne sais si ce n'est pas son sort
D'aller bien moins à l'autel qu'à la mort;
Car on m'apprend que sa tante Éribase
Hésite encore à me livrer Montgase;
Et Madasime, otage auprès de moi,

Répond ici de ce manque de foi.

Cent chevaliers, tous présens à ce dire,
Étaient troublés, restaient confondus. Sire,
Dit Amadis, quand ainsi vous pensez,
J'ai franchement peine à vous reconnaître,
Et sûrement vous nous méconnaissez.
Non, dit Lisvard, je vous connais assez;
Et la valeur que vous faites paraître
Est loin encor de l'excès insensé
Où dans ces lieux votre orgueil est poussé.
Si par hasard vous blâmez ma franchise,
Allez ailleurs chercher un souverain
Qui trouve bon qu'un sujet le maîtrise.

Peut-on souffrir un discours si hautain!
En frémissant Amadis se modère.
Sire, dit-il, vous oubliez mon père.
Vous pouvez être un guerrier tel que moi;
Mais tel que vous un jour je serai roi,
Si cependant cet honneur peut me plaire.
Simple guerrier, mais par goût et par choix,
Je suis celui qui protége les rois.
Vous m'accusez d'un orgueil trop funeste
Qui brille ici pour la première fois;
Mais vos discours me donnent de grands droits;
Et je suis vrai, si je ne suis modeste.
Je ne sais pas quels serpens odieux

Vous ont sifflé des bruits calomnieux;
Mais puisque ainsi le fiel qui vous dévore
Vous rend injuste, et vous fait oublier
Jusqu'à mon sang qui pour vous coule encore,
Adieu, seigneur : prompt à me délier,
Sur d'autres bords j'emploîrai mieux mon zèle,
Et vous desire un ami plus fidèle.

Partez, répond Lisvard... mais, stupéfait,
Et déguisant à peine sa furie,
Il vit, pour suivre Amadis qui partait,
Sortir la fleur de sa chevalerie.
Oh! de ce tems dévoûment singulier,
Et dans nos jours bien digne de remarque!
Ils préféraient un simple chevalier
A la faveur d'un tout-puissant monarque.
Le roi Lisvard, presque seul demeuré,
Contre Amadis reste très ulcéré,
Et de ce jour sa haine fut extrême.
Rien n'y pouvait, ni services, ni soins;
Car les affronts qu'on pardonne le moins
Sont les chagrins qu'on s'attira soi-même.

Ce fut ainsi qu'un jour, un seul moment,
Vint renverser une longue espérance,
Quand Oriane et son heureux amant
Croyaient pouvoit se flatter justement
D'un doux hymen par eux fêté d'avance;

Et ce débat vraiment malencontreux
Fut si soudain, qu'en emmenant Galvane
Et cet essaim de guerriers valeureux,
Notre héros, doublement malheureux,
N'eut pas le tems de revoir Oriane.
Qu'auraient-ils dit dans ces momens affreux!
Dissimulant la peine la plus vive,
Le chevalier dans l'île Ferme arrive.
Le gouverneur, Isanis, étant mort,
En arrivant Amadis le remplace
Par Gandalin fait chevalier d'abord;
Et celui-ci, dans cette noble place,
Pour les guerriers sait montrer tant d'égard,
Qu'ils sont mieux là qu'ils n'étaient chez Lisvard.
On sut bientôt qu'en effet Éribase
Se maintenait dans l'île de Montgase.
Soudain Galvane et trente chevaliers,
Écoutant tous l'ardeur qui les anime,
Veulent partir, intrépides guerriers,
Pour protéger l'île de Madasime.
Ils espéraient bientôt, avec éclat,
Battre Lisvard, punir ce prince ingrat.
Mais Amadis leur dit avec franchise:
M'en croirez-vous? Pour meilleure entreprise,
Mes chers amis, réservez votre appui.
Galvane va m'excuser aujourd'hui;
Au roi Lisvard Montgase est bien acquise.
J'en conviendrai, c'est moi qui l'ai conquise;

Mais ma valeur l'a conquise pour lui.
Contre Lisvard quoique tout m'indispose,
De l'équité les droits sont les premiers.
Ne partez pas : de si bons chevaliers
Doivent toujours avoir la bonne cause.
A cet avis Galvane s'est rangé :
A cet avis tous les autres se rangent.
Par Amadis Lisvard est protégé,
Et c'est ainsi que les héros se vengent.

Lisvard, malgré cette neutralité,
Eût pu trouver ses projets impossibles;
Car Éribase, en cette extrémité,
Réunissait des combattans terribles;
Et presque seul Lisvard était resté.
Mais Galaor, son chevalier fidèle,
Et, par ce titre, engagé tout-à-fait
A le servir, même s'il le blâmait,
Vint à propos l'aider en sa querelle.
Il amenait Cildadan plus soumis,
Et qui payait, ainsi qu'avant la guerre,
Au roi Lisvard l'ancien tribut promis :
Il valait mieux, je crois, ne pas la faire.
Quoi qu'il en soit, devenus grands amis
Dans leur séjour chez la divine Urgande,
Et Cildadan et Galaor unis,
Ont fait briller une valeur si grande,
Que, nonobstant l'effort des ennemis,

Il faut enfin que Montgase se rende.
Mais, cependant que le siége durait,
Don Galaor au père d'Oriane
Avait parlé mainte fois en secret
Pour Madasime et même pour Galvane.
Vous pouvez bien l'avoir oublié net,
Mais Galaor gardait dans sa mémoire
Le jour charmant où, bravant le courroux
De Madasime, il obtint la victoire,
Et ce qu'amour peut donner de plus doux.
Loin de tirer vanité de sa gloire,
Il sentait bien qu'il devait, décemment,
Au bon Galvane un dédommagement;
Il fait si bien que Lisvard, qu'il anime
A signaler sa générosité,
Au vieux Galvane à sa cour invité
Rend à la fois Montgase et Madasime.
On célébra sans retard cet hymen.
Nombreux concours : on alluma maint cierge;
Et Galaor, avec un air malin,
Tenoit le poéle au dessus de la vierge;
Pour Galaor Galvane très porté
L'embrasse après cette cérémonie,
En lui disant : Mainte difficulté,
Pour m'obliger, par vous fut aplanie.
Lors Madasime, en dépit de ses soins,
Sourit un peu : l'on sourirait à moins.

De son côté, le jeune roi d'Irlande
Pour Léonor présentait sa demande,
Et recevait l'espoir assez prochain
D'en obtenir et le cœur et la main.
Pour Oriane, hélas! *à la malheure*
On se venait pour elle proposer.
Elle donnait toujours, pour refuser,
Mille raisons, excepté la meilleure.
Aucun parti jamais ne convenait.
Don Galaor, qui se doutait du fait,
Eût bien voulu, médiateur sincère,
Avec Lisvard raccommoder son frère;
Mais il craignait, imprudent en ses dits,
De trop blesser la fierté d'Amadis;
Et de Lisvard la haine prononcée,
De tout accord écartait sa pensée.
Ne doutant pas d'une telle rigueur,
Ah! qu'Oriane éprouvait de douleur!
Heureusement la céleste Clémence,
Quand cet espoir fuyait loin de son cœur,
La consola par une autre espérance.

C'était le tems du joli mois de mai.
D'un vent léger soufflait l'haleine pure,
Et l'univers, doucement ranimé,
Semblait partout sourire à la nature.
Mais Oriane en ses maux accablans
Ne voyait rien qu'à travers un nuage.

Pour la douleur il n'est pas de printems;
Et l'infortune est un affreux orage.
Pour éclaircir des jours si ténébreux,
En même tems pour amuser Brisène,
Lisvard, suivi d'un cortége nombreux,
A fait dresser dix tentes dans la plaine,
Et dans les bois suit un cerf vigoureux.
Il n'osait plus se flatter de le prendre,
Quand des hauteurs soudain il vit descendre
Un jeune enfant d'une rare beauté,
Tenant en laisse une lionne altière :
Il a lancé l'animal redouté,
Qui, poursuivant le cerf épouvanté,
L'atteint aux pieds du roi de l'Angleterre.
De ce succès l'enfant était content,
Et rattachait le monstre obéissant,
Lorsque Lisvard, ne pouvant plus se taire,
Lui dit : Quel est votre nom ? votre père ?
L'enfant, montrant un petit compagnon
Qui du rocher descendait au plus vite,
D'un air tranquille au monarque répond :
Nous sommes fils de Nascian l'hermite.

Lisvard riait même d'assez bon cœur,
A ce discours d'une innocence extrême,
Quand d'un taillis sort Nascian lui-même :
S'offrir aux yeux, c'est détruire l'erreur.
En Nascian, tout-à-fait hors d'atteinte,

Tout respirait la vertu la plus sainte.
Il ressemblait à ces chênes vieillis
Dont l'ombre plaît, dont la vigueur étonne,
Dont le bienfait, cher à tout le pays,
Épure au loin l'air qui les environne.
Ex-chevalier, l'hermite, au roi Lisvard
Qu'il reconnaît, présente sans retard
Les deux enfans, dont le joli visage
Forme un contraste avec leur air sauvage.
De ces enfans le plus âgé, dit-il,
Est mon neveu; je l'appelle Sergil.
Pour le plus beau, qui, malgré sa faiblesse,
A ses côtés ose mener en laisse
Cette lionne, il a d'Esplandian
Reçu le nom. Lors le bon Nascian
Conte à Brisène, Oriane, et Mabille,
Qui dans l'instant arrivaient à la file,
Comme il survint fort à propos, comment
A la lionne il ravit cet enfant;
Qu'elle nourrit cet être si débile
Pendant huit jours, vint le revoir souvent;
Et que depuis, dès qu'il fut plus agile,
Loin de songer à lui faire du mal,
Elle obéit à son moindre signal,
Et s'est pour lui changée en chien docile.

Depuis long-tems, de la mort de son fils
Croyant avoir la cruelle assurance,

Sur ce désastre Oriane en silence,
De cet enfant, au fidèle Amadis,
Avait caché jusques à la naissance;
Et prudemment, dans son sein maternel,
Elle enfermait un chagrin éternel
Que ne pouvait dissiper l'amour même.
Quel est son trouble et sa surprise extrême
Quand elle voit devant elle arrivé
Un bel enfant d'un lion préservé!
Ce fut bien mieux lorsque sur sa poitrine
On vit les mots, en deux langues écrits.
Chère Oriane, eh! voilà votre fils,
Lui dit tout bas son aimable cousine.
Et cependant les dames, à l'envi,
Considéraient avec un œil ravi
Les deux enfans, pleins de force et de grace;
Mais cependant l'épouse du lion,
Bien qu'elle fût polie à sa façon,
Ne laissait pas d'effrayer leur audace!
Les rassurant avec un doux souris,
Esplandian, au roi, d'un air soumis,
Dit: Acceptez l'hommage de ma chasse;
Disposez-en. Non, répondit Lisvard,
Et vous allez faire à chacun sa part.
L'enfant hésite, et soudain se décide.
Hé bien! dit-il, roi, ce cerf que j'ai pris
Vous appartient; et ce lièvre timide
Est à la reine; et, quant à ces perdrix,

Je les voudrais offrir à cette dame,
Au doux regard, que déjà je chéris
De tous mes yeux et de toute mon ame;
Vers Oriane il étendait les bras.
Elle pâlit; sa force l'abandonne.
Heureusement Lisvard ne la voit pas,
Et ne pensant qu'à l'enfant, qui l'étonne :
Hé mais! dit-il, mon fils, y songez vous!
Nous donnant trop, quels pensers sont les vôtres?
Vous n'avez rien réservé pour les autres.
Pardonnez-moi, répond-il d'un air doux :
Car de ce cerf votre main va remettre
Diverses parts, et qui, venant de vous,
Auront un prix que je n'y pourrais mettre.

On applaudit, et chacun, enchanté,
Vante à l'envi son esprit, sa beauté.
Lisvard alors à Nascian demande
Les deux enfans. J'aurai grand soin, dit-il,
D'Esplandian et du jeune Sergil.
Appréciant une faveur si grande,
Croyant du ciel reconnaître la loi,
Le bon hermite à Dieu les recommande,
Et les remet entre les mains du roi.
Tous deux pleuraient: tous deux ne voulaient guère
Se séparer d'un tel ami, d'un père.
La reine dit : Nous avons votre aveu,
Bon Nascian. Par moi votre neveu

Sera soigné comme de ma famille.
Esplandian, petit ingrat qu'il est,
Tout dès l'abord a préféré ma fille :
C'est à ma fille aussi qu'on le remet.
Et, dans l'instant, Brisène encor plus chère
A confié cet enfant... à la mère.
Sergil et lui ne voulurent partir
Qu'après avoir comblé de leurs tendresses
Le bon vieillard qui les voulut bénir,
Et la lionne eut aussi leurs caresses.
Ils la viendront revoir assurément :
Ils ont jeté le ruban qui la serre :
Elle en conçoit un noir pressentiment,
Et les quittant, inconsolable mère,
Avec un rauque et long gémissement,
A regagné sa forêt solitaire.

Trois jours après, Oriane, dit-on,
A Nascian fit en confession,
De ses erreurs un récit bien sincère ;
Et Nascian, par ce qu'il lui conta,
Lui confirma l'assurance chérie
Qu'Esplandian d'elle tenait la vie :
Elle l'avait appelé pour cela.
Mais le saint homme, en ce saint ministère,
La gronda fort, disant que ses erreurs
Répondaient mal aux augustes faveurs
Dont Seigneur Dieu l'honorait sur la terre.

Plus on est grand, lui disait-il, et plus
Au monde on doit l'exemple des vertus.
Oui, répond-elle, il est trop vrai, mon père,
J'ai bien failli. Songez-y cependant;
C'est mon époux dont j'ai fait mon amant.
Au ravisseur qui m'avait entraînée
Il m'arracha, sous les ombres d'un bois.
Nous prononcions les sermens d'hyménée,
Avant d'oser en usurper les droits.
Le confesseur, d'humeur fort indulgente,
Par ce récit se sentant apaisé,
Vit *qu'Oriane avait été contente,*
Sans que pourtant Dieu fût trop offensé.

Il ne faut plus qu'Oriane se flatte
De voir jamais réussir ses amours;
Le roi Lisvard, dans sa colère ingrate,
De deux amans trouble les plus beaux jours.
D'Esplandian la présence si chère
Console au moins l'amante d'Amadis.
Elle le voit, l'embrasse: O mes amis,
Connaissez-vous un chagrin d'une mère,
Qui ne se calme à l'aspect de son fils?

FIN DU CHANT DIXIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT ONZIÈME.

Sublime projet. Guerre d'Aravigne. Les trois avis. Les chevaliers aux serpens. Périon, Amadis et Florestan chez Arcalaüs. Dariolette les sauve. Origine des passades. Mélancolie d'Amadis. Galaor raconte ses voyages. Amadis en entreprend d'autres.

J'ai peu de tems : précipitons mes pas.
Allons au fait. Tant de gens n'y vont pas!

A ses malheurs ne voyant pas de terme,
Grace au courroux d'un prince injuste, ingrat;
Lui pardonnant, mais trop noble et trop ferme
Pour consentir que Lisvard pardonnât;
Sans se laisser vaincre par sa disgrace,
Et transporté d'une brillante audace,
A ses amis plus nombreux tous les jours
Amadis tint ce célèbre discours:

Preux chevaliers, mes compagnons, mes frères,

De Dieu sur nous le regard est fixé.
Votre valeur, vos bras, sont nécessaires
Pour achever ce que j'ai commencé.
Je veux parler de cette foule impie
D'affreux brigands que protége Mélye,
Que craint la veuve et que fuit l'orphelin;
Vils oppresseurs, dont l'affreux peuple abonde
Des champs bretons aux murs de Constantin,
Et va peut-être aux limites du monde.
Par moi beaucoup ont fini leur destin;
Mais si vos bras secondaient mon audace,
Nous en pourrions exterminer la race.
Noble projet bien digne de vos cœurs,
Que l'innocence ait enfin des vengeurs!
Sous leur pouvoir d'autres iront réduire
Une province, un royaume, un empire:
Nous, en tous lieux, ennemis des pervers,
A la vertu conquérons l'univers.
A notre aspect que le crime pâlisse;
Que l'oppresseur s'arrête épouvanté,
Et devant nous que le puissant frémisse,
Ou d'être injuste, ou de l'avoir été.
Nous finirons par ces brigands horribles,
Ces musulmans cruels et destructeurs,
Qu'on voit unir, païens incorrigibles,
Tous les forfaits et toutes les erreurs.
Mais jusque-là que nous avons à faire!
Partons, amis, et sans perdre de tems

Partageons-nous les climats, les brigands.
Ceux d'entre vous qu'aura lassés la guerre,
Ou maltraités le sort injurieux,
Viendront vieillir en paix sur cette terre;
Car désormais c'est revenir chez eux.
Gardons surtout qu'un intérêt avide
Souille jamais notre effort intrépide.
Quand nous aurons puni les oppresseurs,
Sans hésiter, aux justes possesseurs
Nous remettrons les fruits de la victoire.
Allons, amis, que le monde étonné
Vante à jamais en nous la double gloire
De l'avoir pris et de l'avoir donné.

A ce discours, à ces accens sublimes,
Vous eussiez vu ces guerriers magnanimes
Tous à la fois lever leurs bras vengeurs;
Et chacun d'eux, que l'héroïsme gagne,
Choisit sa part et se met en campagne.
Oh! c'est ici qu'il me faudrait cent voix
Pour célébrer leur vaillance infinie;
Je ne le puis, et sens que tant d'exploits
Sont au dessus de mon faible génie.
Heureusement on les devine assez.
Par Amadis ils furent surpassés.
Courant chercher mainte terre lointaine,
Par ses hauts faits il adoucit sa peine:
Et c'est ainsi qu'illustrant sa valeur,

Un héros sait employer le malheur.

Après avoir au gré de son envie
Dans vingt pays puni les attentats,
Pour quelque tems modérant sa furie,
Devers la Gaule il dirigea ses pas,
Et vint revoir une mère chérie
Et Périon, qui ne l'attendait pas.
Vous dire ici le plaisir d'Élisène,
De Périon, ce serait chose vaine.
Heureux qui peut, ses plus beaux jours finis,
Se voir revivre en un si noble fils!
Amadis, là, vit sa sœur Mélicie
Que dix-sept ans rendaient vraiment jolie;
Car avec nous le Tems, ce vieux vaurien,
Finit fort mal, mais commence fort bien.
De Mélicie amant tendre et fidèle,
Bruneau venait sur les pas d'Amadis;
Dès que deux jours il eut vu cette belle,
Il la quitta pour des coups très hardis,
Et dans l'espoir d'être plus digne d'elle;
Mais, comme à peine il s'était éloigné,
De Florestan, Périon étonné
Apprit un soir une grande nouvelle:

Du roi Lisvard les nombreux ennemis,
Que d'Amadis avait charmés l'absence,
Se rassemblant, s'étaient tous enhardis

A profiter de cette circonstance,
Et sur Lisvard, de vingt géans occis
Ils prétendaient tirer enfin vengeance.
De tous côtés ces brigands accourus
Jetant Lisvard en un péril insigne,
Pour leur conseil prenaient Arcalaüs,
Et pour leur chef le puissant Aravigne.
Ce dernier roi, dans les combats sanglans
Était toujours difficile à confondre;
Et Périon apprit que d'assaillans
Il remplissait les campagnes de Londre.
Depuis long-tems Florestan, de Lisvard
Avait jugé l'ingratitude indigne:
Il la prétend punir, et sans retard
Il veut aller seconder Aravigne.
Périon dit: Restons neutres. Non pas,
Dit Amadis. O mon père, je pense
Que c'est l'instant d'aller dans ces débats
Servir Lisvard pour en tirer vengeance,
Mais déguisé, sans qu'il sache jamais
Rien des efforts que pour lui j'aurai faits.
Le roi de Gaule à le suivre s'engage,
Et Florestan, par son frère averti,
Rentre en lui-même, et se met en voyage;
Pour des Français, le plus noble parti
Sera toujours le parti le plus sage.

Les trois héros délibéraient entre eux

Sur les moyens de garder l'anonyme,
Quand tout à coup on présente à leurs yeux,
D'une inconnue un don, gage d'estime.
Ce don, d'ailleurs assez riche trésor,
Pouvait servir leurs prouesses discrètes.
L'argent formait trois armures complètes,
Et les écus portaient *un serpent d'or.*
Cherchant l'auteur d'une faveur si grande,
Les chevaliers devinèrent Urgande.
De son présent ils se parent soudain,
Sur un esquif se mettent en chemin,
Et, se gardant de lever leur visière,
Touchent bientôt les rives d'Angleterre;
Là, de Lisvard attaqué vivement
Ils ont appris le danger plus pressant.
Dans un châtel, Oriane et Brisène
A s'échapper n'ont réussi qu'à peine.
Mais leur péril est si grand, si prochain,
Que Lisvard doit, et dès le lendemain,
Pour les sauver, avec sa faible armée,
Livrer bataille et tenter le destin.
A ce récit, Amadis, qui s'enflamme,
Impatient de défendre sa dame,
Court aux exploits dont son cœur est jaloux:
A son ami, la dame la plus belle
A peu de chose à donner de plus doux
Que le plaisir de combattre pour elle.

Le soleil luit : Galaor, Cildadan,
Qui, de Lisvard commandaient l'avant-garde,
A leur valeur donnent un libre élan.
Tous les efforts qu'Aravigne hasarde
Sont impuissans contre leur noble ardeur.
Il reculait déjà ; mais, par malheur,
Un monstre affreux, la sorcière Mélye,
Des gens de bien éternelle ennemie,
Des mécréans dissipe la terreur.
Tous ces poltrons s'élèvent au courage.
D'ailleurs leur nombre avait tant d'avantage !
Bref, Galaor, Cildadan, et Lisvard,
Cernés, pressés, couraient un grand hasard,
Quand Périon et ses deux fils terribles
Sortent soudain de l'épaisseur d'un bois,
Et, signalant leurs coups irrésistibles,
Du premier choc ont abattu trois rois.
Ils font si bien, qu'en son plaisir extrême
Lisvard cria : Voilà trois Amadis !
Et Galaor, du compliment surpris,
Par ses exploits en montre un quatrième.
Les ennemis, trompés dans leur effort,
Cherchent la fuite, ou bien trouvent la mort ;
Et, consterné du revers qui le frappe,
Tout des premiers Aravigne s'échappe.
Plus de combat. *Les guerriers aux serpens*,
Plus satisfaits que je ne puis vous dire,
Laissent Lisvard vainqueur, et, s'esquivans,

Ont regagné la mer et leur navire.

Tandis qu'autour de Lisvard étonné
Chacun demande et nul n'a deviné
Quel est le nom de ces foudres de guerre,
Sur l'océan l'autan s'est mutiné,
Et les repousse aux rives d'Angleterre.
S'estimant bien à vingt milles et plus
Du champ témoin de la grande bataille,
Et desirant souper, vaille que vaille,
A terre enfin ils sont redescendus.
Comme ils cherchaient une honnête retraite,
Certaine fille assez belle et bien faite,
Les rencontrant, prompte à les accueillir,
Sans hésiter, par signe, étant muette,
Dans son château les invite à venir:
Eux d'accepter. La demeure brillante
Leur plut beaucoup, et la chère excellente
Y répondait. A table ils se sont mis,
Soupent très bien. La muette gentille
Leur montre alors un de ces vastes lits
Où l'on pouvait se coucher en famille,
Qu'aux vieux châteaux on voit encor souvent,
Et dans lesquels, à Paris, la grand' ville,
On pourrait bien, pour peu qu'on fût habile,
Se ménager tout un appartement.
Là, des héros le groupe s'endormant,
Croyait goûter un sommeil bien tranquille.

Mais dans la nuit Florestan réveillé
Entend du bruit, cherche qui l'a fait naître,
Soudain se lève, et, justement troublé,
Ne trouve plus ni porte, ni fenêtre:
O ciel ! la chambre est changée en cachot.
Ses compagnons, réveillés aussitôt,
Sentent qu'ils sont aux mains de quelque traître.
Lors, à la voûte une trappe s'ouvrant,
Arcalaüs se montre, et ce brigand
Leur crie : Eh bien ! c'est donc vous, troupe insigne
De scélérats, d'indignes mécréans !
Vous voilà donc, *chevaliers aux serpens*,
Vils ennemis de l'illustre Aravigne !
Vous périrez sous mon courroux vengeur;
Et plût au ciel qu'au gré de mon envie
Amadis fût de votre compagnie !
Que je le hais ! et comme avec ardeur
A ce félon j'arracherais le cœur !
Mais je vous tiens, et vous païrez ses dettes;
Et je saurai quels scélérats vous êtes.
Les trois héros tout-à-fait interdits
Ne disaient mot, et méditaient leur rôle,
Quand celle-là qui les avait trahis
Dit, tout-à-coup retrouvant la parole :
Trois écuyers, en ces lieux arrivans,
Ont demandé les guerriers aux serpens;
Venez, mon oncle, interroger ces traîtres,
Et les forcer à vous nommer leurs maîtres.

Arcalaüs que la haine conduit,
Fort satisfait du succès qu'il espère,
Ferme la trappe en criant: Bonne nuit,
Mes chers amis; c'est pour vous la dernière.

En cas pareil, messieurs, qu'eussiez-vous fait?
Dans ce cachot sans porte et sans lumière,
Des trois héros, sans moyen, sans projet,
Au Seigneur Dieu la plainte s'adressait.
Dieu, par bonheur, écouta leur prière:
Hélas! il est quelquefois plus distrait.
Dans ce châtel, une femme vieillie,
Dans la Bretagne au tems passé ravie,
N'obéissait au maître qu'à regret.
Aux écuyers, obstinés à se taire,
Et qu'on ferait parler le lendemain,
On l'envoya, dans leur prison sévère,
Porter, la nuit, de l'eau fraîche et du pain.
Leur expliquant ce perfide mystère,
Elle leur dit: Nièce d'Arcalaüs,
Celle par qui vos maîtres sont perdus
A nom Dinarde, et c'est l'unique fille
De ce brigand qui fut Ardan-Canille.
Depuis la mort de ce géant affreux,
Sa haine injuste, et qui jamais n'est lasse,
Poursuit, abuse, amène ici les preux
Qui, chez Lisvard, ont montré leur audace;
Espérant bien trouver enfin entre eux

Soit Amadis, soit quelqu'un de sa race.
Le lit immense à vos maîtres offert
Repose ici sur un parquet perfide;
Dans leur sommeil, le plancher entr'ouvert
Les a plongés dans un cachot humide.
Ils sont perdus, si mon art ne les sert:
Encor faut-il que votre force m'aide
A les sauver d'un horrible trépas.
De leur danger je connais le remède;
Mais j'ai besoin du secours de vos bras.
Chut! je viendrai vous trouver dans deux heures,
Quand le sommeil couvrira ces demeures.
Elle revint. Alors les écuyers,
La bonne femme, et jusqu'au nain lui-même,
Pour remonter les vaillans chevaliers,
Tous à la fois font un effort extrême,
Sans bruit pourtant. Le ciel sert leurs desseins,
Et l'écrou tourne en leurs heureuses mains.

Les trois héros, dans leur horrible rêve,
S'étaient jetés sur le lit imposteur,
Quand Amadis qui veille avec fureur,
Pensant qu'ainsi sa carrière s'achève
Loin de l'objet de sa fidèle ardeur,
Sent tout-à-coup que le lit bienfaiteur,
Tout doucement, tout doucement s'élève.
Dieu! Périon ainsi que Florestan,
Que dans sa joie il réveille à l'instant,

Jetaient un cri que d'un geste il arrête.
Dans le château les voilà de retour.
L'humble clarté que la lune leur jette,
Dans leur plaisir leur paraît un beau jour;
Et par bonheur leurs armes dispersées
Avaient été dans leur chambre laissées.
Bientôt armés, dans leur espoir nouveau,
Sans différer ils ont changé de rôle,
Et tous les trois parcourent le château
D'Arcalaüs, en criant: Gaule! Gaule!
Ils ont bientôt rencontré Gandalin,
Ses compagnons, et leur libératrice.
Ils immolaient ce qui, sur leur chemin,
D'Arcalaüs retardait le supplice;
Mais celui-ci dans une forte tour
S'était sauvé, tirant sur lui l'échelle,
En attendant que la clarté du jour
De ses vassaux amenât la sequelle.
Les trois héros, obligés de penser
Qu'ils n'avaient pas le tems de l'y forcer,
Font, sous la tour par l'enchanteur choisie,
Faire un bûcher, et naître un incendie.
En un moment le feu devient actif,
Graces aux soins du nain expéditif,
Qui s'écriait: Dépêchons-nous, mes frères.
Maudit sorcier, tu seras brûlé vif,
Toi qui voulus me brûler vif nagueres.

Peu s'en fallut que le nain n'eût raison;
Mais les héros étant partis trop vite,
Dinarde vint d'un souterrain profond
Où, dans le trouble, elle avait pris la fuite,
Sauver son oncle horriblement défait,
Un peu brûlé, mais roussi tout-à-fait.
Tandis qu'il va chercher une autre terre,
Les trois héros, de ses coups préservés,
Marchaient en paix, relevant leur visière.
Lors celle-là qui les avait sauvés
Et les suivait, voit Périon, se jette
A ses genoux : C'est moi, Dariolette;
Roi Périon, c'est moi qui vous donnai
Avec la reine un moment fortuné,
Une entrevue amoureuse et secrète;
C'est encor moi qui, lorsqu'elle eut un fils,
Pour la sauver d'une mort trop certaine,
Eus la douleur d'exposer Amadis,
Qui depuis lors s'est tant de gloire acquis,
Et contre moi peut-être a de la haine.
Rien moins, lui dit Amadis l'embrassant,
Et Périon bien vite en fait autant,
Se rappelant les amours d'Élisène.
Ayant de plus, par des secours suivis,
Sauvé ce prince avec deux de ses fils,
Vous concevez comme elle en fut reçue !
De ses présens, au pays Tourangeau,
La dame acquit un fort joli château,

Celui-là même où, la nuit advenue,
Long-tems après, son descendant Bonneau,
A certain prince aussi galant que beau,
Sut ménager une même entrevue.

Pendant ce tems, Cildadan, Galaor,
A travers champs avaient pris leur essor
Et recherchaient quelque heureuse aventure,
Quand tout-à-coup, presque à la nuit obscure,
Six chevaliers s'en vinrent les sommer
De vouloir bien pour eux se désarmer.
De ces messieurs voilà que tout de suite
Trois sont occis, et les autres en fuite.
Les deux héros, sur leur trace accourus,
Trouvent d'abord dans certaine litière,
Fort mal en point, messire Arcalaüs,
Qui s'excusa tout du mieux qu'il put faire :
« Ses chevaliers avaient été déçus. »
De son vrai nom leur faisant grand mystère,
Comme il était brûlé presque à moitié,
Il leur fit voir son état, sa misère,
Et put partir, excitant leur pitié,
Lui qui n'avait de droits qu'à leur colère.

Mais cependant voici venir la nuit.
Ils ne savaient où chercher un réduit,
Quand le hasard, sous certaine masure,
Leur vint offrir une bonne aventure.

Là, redoutant leur bras et leur fureur,
D'Arcalaüs la nièce assez bien faite,
Dinarde, et puis sa cousine Laurette,
Avaient caché l'excès de leur frayeur.
Là, par hasard, les héros les trouvèrent.
Elles tremblaient; mais ils les rassurèrent
Si doucement, que la nuit se passa
Tout-à-fait bien. Quand le jour les éclaire,
Dinarde apprend, bien sotte de cela,
Que d'Amadis son amant est le frère.
Elle et Laurette ont demandé soudain
Qu'on les ramène en un château voisin.
On obéit, et, leur servant d'escorte,
Les chevaliers les suivent : dans le fort
Les deux beautés ont pénétré d'abord;
Ciel! aux amans on ferme au nez la porte.
Ce procédé, toujours hors de propos,
Devait surtout irriter des héros.
Aussi tous deux, que le dépit accable,
Au pied du fort, retraite inexpugnable,
Assez long-tems racontent aux échos
Un trait si dur, un forfait si coupable.
Les deux beautés, paraissant aux créneaux,
Disent : Qui fait ce bruit insupportable?
Que voulez-vous? Quel est votre projet?
— Qu'on nous reçoive. — Ah! disent les donzelles,
On ne reçoit que les gens qu'on connaît.
— Comment? Hé mais, on vous connaît les belles,

Dit Galaor. Hé quoi! si promptement
Oubliez-vous... ? — Oui, répondirent-elles,
On vous a vus, il se peut, en passant.
Ce fut, dit-on, la *passade* première,
Et ce n'est pas, comme on sait, la dernière.
Oui, c'est ainsi qu'on se prend en tous lieux;
Mais avouez que l'on se quitte mieux.

Dix jours après, à Périon son père
Dont il avait voulu revoir la terre,
Pour l'amuser, Galaor raconta
Cette aventure, et chacun plaisanta.
Seul, Amadis, sur ce point plus sévère,
Le gronda presque, en lui disant: Hé quoi!
N'auras-tu donc que cette humeur légère?
Cher Galaor, laisse, laisse, crois-moi,
Parler ton cœur, tu ne saurais mieux faire.
Mon cher aîné, répondit le vaurien,
Nous différons moins qu'on ne le suppose.
Va, mon cœur parle, et souvent assez bien;
Mais ne dit pas toujours la même chose.

Amadis rit, mais d'un air sérieux:
Son Oriane est trop loin de ses yeux.
De plus en plus il sent qu'elle est absente;
Et sa douleur, qu'il modéra long-tems,
S'accroît malgré ses exploits éclatans,
Et sur son cœur retombe plus pesante.

Près de sa mère et de tous ses parens,
Son sort l'accable, et la mélancolie
Trouble ses jours, et menace sa vie.
Lors Galaor, meilleur frère qu'amant,
A tous ses pas s'attache obstinément,
Veut l'amuser, ou du moins le distraire.
Sur tous les tons il raconte à son frère
En quels pays, comment il le chercha.
Un jour voici ce qu'il lui raconta ;
Écoutez-moi, si vous voulez l'apprendre.

Après un an d'un inutile effort,
Ne sachant plus désormais où te prendre,
J'allai, dit-il, te chercher dans le nord,
Et j'en bravai les autans et les glaces;
Mais vainement j'y poursuivis tes traces.
Je vis du moins un peuple valeureux,
Épris de gloire, amoureux de carnage.
Au grand Odin ils adressent leurs vœux;
Mais leur vrai dieu sans doute est leur courage.
Leur *Vaxhalla*, terrible paradis
Où les poltrons sont tous de la canaille,
Où le plus brave au festin n'est admis
Que s'il est mort sur le champ de bataille,
Quelques momens enchanta mes esprits.
Quand j'arrivai dans ce sombre pays
Du Danemarck, la foule encor muette
Pleurait toujours Regner Logbrod, son roi,

Guerrier fameux, non moins fameux poëte,
Qui bien long-tems avait semé l'effroi.
Enfin, un jour, malgré sa résistance,
Loin de son trône et de ses défenseurs,
Le sort avait trahi son espérance.
Ses ennemis, dans leurs lâches fureurs,
Avaient puni ses efforts intrépides :
Dans un cachot, entre les nœuds vengeurs
De vingt serpens dévorans et livides,
Il était mort en chantant ses douleurs.
Son ode illustre, et que j'ai retenue,
Fait frissonner l'humanité vaincue.

Nous nous sommes battus, et l'épée a brillé*.
Le jour où, m'enivrant de combats et de joie,
J'allai vers l'Orient, à la gloire éveillé,
Préparer aux vautours une brillante proie.
Mes premiers ennemis succombent terrassés.
O spectacle enchanteur dont le lâche s'effraie !
Toute la vaste mer ne semblait qu'une plaie,
Et les vautours nageaient dans le sang des blessés.

* Cette ode de Regner Logbrod est justement célèbre dans la littérature du nord. C'est un chant barbare, mais sublime, que, pour aucun motif, on n'a cru devoir énerver ici. On a conservé, avec un scrupule extraordinaire, la hardiesse des images, et même, dans deux ou trois vers, l'âpreté imitative du style.

Nous nous sommes battus, et l'épée a brillé
Aux glaces de Finlande, aux champs de l'Angleterre.
J'ai vu des Écossais fuir le peuple effrayé,
Et dix mille ennemis couchés sur la poussière.
De nos fers frémissans parmi l'affreux fracas,
Le sang tombe en rosée, en fumée il s'élève:
Combien je préférais ces voluptés du glaive
A la plus belle fille attendrie en mes bras!

Nous nous sommes battus, et l'épée a brillé
Le jour où, méritant des hymnes éternelles,
J'envoyai chez Odin ce jeune homme envié,
Fier de ses beaux cheveux et de l'amour des belles.
Si l'on ne tombait pas dans le champ de l'honneur,
A quoi donc serviraient la jeunesse et la vie?
Qui n'est jamais blessé, dans les combats s'ennuie,
Et n'a jamais senti son courage et son cœur.

Nous nous sommes battus, et l'épée a brillé:
Mais le destin l'exige et sa loi se déclare.
Pour moi, sous les lambris où le brave est payé,
Dans un crane ennemi l'hydromel se prépare.
Ma route est douloureuse à ce noble festin;
Mais de tous les tourmens je sais braver l'atteinte,
Et je ne dirai point des paroles de crainte
Lorsque je vais entrer dans le palais d'Odin.

Nous nous sommes battus, et l'épée a brillé.

Ah! si mes fils savaient les tourmens que j'endure,
S'ils voyaient sur mon sein, d'impurs venins souillé,
Ce livide serpent dont je suis la pâture,
Mes fils, qu'animerait ce spectacle sanglant,
Viendraient à mes douleurs embraser leur courage.
Oui, mon rival cruel tombera sous leur rage:
Puisqu'ils sont de ma race, ils ont un cœur vaillant.

Nous nous sommes battus, et l'épée a brillé
Dans cinquante combats marqués par mes trophées.
Oh! que ne puis-je encor...! mais, Odin... par pitié,
M'envoie enfin l'appui de ses funèbres fées.
Non, je ne trouve point leur aspect effrayant:
De la mort sans pâlir je subirai l'outrage.
Pour mon dernier moment j'ai mon dernier courage.
Mes tourmens sont vaincus, et je meurs en riant.

Ah, que c'est beau! quelle sublime flamme
Dicta ces vers! Ce cantique effrayant,
Dit Amadis, apparaît à mon ame
Comme aux regards apparaît un géant.
Non moins que toi j'admire le courage
De ce héros, dont les fils généreux,
En le vengeant ont accompli les vœux,
Dit Galaor; mais son peuple sauvage
Offrit bientôt à mon œil attristé
Tant de malheurs, tant de férocité,
Que promptement à son aveugle rage

Je préférai notre noble valeur,
Plus généreuse, et qui vaut bien la leur.
Ce fut bien pis, quand je sus la folie
Qui les dirige en leur chevalerie.
Un roi du nord, qu'on appelait Haquin,
Du roi voisin était le frère d'armes.
Ce voisin-là s'étant noyé soudain,
De son ami méritait bien les larmes.
Le survivant, formant d'autres projets,
Pour l'amitié prétend qu'on le renomme:
Le noble Haquin assembla ses sujets.
Et devant eux se pendit en brave homme.
Ému d'horreur et saisi de pitié,
Je m'éloignai d'une terre si dure;
Car la valeur, et surtout l'amitié,
Doivent toujours rester dans la nature.

Chez ces mortels, d'ailleurs fort braves gens,
Mon bras avait domté les plus vaillans.
Sur d'autres bords j'eus une autre aventure
Plus agréable, et je ne pus braver
Une beauté douce, aimable, avenante,
Qui, par ses traits, sa grace ravissante,
Me consola de ne te pas trouver.
Cette beauté de me vaincre eut la gloire;
Mais en retour me céda la victoire.
De cette veuve assez publiquement
Depuis huit jours j'étais l'heureux amant,

Quand un matin je la vis éplorée.
Elle me dit avec un air d'effroi :
« De ce pays mon oncle était le roi;
Il meurt. Hélas! je serais bien certaine
D'avoir son rang et les honneurs de reine;
Mais vous saurez que nos antiques lois
Ont établi cette règle fâcheuse,
Qu'aucune femme au trône n'a des droits,
Qui ne fut pas toujours très vertueuse.
Quand j'écoutai votre amour insensé,
A cette loi je n'avais point pensé! »
Lorsqu'elle eut peint en ces mots sa détresse,
Rendant l'espoir à son cœur abattu,
Je rassurai ma sensible maîtresse,
Et je soutins en champ clos sa vertu.
Je fus heureux, et ma valeur fut telle
Qu'en ce pays il fut enfin reçu
Qu'elle était sage autant qu'elle était belle;
Et, quand cela resta bien reconnu,
Je l'emmenai pour... *causer* avec elle.

Nous comptions fort le lendemain matin
Qu'on la viendrait reconnaître pour reine;
Mais les jaloux surent le lendemain
Lui ménager une nouvelle peine.
Un prêtre saint vint dire au nom de Dieu,
Avec un air de regret et de zèle,
Que de tous tems, pour régner en ce lieu,

Une beauté devait être pucelle.
Tous les guerriers approuvaient cet arrêt,
Et ma maîtresse en pleurait en secret.
Pucelle, soit, messieurs, leur répondis-je :
Madame est telle, oui, telle qu'on l'exige :
Nul ne sait mieux que moi ce qu'il en est.
— Que dites-vous, lorque madame est veuve...
— Elle est pucelle, et j'en fournis la preuve:
Je présentais mon épée à ces mots.
J'en fis d'abord convenir vingt rivaux.
On reconnut pour pucelle et pour reine
Cette beauté, dont je calmai la peine.
Elle reçoit, en dépit des jaloux,
Tous les sermens du peuple qui m'approuve;
Et je criais aux guerriers à genoux :
Dites, messieurs, que faut-il que je prouve?

Ainsi parlait l'aimable Galaor;
Et Périon, et Florestan encor,
Étaient charmés, applaudissant au zèle
Que lui donnait l'amitié fraternelle.
Il n'est pas sûr que ces divers récits
Et vingt encor que je ne me rappelle,
N'aient prolongé les destins d'Amadis,
Dont ils calmaient la tristesse mortelle.
En écoutant ces faits, où la valeur
Jouait toujours un fort beau personnage,
Amadis sent un peu moins sa douleur;

Mais en retour il sent mieux son courage.
Aussi voilà que ce preux, un matin
S'est éloigné seul avec Gandalin;
Pour les exploits son feu se renouvelle.
Bien qu'il paraisse éloigné sans retour
Du roi Lisvard, il croit, il aime à croire
Qu'il se verra près d'Oriane un jour.
En attendant, il prétend que la gloire
Le recommande aux bontés de l'amour.
Il revient donc à son projet sublime
De protéger les mortels qu'on opprime.
Vous l'eussiez vu, combattant et vainqueur,
Dans vingt pays défendre l'innocence;
Et ce héros accablé de douleur,
Servant partout la faiblesse ou l'enfance,
Fait des heureux: c'est encore un bonheur.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT DOUZIÈME.

La femme qui tire l'épée. Vœu imprudent d'Amadis. Victoire de Lucain. Vertu d'Amadis. L'Endriague. Amadis à Constantinople. La grande serpente. Confidence d'un saint.

QUEL est, amis, le gentilhomme
Qui, naissant, vit un fer briller;
Qui fut allaité dans un heaume,
Et bercé sur un bouclier;
Qui, de nobles exploits avide,
De l'aigle a le regard rapide,
Du lion l'ardente valeur;
Qui s'endort au bruit du tonnerre,
Et dans la coupe de la guerre
Aime à s'enivrer de fureur?

Comme, du haut des cieux, la foudre
Vole aux mortels anéantis,

Tel, parmi des torrens de poudre,
Il atteindra ses ennemis.
De ses faits remplissant la terre,
Il ira des mers d'Angleterre
Jusqu'aux rives du Thermodon:
Ses rivaux, dans une bataille,
Fuiront à l'égal de la paille
Devant le souffle d'Aquilon.

La plaine, d'armes hérissée,
Des combats les débris épars,
Seront l'amour de sa pensée
Et le plaisir de ses regards.
On le verra, d'une main sûre,
Renverser avec sa monture
L'indigne oppresseur accablé;
Et, quittant cette triste proie,
Détourner ses yeux avec joie
Vers l'infortuné consolé.

Tels sont les chants d'un antique trouvère,
Chants précieux, du moins pour mon projet.
Je voulais peindre Amadis à la terre,
Et tout à coup j'ai trouvé son portrait.
Ce portrait-là, ressemblant trait pour trait,
Est peint bien mieux que je ne pourrais faire.
Ce fut ainsi qu'en vingt pays divers
De sa vaillance il servit l'univers.

La Gloire était, en tous lieux, occupée
Du chevalier dit *de la verte épée:*
Car Amadis ne prenait que ce nom
Pendant le cours d'un voyage si long.
De son côté Galaor, en bon frère,
Aux oppresseurs faisait aussi la guerre,
Et ce héros, qu'au loin on admirait,
Se signalant par d'utiles merveilles,
A vingt tyrans donnait sur les oreilles.
A dire tout ma voix se lasserait;
Que de cités par son bras préservées!
Que de vertus par lui furent sauvées!
Mais sur ce point, il faut le confesser,
Il ne fut pas le meilleur des modèles;
Et Galaor souvent avec les belles
Avait le tort qu'il voulut redresser,
Et qui, de lui, réussissait près d'elles.
Il en fit tant que, de par Amadis,
Et le sénat des chevaliers-unis,
De Galaor en approuvant le zèle,
On le pria d'en modérer l'essor:
On intima défense à Galaor
De protéger jamais une pucelle.

Galaor prit la défense en riant,
Et s'y soumit assez fidèlement:
De toutes parts, des dames affligées
Avaient besoin de se voir protégées.

Le protecteur, pour prix de son secours,
N'exigeait rien, mais obtenait toujours.
Il combattit un jour pour une dame
Qui méritait la plus ardente flamme;
Mais, célébrée au loin pour sa beauté,
Elle l'était pour sa sévérité.
Il la délivre. Elle était magnanime;
Et, voulant mieux lui prouver son estime,
Elle rappelle avec ce preux ravi
Certain usage autrefois plus suivi:
Bien qu'elle fût d'une vertu farouche,
Elle l'admet à l'honneur de sa couche;
Mais attendez: du héros son appui
L'épée était, en tiers, entre elle et lui.
Cette barrière alors était sacrée.
Par Galaor elle fut révérée.
C'était pourtant, non sans de vifs regrets,
Qu'il reposait près de si doux attraits.
Le plus décent, le plus poli du monde,
Il employa tellement sa faconde,
Eut tant d'esprit, de grace, de gaîté,
Tant de respect, tant de vivacité,
Qu'avec le tems la dame en fut frappée.
Avant minuit, modérant sa rigueur,
Sans rien répondre *elle tira l'épée:*
La plus poltronne a quelquefois du cœur.

Pendant ce tems, Amadis anonyme,

Dans l'Orient, plein d'une ardeur sublime,
Vit une reine, aux attraits peu communs,
Qui se nommait Grassinde, chez les uns,
Et chez Cervante a pour nom Madasime,
Le même nom que portait par hasard
Certaine dame à la cour de Lisvard.
Quoi qu'il en soit, Grassinde-Madasime
D'un grand péril allait être victime,
Lorsqu'Amadis vint, et dans le néant
Plongea d'emblée un énorme géant.
Mais il reçut une blessure telle
Qu'on eut d'abord motif de s'alarmer,
Et que Grassinde, à son devoir fidèle,
En le soignant eut le tems de l'aimer.
Il commençait enfin à se remettre,
Quand, profitant d'un usage indiscret,
Imprudemment elle lui fit promettre
De consentir à ce qu'elle dirait.
Il le promit, même sans nulle peine.
Un mois durant, cédant à votre loi,
Dit-elle, il faut que tout venant convienne
Que sa dame est bien moins belle que moi.
Un mois entier il chanta cette antienne.
Près d'un perron ce héros arrêté,
De s'excuser n'admettait nulles causes;
Et de Grassinde à tout preux entêté
A coup d'épée il prouvait la beauté :
Las! on prouvait ainsi bien d'autres choses!

Il fut troublé par un jeu du destin :
Vous souvient-il du chevalier Lucain,
Frère puîné de l'empereur de Rome,
Faible guerrier, et même assez pauvre homme,
Mais assez vain, quoique mal à propos?
La vanité, c'est le plaisir des sots.
Par Amadis, corrigé d'importance,
Il en avait perdu la souvenance,
Quand il parut en ce lointain pays;
Imaginez l'embarras d'Amadis,
Lorsque Lucain, adorateur profane
D'un doux objet qu'il n'a pas consulté,
Osant braver Grassinde et sa beauté,
Dit: Combattons; ma dame est Oriane.
Ciel! Comment faire en ce nouveau combat?
Être vaincu? non! Vaincre, est pire chose.
Il voudrait bien terrasser l'avocat,
Et ne veut point pourtant gagner la cause.
Bornant ses coups, si sûrs dans les combats,
Notre héros, dans la lutte incertaine,
Eut plus de mal à ne triompher pas,
Qu'à triompher cent fois il n'eut de peine.
Nul résultat; et Lucain, plein d'ardeur,
D'un tel succès l'ame tout occupée,
Fut loin de là se proclamer vainqueur
Du chevalier dit *de la verte épée.*

Mais vers Grassinde, Amadis de retour

Lui conta tout, et même son amour
Pour Oriane. Elle en fut désolée:
Mais tant d'amour pour lui l'avait troublée,
Qu'elle eût été facile à s'engager,
Flattée encor d'un lien passager.
Elle eut le soin de le lui faire entendre.
Elle était belle autant qu'elle était tendre.
Amadis même auprès d'elle éprouvait
Un certain trouble, une chaleur nouvelle.
Elle le vit. Allons, amant fidèle,
A mes genoux, tombez; c'est en secret:
De vos amours le ravissant objet,
De cette erreur ne saura rien, dit-elle.
Il répondit: Ah! mon cœur le saurait.

D'après ce trait, que mainte femme admire,
Certe! Amadis fut un *parfait amant.*
De notre tems, il est permis d'en rire;
Mais qui du sien l'aurait trouvé plaisant
Aurait bien fait de ne pas le lui dire.
De son ardeur qui l'égarait un peu,
Après ce trait Grassinde fut honteuse,
Et dans son sein sut étouffer son feu.
Elle fit mieux: elle fut généreuse.
Comme Amadis songeait à la quitter,
Et, n'étant pas éloigné de Byzance,
Voulait aller connaître et visiter
Ces bords fameux, si loin de notre France,

Grassinde eut peur pour ce preux trop vaillant
Qui des périls faisait son espérance,
Et le força d'accepter en présent
L'homme dont l'art sauva son existence.
Ce Machaon, cet artiste immortel
Avait le nom de maître Hélisabel.
Jamais frater n'aura des mains si sûres
Pour adoucir, pour fermer les blessures.
Malgré ses soins aussi quand on mourait,
C'est qu'on avait trois fois ce qu'il fallait.
Hélisabel, de plus, était habile
A gouverner; et Grassinde, de lui,
Avait reçu plus d'un conseil utile;
Tant, qu'irrités qu'elle eût un tel appui,
Des courtisans disaient avec malice
Qu'Hélisabel, admis dans ses secrets,
Le jour, la nuit, la conseillait... de près;
Bruit imposteur, insolente injustice,
Qui toutefois dura long-tems après.
Chez maints esprits, la dame en fut victime;
Et dans Cervante, à ne sais quel verso,
Voyez comment son chevalier sublime
Vous releva seigneur Cardenio,
Qui maltraitait la reine Madasime.

Quoi qu'il en soit, avec Hélisabel,
Amadis, plein d'une douce espérance,
Voguait déjà sur la mer de Byzance,

Quand dans la nuit un ouragan cruel
Sur un bas-fond avec fureur le lance.
Je glisse là sur un sujet très beau,
Mais qui n'est pas peut-être assez nouveau.
Pour trois cents ans, Apollon aux poëtes
A défendu de peindre des tempêtes.

Le jour parait, on se voit près d'un bord
Où l'on pouvait arriver sans effort.
C'était une île assez verte et jolie;
Mais tout-à-coup le pilote s'écrie :
Ah, malheureux! fuyons, fuyons la mort!
Mais qu'a-t-il donc? est-ce qu'il extravague,
Dit Amadis? quel est ce pays-ci?
—... C'est... c'est, seigneur, l'île de l'Endriague,
Et, frissonnant, il continue ainsi:

La mer Égée autrefois vit cette île,
Plus qu'aucune autre et peuplée et fertile.
Son dernier roi fut un géant païen,
De qui la femme était très vertueuse.
Leur fille unique, oubliant leur lien,
Fut de son père amante incestueuse,
Et de sa mère osa trancher les jours
Pour lui cacher le fruit de ses amours.
Lors le géant, trompé par ses idoles
Qui des démons répétaient les paroles
Osa donner à sa fille sa main.

Survint un fruit digne d'un tel hymen.
Après huit mois, cette fille cruelle
Eut un enfant encor plus monstre qu'elle.
Tête de tigre, ailes aux longs replis,
Comme on en voit à nos chauves-souris;
Le corps d'un homme, et cinq fois sa stature;
Tous les moyens de la destruction;
Corps écailleux qui lui tient lieu d'armure;
Joignez encor les griffes du lion:
Telle du monstre est l'horrible figure.
Le premier jour, annonçant sa fureur,
Il déchira le sein de deux nourrices.
Nourri dès-lors du lait de vingt génisses,
Après un mois il passait en hauteur
Le roi géant. Sa mère, rétablie,
Venant le voir, le monstre avec furie
Courut vers elle, et dévora son cœur,
Servant ainsi la justice suprême.
A cet aspect, toutefois, furieux,
Le roi géant sur son fils odieux
Lança son fer, qui revint sur lui-même.
Il expira. S'envolant aussitôt,
Et des rochers choisissant le plus haut,
L'affreux géant, de cette île où nous sommes,
Eut en six mois dévoré tous les hommes.
Depuis, ce monstre, aux avides regards,
Ne s'y nourrit que des troupeaux épars,
Ou des humains que, sur ces tristes plages,
Jette la mer et l'effort des orages.

Dieu! j'oubliais son plus horrible don:
Son sein vomit la flamme ou le poison.
Maints preux, saisis d'une ardeur imprudente,
De son trépas ont flatté leur attente:
Tous ont péri, même les plus vantés.
Fuyons, seigneur, de ces bords détestés.
Dégageons-nous au plutôt du rivage:
N'attendons pas que ce monstre en courroux
Nous aperçoive, et s'élance sur nous:
Ah! tout vaut mieux, et même le naufrage!

Non pas, répond Amadis; je prétends
Combattre aussi ce monstre redoutable.
— Que dites-vous! les périls sont trop grands:
Daignez songer qu'il est invulnérable.
Hélisabel au vieux pilote en vain
Se réunit, ainsi que Gandalin;
Notre héros dédaigne leur prière.
Hélisabel, l'écuyer, et le nain,
En gémissant, le suivent jusqu'à terre.
Ils approchaient des rochers sourcilleux
Où l'Endriague avait sa résidence;
Dans cet abri profond et caverneux,
Dit le héros, demeurez en silence.
Toi, Gandalin, si je meurs aujourd'hui,
Va retrouver Oriane, et dis-lui
Que je n'ai pu supporter son absence.
En vain sur lui l'on voudroit l'attendrir;

Et le héros, qu'on ne peut retenir,
Fuit ses amis qui le pleuraient d'avance.

Voilà bientôt qu'un aigu sifflement,
Et la fumée aux pointes d'une roche,
Et d'Amadis le coursier frémissant,
Tout au héros dit que le monstre approche.
A l'instant même il quitte son cheval
Qui s'épouvante et le servirait mal;
La lance en main, par ces routes affreuses,
Il marche droit au monstre défié,
Qu'il voit déjà de ses ailes hideuses,
Pour s'élancer, déployer la moitié.

Le courage offre un immense avantage;
Mais Dieu jadis inventa le sang-froid
Pour faire mieux encor que le courage.
Mesurant bien le danger qu'il prévoit,
Et se flattant que le monstre effroyable
Des yeux au moins n'est pas invulnérable,
Notre héros sait atteindre du fer
Un de ses yeux brillans comme l'éclair.
Le monstre alors jette un cri de souffrance
En reculant; puis tout-à-coup s'élance,
Et lui présente une gueule en fureur,
Où le Gaulois a dirigé la lance,
Qu'entre ses dents l'Endriague vengeur
Brise : mais, quoi! le fer encor vainqueur

Reste à la gorge, et, parmi la fumée,
Remplit de sang sa gueule désarmée.
Sur Amadis il s'avance et mugit;
Amadis frappe avec sa *verte épée;*
Mais sur le corps le glaive rebondit,
Comme le fer sur l'enclume frappée.
Prêt à se voir saisi, notre héros,
Bravant le monstre en cette horrible épreuve,
Plonge le glaive en l'un de ses naseaux,
Et de son sang accroît ainsi le fleuve.
Mais d'Oriane il se crut séparé,
Et pensa bien ne plus voir de batailles,
Quand de fureur l'Endriague enivré,
En dix endroits sut, d'un ongle acéré,
De son haubert briser les fortes mailles,
Et pénétrer dans son corps déchiré.
Douce Oriane, Oriane chérie,
Reçois, dit-il, mes adieux et ma vie...
L'Amour voulut sans doute en ce moment
Sauver les jours d'un si fidèle amant;
Car tout-à-coup l'Endriague succombe
Sous la douleur : quittant sa proie, il tombe,
Et rend la vie au milieu de torrens
Et de fumée et de feux dévorans:
Parmi ces feux, l'écuyer magnanime
Qui s'approchait, et maître Hélisabel,
Crurent tous deux voir un démon cruel
Qui s'en alla se perdre en un abîme.

Notre héros, après de tels combats,
En chancelant fit encor quelques pas;
Mais Gandalin, malgré sa diligence,
Le retrouva tombé sans connaissance.

D'Hélisabel un elixir divin,
Après long-tems, le ranimant enfin,
Ne plus la voir, dit-il, le sort l'exige!
Cher Gandalin, prends mon anneau... que dis-je?
Au doux objet qui me sut enflammer
Porte mon cœur qui ne sut que l'aimer.
Y pensez-vous! Non: j'ai plus d'espérance,
Dit Gandalin déguisant sa souffrance.
D'Hélisabel les talens sont vantés,
Et vous vivrez, puisque vous existez. »
Le ranimer semblait une folie;
Hélisabel sauva pourtant sa vie,
Mais non pas seul: l'amour et l'amitié,
Pour l'appuyer, prêtèrent leur magie;
Puis avec eux le tems fut de moitié.

Bientôt pourtant l'agile renommée,
De ses cent voix, à Byzance charmée,
De l'Endriague annonce le destin.
Byzance entière est long-tems occupée
Du grand exploit que vient de mettre à fin
Un chevalier avec sa verte épée.
Quand Amadis vint s'y montrer enfin,

Il fut reçu par l'empereur de Grèce
Avec transport, et presque avec tendresse.
Cet empereur, le meilleur des chrétiens,
De son hymen, bonheur de sa vieillesse,
Ayant trop tôt vu briser les liens,
Avait alors pour unique famille
Léonorine, une petite fille
Jolie et fraîche à l'égal du printems;
Telle brillait Oriane à huit ans.
Par souvenir, et cet âge et ses charmes
Si vivement touchèrent Amadis,
Qu'il eut grand' peine à retenir ses larmes;
Heureusement il s'est bientôt remis;
Par des propos doux, gracieux, polis,
Il s'est rendu les esprits favorables;
Et dans Byzance on dit de tout côté
Que le vainqueur des monstres effroyables
Triompherait aussi de la beauté.

Le cœur saisi d'émotions profondes,
Comme Amadis fut ravi, fut heureux
Devant ce site admirable et fameux,
Ce point unique où se touchent deux mondes!
Ce chevalier voulut voir encor plus:
Il visita la poétique terre
Où les Troyens jadis furent vaincus,
Mais où jamais ne pourra l'être Homère.
Un preux Gaulois voit, après tant d'hivers,

Le champ qu'aima jadis le grec Achille,
Ce champ aride, en exploits si fertile,
Et plus fertile encore en nobles vers.
De vingt héros il a foulé la cendre;
Il les remplace, et non pas à demi:
Vous eussiez vu, sur les bords du Scamandre,
Ajax debout près d'Ajax endormi.

Là, cependant, sa justice intrépide
Exterminait maint coupable tyran.
Toujours fidèle à ses vœux, à son plan,
Il détruisait les brigands comme Alcide,
Quand un matin, contre les plus méchans,
On l'invoqua, par des écrits pressans.
Les Sarrasins, de l'empereur de Grèce
Troublaient la terre, opprimaient la vieillesse.
Amadis court, et, contre eux, en effet,
Il se signale en chrétien si parfait,
Que l'empereur, qu'un tel succès étonne,
Embrasse en lui le vengeur de son trône.
Quoiqu'Amadis, toujours assez discret,
Sur sa naissance ait gardé le secret,
Cet empereur, fallût-il même attendre,
Avec plaisir l'eût accepté pour gendre;
Voyant trop bien qu'ailleurs il est épris,
Prenez, dit-il, la moitié de l'empire,
Elle est à vous. Non, répond Amadis;
Mais, à mes vœux si vous daignez souscrire,

Auprès de l'île où l'Endriague est mort,
Accordez-moi trois îles aussi belles;
Érigez-les en royaume; et d'abord
Pour un ami je vais disposer d'elles.
Disposez-en : je vous en donne six,
Dit l'empereur, et pour vous ce n'est guère.
Cher Gandalin, poursuivit Amadis,
Mon écuyer beaucoup moins que mon frère,
Venez, soyez le roi que je veux faire.
J'ai dû long-tems ce que je paie enfin.
A ce présent, que double encor la grace,
Ému, charmé, le noble Gandalin
Se jette aux pieds d'Amadis qui l'embrasse,
Et qui, content beaucoup plus que pour soi,
A le premier crié : Vive le roi!

Hélisabel fut comblé de richesses
Par Amadis, prodigue de largesses;
Et, célébrant sa générosité,
Le peuple grec en était enchanté.
Frappée aussi de son mérite insigne
Léonorine, un jour, dit : Chevalier,
Je crois qu'à vous on peut se confier.
Prenez l'anneau qu'en vos mains je résigne :
Promettez-moi de me le renvoyer
Par un guerrier qui de moi sera digne.
Ah! je pourrai, lui répond Amadis,
Chercher en vain; mais toutefois, princesse,

Pour bien remplir le soin qui m'est commis,
J'épuiserai tout ce que j'ai d'adresse.
Qui vous rendra cet anneau précieux,
Sera de vous digne... au moins, je l'espère. »
Il ne pensait qu'à Florestan, son frère;
Et crut, plus tard, rencontrer encor mieux.

En attendant, des princes et des belles
Il recevait mille fêtes nouvelles,
Quand, tout-à-coup, une vive clameur
De tout Byzance exprime la terreur.
Byzance, à moins, pouvait être alarmée.
Sur l'Hellespont, le peuple avec horreur
Voit arriver une roche enflammée,
Qui, plus terrible encore en approchant,
Devient aux yeux un monstrueux serpent.
Sa tête, égale au grand mât d'un navire,
Fait luire au loin le feu qu'elle respire;
Et, s'élevant bien au-dessus des flots,
En s'étendant, deux ailes monstrueuses
Vont au-delà du vol des javelots.
Non, des païens les charges furieuses,
N'avaient jamais, même aux jours de malheur,
Aux Byzantins causé tant de frayeur.
Tous ils ont fui. Dans l'alarme commune,
Aucun ne pense à tenter la fortune.
Seul, Amadis, au port, l'épée en main,
Attend le monstre, et brave tout... Soudain

La scène change. O surprise! ô merveille!
Des flancs ouverts du monstre radouci
Sort un vaisseau de grace sans pareille,
Et du navire Urgande sort aussi.
Vers Amadis, qui ne sait s'il sommeille,
Au bruit des chants les plus mélodieux
Elle s'avance, et d'un air gracieux,
En souriant, Urgande lui demande
Si son dessein est de combattre Urgande.
Prenant alors un ton plus sérieux,
Elle lui dit : Sachez que votre amie
Veut vous sauver beaucoup plus que la vie.
Votre rival, le chevalier Lucain,
Vient d'arriver à l'empire Romain.
Votre Oriane est par lui demandée,
Et lui sera sûrement accordée.
Vous n'avez pas à perdre un seul instant.
Partons, répond le héros frémissant,
Qui, sans adieux, la chose étant pressante,
Dans le vaisseau suit la fée obligeante,
Et le vaisseau retourne lestement
Dans l'animal, qui, certes, justement,
Portait le nom de *la Grande Serpente.*

Comme ils fendaient, aussi prompts que l'éclair,
Le sein bruyant de la profonde mer,
Voilà qu'une ombre, une étrange figure,
Volant près d'eux, vient leur donner l'éveil.
Urgande a peur d'abord, puis se rassure.

— Hé quoi! c'est vous, *Chevalier du Soleil!*
Je vous présente un preux de votre race:
C'est Amadis, qu'aucun héros n'efface.
Mais, qu'avez-vous? qu'est-il donc arrivé?
Vous êtes mort, et même êtes sauvé!
— Oui, répond-il: le Seigneur, dans sa grace,
Au paradis m'a daigné donner place;
Là, je puis bien, sachant le respecter,
L'aimer toujours, non toujours le chanter. *
J'ai peu de goût pour les panégyriques,
Et peu de voix pour d'éternels cantiques;
Même, entre nous, il m'a semblé que Dieu
De nos concerts se fatiguait un peu.
Aussi, sortant de l'enceinte sacrée,
Je fais parfois un tour dans l'empirée,
Et, saint zélé, mais mauvais louangeur,

* Je ne puis trop rappeler ici qu'il n'existe presque pas un vieux roman de chevalerie où, tout en professant un grand respect pour la religion, l'on ne se permette quelque plaisanterie très peu religieuse. C'était l'esprit du tems. J'ai supprimé mille de ces traits; mais étant ici l'*historien des opinions*, voulant donner une idée juste de ces romans et des siècles où on les a écrits, j'ai choisi un exemple qui du moins roule sur les détails d'un systême dont le fond seul, je crois, est *de dogme*. Personne n'a blâmé le Grand-d'Aussy d'avoir publié *les Fabliaux*, et même *les Contes dévots:* ayant pris bien moins de libertés que lui, j'espère trouver autant d'indulgence.

Je me repose un peu de mon bonheur.

Urgande rit. — Héros que l'on révère,
Tenez, voici ce que vous pourriez faire:
Choisis au loin de vingt climats divers,
Des ex-mortels qu'on appelle *les Sages,*
Se rassemblant sur d'inconnus rivages,
Tout de leur mieux mènent cet univers,
Dont ils voudraient écarter tous dommages.
Dieu, pour payer des travaux si suivis,
Leur rend les corps qu'ils animaient jadis.
Alquif, l'un d'eux, que j'estime et que j'aime,
A su se faire estimer de Dieu même:
Par son crédit, à ce poste placé,
Du paradis vous serez dispensé;
Et, servant Dieu, laissant les saints, les anges,
De son éloge entretenir le cours,
Vous lui ferez mériter des louanges,
Sans vous charger de les chanter toujours.

Dieu, qui sait tout, sut ce trait de malice:
Il en sourit, et, sans sévérité,
Du chevalier le vœu fut écouté.
O Dieu puissant! j'honore ta justice;
Mais permets-moi d'adorer ta bonté.

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT TREIZIÈME.

Ambassade romaine. Grand tournoi. Intervention d'Esplandian. Noble trait d'un géant. Salluste emmène Oriane. Combat désespéré d'Amadis.

Vers l'Angleterre et ses sombres climats
Tournons nos yeux, comme Amadis ses pas.
Un peuple brave habite ce rivage;
Mais par l'orgueil il se laisse emporter.
Sur plus d'un point on pourrait le vanter,
S'il ne faisait lui-même son ouvrage.
En bons voisins, depuis mille ans et plus
Nous nous battons, et, vainqueurs ou vaincus,
Toujours, malgré l'ardeur qui nous anime,
Nous nous gardons une secrète estime.
Français, Anglais, pourquoi ces arsenaux,
Ces armemens, ces guerriers, ces vaisseaux,
Et ces combats sur la terre et sur l'onde?
Si le pouvoir est votre but constant,

Vous possédez un moyen moins sanglant :
Embrassez-vous ; vous soumettez le monde.

A Mirefleur Oriane toujours
Cachait sa peine, et pleurait ses amours,
Quand tout-à-coup une affreuse nouvelle
Vint effrayer encor plus cette belle.
Pâle, tremblante, elle apprend que Lucain
Devenu chef de l'empire Romain,
Du roi Lisvard vient d'obtenir sa main,
Et qu'elle va, de cet amoureux fade,
Voir auprès d'elle arriver l'ambassade.
Oh ! qu'Oriane éprouva de douleur !
Bien vainement, pour calmer sa frayeur,
Mabille veut se montrer consolante ;
Depuis un tems, pour les chagrins du cœur,
Mabille était encor plus indulgente.
Il vous souvient que son esprit si vif
S'était épris pour Guilan le pensif.
Le dieu d'amour, porté pour les folies,
Fait volontiers de ces espiégleries.

Quoi qu'il en soit, Mabille vainement
Veut rassurer sa cousine oppressée,
Qui du sommeil fuit le soulagement,
Et dans la nuit gémit à la croisée.
Elle disait : Bien loin d'y consentir,
Je me tûrai plutôt que de partir.

Lors du jardin, au milieu du feuillage,
Dans l'ombre épaisse une voix s'éleva,
Laquelle dit: Conservez du courage;
Partez, madame, et l'on vous défendra.
Ce doux espoir, qui rassura la belle
Après l'avoir effrayée un instant,
Ce mot heureux venait de Florestan,
Qui, dans l'absence, à son frère fidèle,
Espérait bien, par un heureux secours,
Lui conserver l'objet de ses amours.
Il retournait en hâte à l'île Ferme,
Quand, dans la plaine, il voit trois boucliers
Qu'avaient de Rome exposés les guerriers.
Pour leur orgueil je ne sais point de terme:
Ces envoyés de l'empereur Lucain
Avaient l'esprit si fier et si hautain,
Que franchement ils étaient loin de croire
Qu'un chevalier, soit gaulois, soit anglais,
Osât contre eux disputer la victoire.
Sir Grumedan, qui, malgré ses regrets,
Était leur guide en toute circonstance,
Riait beaucoup de leur impertinence.
Frapper bien fort sur les trois boucliers,
Frapper plus fort sur les trois chevaliers,
Et sur le sol les jeter à leur honte,
Pour Florestan ce fut chose très prompte.
Par Grumedan ces faits sont publiés;
De quoi le chef de tous ces envoyés,

Salluste, comte et prince de Calabre,
Est mécontent; sa vanité se cabre;
Et des frondeurs, pour étouffer la voix,
Sans nul délai voilà que l'on publie
Que dans trois jours, au plus beau des tournois,
Les preux romains vont soutenir les droits
Et la beauté des dames d'Italie.

En ce moment, à Londres, en secret,
Sans se montrer, Amadis accourait.
Il fut charmé : quel plaisir pour sa haine
De se venger de l'audace romaine!
Il arriva lorsque tous les rivaux,
Pleins d'un espoir valeureux et superbe,
Prêts à lutter, *montaient leurs grands chevaux;*
Car c'est de là que nous vient le proverbe.
Il leur laissa prendre un premier élan.
Ce n'étaient point les Romains les plus braves
Qu'avait naguère abattus Florestan:
Aux fiers Bretons présentant des entraves,
Alcimedon, Salluste et Gradamor,
A leur valeur donnaient un noble essor.
Mais, sous l'habit d'un guerrier de la Grèce,
Amadis vient, et sa main vengeresse,
Aux yeux de tous, flétrissant leurs exploits,
Sur le gazon les renverse tous trois.
Or les Romains, des guerriers de Byzance
Estimaient peu la force et la vaillance,

Et sans fureur ils ne pouvaient penser
Qu'un guerrier grec eût su les renverser.
De là survint une lutte nouvelle,
Plus sérieuse. Amadis satisfait,
De ce tournoi promptement s'éloignait,
Quand un avis qu'il reçoit le rappelle.
Notre héros sait qu'après son départ,
Les trois Romains n'ont pas en bonne part,
De Grumedan, de ce noble vieillard,
Pris quelques mots qui semblaient bagatelle;
Et, sans respect pour son âge et Lisvard,
A ce héros ils ont cherché querelle.
A l'accepter, Grumedan très actif
A pour seconds, refusant Lisvard même,
Pris Quedragant et Guilan le pensif.
A ce récit, d'une vitesse extrême
Amadis vole et revient sur ses pas.
C'est moi, dit-il, qui cause les débats,
Et contre trois, ou même contre quatre,
C'est moi qui viens, auprès de vous, combattre.
Noble vieillard, dont tout mon sang répond,
Daignez ici m'accepter pour second.
Grumedan cède. O combat mémorable!
Dans cette lutte illustre et redoutable,
Par Amadis protégé constamment,
Grumedan brille, et même justement.
Alcimedon, que sur la poudre il jette,
Est tombé mort, et le plus insolent

Est le premier puni par sa défaite.

Salluste, après maint effort très hardi,
Par Amadis fut jeté sur l'arène,
Il fut contraint à demander merci
A son vainqueur, qui l'accorda sans peine.
Mais Gradamor, encor plus valeureux,
Et s'animant d'une noble colère,
Assez long-tems rendit le sort douteux,
Et d'Amadis fut le digne adversaire:
Il mérita cent fois d'être vainqueur.
On voyait bien à sa rare valeur
Qu'il descendait des antiques Romaines
Dont vous savez l'admirable renom,
Et que le sang de quelque Scipion
Doublait sa force et coulait dans ses veines.
Enfin pourtant son terrible ennemi,
Blessé lui-même, a, d'une main plus sûre,
Atteint ce preux d'une large blessure:
Gradamor tombe, et, toujours affermi
Dans sa fierté, loin de demander grace,
Vomit l'injure et même la menace;
Si qu'Amadis, qui lui tendait la main,
Ne pouvait plus supporter tant d'audace,
Et s'apprêtait à lui percer le sein,
Quand un enfant sortant des rangs soudain,
Avec un air plein de charme et de grace,
Crie au vainqueur en élevant la main:

Chevalier grec, ah! je vous en supplie,
De ce guerrier accordez-moi la vie.

Esplandian (car enfin c'était lui)
Pour Gradamor fut un puissant appui.
Soit que sa voix, son aimable figure,
Eussent séduit, soit plutôt la nature,
Dans sa colère Amadis contenu
A son aspect sent un charme inconnu,
Et, déposant son arme vengeresse,
Entre ses bras avec joie il le presse.
Oui, lui dit-il, enfant aimable et doux,
Je vous remets cette noble victime.
Je l'immolais; mais je puis, grace à vous,
Sauver les jours d'un héros que j'estime.
Il presse encore en ses bras attendris
Ce bel enfant, plus cher qu'il n'imagine:
Il ne sait pas qu'il embrasse son fils;
Mais il s'en faut peu qu'il ne le devine.

On emportait Gradamor préservé;
Et Grumedan, par Amadis sauvé,
A ce héros adressant la parole,
Disait tout bas: A ces terribles coups,
Chevalier grec, pardonnez-moi, dans vous
Mon cœur soupçonne un chevalier de Gaule.
Sans rien répondre, Amadis, s'éloignant,
Ne peut trop tôt revoir son île Ferme.

Le jour pourtant approchant de son terme,
Vers un châtel à regret il se rend.
A son approche, un nain en sentinelle,
Sitôt qu'il voit que c'est un chevalier,
Pour l'annoncer, du haut d'une tourelle,
Donne du cor: usage singulier,
Mais général, et quelquefois utile,
Qu'ici je veux dire une fois pour mille.
Au son du cor on ouvre promptement.
Là demeurait un honnête géant,
Que l'on peut bien nommer un galant homme.
Ce géant-là (c'est Balan qu'il se nomme)
Remplit très bien près d'Amadis flatté
Le saint devoir de l'hospitalité.
On lui donnait une fête complette,
Quand par malheur ce héros s'est nommé.
Aveu fatal! Balan, qui s'est armé,
Paraît soudain à la fin de la fête.
Seigneur, dit-il, je suis au désespoir,
Je viens remplir un funeste devoir;
L'honneur m'en fait une loi nécessaire.
Mandafabul (c'est le nom de mon père)
Mandafabul, immolé par vos coups,
Me force ici de le venger de vous.
Mais, puisqu'il faut que ce combat s'achève,
Quand vous seriez de moi victorieux,
Des chevaliers rassemblés à vos yeux
Ne craignez rien; et Balan, en ces lieux,

Vous garantit de tout, hors de son glaive.

Noble Amadis, assez long-tems, en vain,
Tu t'excusas de menacer ton hôte.
Balan insiste, et tous les deux enfin
Pour s'immoler coururent l'épée haute.
On combattit aux lueurs des flambeaux
Qui prolongeaient leurs sinistres lumières:
On auroit dit qu'à l'un de ces rivaux
Ils avançaient les honneurs funéraires.
Fils de Balan, le jeune et fier Bravor
De leurs fureurs considérait l'essor;
Son cœur frémit quand son œil examine.
Dieu! de son père il voit le sang couler!
D'un coup terrible atteint à la poitrine,
Balan recule, et parait chanceler.
Sans redoubler de sa terrible lance,
Humain encor, le noble chevalier,
L'étourdissant de son lourd bouclier,
Le fait enfin tomber sans connaissance.
A cet aspect, ne se contenant plus,
Bravor accourt pour emporter son père.
Mais de Balan les serviteurs déçus
N'ont écouté qu'une aveugle colère:
Contre Amadis ils sont tous accourus;
Aucun flambeau n'offre plus sa lumière;
Et le héros, qu'entourait maint poignard,
Ne se pouvant défendre qu'au hasard,

Allait tomber sous quelque main vulgaire.

Pendant ce tems, Bravor se désespère,
Et tout entier à sa douleur amère,
Il fait soigner son père évanoui.
Au bruit enfin Balan revient à lui;
Oh! qui pourroit vous peindre sa colère!
Fils criminel, dit-il, tu me réponds
De ce forfait et de ces trahisons.
Quand tu devais toi-même le défendre...!
Bravor déjà ne pouvoit plus l'entendre.
Se réveillant dès que Balan revit,
Il s'aperçoit du crime, il en frémit.
Il court, il vole. A sa voix tout s'éclaire;
Et, réprimant les assassins punis,
Il a jeté sanglants sur la poussière
Deux forcenés qui pressaient Amadis.

Il s'excusait, lorsque, de par son père,
Quatre écuyers le viennent arrêter.
Bientôt après, le vainqueur qu'on révère,
Par un cinquième est prié de monter
Chez le géant; il cède à la prière,
Et croit devoir à Balan ces égards;
Dieu! quel spectacle a frappé ses regards!

Balan aux yeux offre sa plaie ouverte,
Que de ses mains lui-même a découverte;

Sur son séant à peine il s'est levé,
De son sang noir son lit est abreuvé.
Son fils Bravor, qu'un fort lien resserre,
Est à genoux, sans haubert, sans cimier,
Offrant sa tête à l'homicide acier;
Et de tous deux et l'épouse et la mère
Au pied du lit étouffe ses douleurs,
Et cache aux yeux ses yeux mouillés de pleurs.
— Viens, Amadis, apprends à me connaître;
Viens. Venge-toi, venge-moi sur le traître
Par qui j'ai vu mon honneur profané.
Va, fais tomber sa tête en ma présence;
Puis sur moi-même achève ta vengeance :
Voici l'état où tu m'as épargné.

Balan a dit: une offre si sublime
Devait toucher un vainqueur magnanime;
Et, s'élançant, Amadis éperdu,
Crie à Balan : C'est toi qui m'as vaincu.
Il lui présente, il embrasse, il délie
Bravor ému: « Reçois, dit-il sa vie,
Et sois propice au desir d'Amadis :
Je t'ai frappé d'une douleur amère
Dans les hasards des combats ennemis;
Pour le pardon que je donne à ton fils,
Pardonne-moi le destin de ton père.
Dieu! dit Balan, quand à ce noble excès
A notre égard vous poussez l'indulgence,

Je ne puis plus penser qu'à vos bienfaits,
Je ne sens plus que ma reconnaissance.
Que faites-vous? quoi! héros sans pareil,
Vous remettez vous-même l'appareil! »
Effort touchant! d'un soin pieux et rare,
Amadis calme et lui-même répare
Le mal qu'a fait son homicide acier.
Tel fut Achille en même circonstance;
Mais de son tems ce n'était que la lance
Qui guérissait: ici c'est le guerrier.

Du fier Balan, de sa femme vieillie,
Que l'ame était doucement attendrie!
Soudain Bravor, à leurs regards surpris,
Vient se jeter aux genoux d'Amadis.
De vous, dit-il, je requiers une grace.
Je ne vois pas près de vous d'écuyer:
Accordez-moi près de vous cette place.
— Écuyer, vous! vous dont l'illustre race
A tant de droits! vous, déjà chevalier!
Nul chevalier onc ne fut écuyer.
Je le sais bien, lui répond le jeune homme.
Je sais aussi de quel nom l'on vous nomme.
A vos côtés laissez-moi m'essayer.
Près d'un héros que l'univers contemple
On peut braver l'usage général:
Un pareil trait avant nous sans exemple,
Peut avoir lieu près d'un preux sans égal.

Venez, mon fils, que Balan vous embrasse,
Dit le géant. Mon cœur vous applaudit,
Et par ce vœu votre faute s'efface.
Il fallut bien qu'Amadis se rendît
A la demande; et Bravor le suivit.
Il vit enfin les bords de l'île Ferme
Qu'il avait fuis depuis un trop long terme.
Là, ses amis, chaque mois, chaque jour,
Impatiens, attendaient son retour.
On s'alarmait; sur de lointaines terres
On le croyait égaré pour toujours.
Il vient enfin : il embrasse ses frères;
Il les rassemble, et leur tient ce discours :

Vaillans amis, que l'univers estime,
Au même but constamment animés,
Nous avons tous d'un effort magnanime,
En vingt pays sauvé les opprimés;
Et maintenant c'est moi que l'on opprime.
Je ne puis plus vous le dissimuler,
D'un tendre feu mon cœur se sent brûler.
Un noble objet, la divine Oriane,
A tous mes vœux. Mais son père Lisvard,
Ingrat peut-être envers moi, sans égard,
Au désespoir à jamais me condamne.
Il veut donner à sa fille un Romain.
Quel fruit amer de mes soins je recueille!
Je ne dis pas qu'Oriane m'accueille;

Mais je suis sûr qu'elle abhorre Lucain.
Permettrez-vous ces rigueurs insensées?
O mes amis, dites : souffrirez-vous
Qu'une beauté, dame de mes pensées,
Contre ses vœux reçoive un autre époux... ?
On l'interrompt, on l'embrasse, on s'écrie :
Pour elle et vous nous donnons notre vie.
Vive Oriane et le grand Amadis !
Mais, tout-à-coup interrompant ces cris,
Lowismond vient, pâle; et sa voix troublée,
Par ce discours interdit l'assemblée :

O râge ! ô crime ! ô mes nobles amis,
Plaignez mon sort, et plaignez Amadis !
De ce héros soupçonnant la présence
Dans le tournoi, Lisvard, avec Lucain,
Prétend hâter son auguste alliance.
Sa fille, en pleurs, l'a prié, mais en vain.
Guilan aussi, malgré qu'il ait pu faire,
N'a ramené ni le roi, ni le père :
Lui-même, en vain Galaor accourant,
Pour Oriane et pour un frère absent
A fait parler la raison, la tendresse.
Voyant Lisvard braver avec rudesse
Tous ses efforts, ce héros indigné,
Pour rester neutre au moins, s'est éloigné.
Ce mal n'est pas le seul que je déplore.
Proche parent de l'empereur Lucain,

Salluste, épris d'Olinde que j'adore
Et dont Lisvard est le tuteur hautain,
L'a demandée, et l'emmène demain.
— Demain! ô ciel! — Oui, Lisvard et Salluste,
Pour nos malheurs ont calculé trop juste.
Salluste ici, montrant l'orgueil romain,
Vint escorté d'une flotte innombrable;
Pour l'arrêter, nous voudrions en vain
En assembler une aussi redoutable,
A tems du moins: par l'avis de Lisvard,
Cet envoyé veut hâter son départ,
Et ses vaisseaux fendant la mer immense,
Vont emporter toute notre espérance.

Il s'est trompé, crie alors Amadis.
Quoi! savons-nous compter nos ennemis?
Fussé-je seul, dans l'ardeur qui m'anime,
J'irais encore, attaquant les Romains,
Leur disputer cette double victime.
Peu de vaisseaux serviront nos desseins:
Hé bien! qu'importe à gens tels que nous sommes?
Ne comptons pas les vaisseaux, mais les hommes.
Des chevaliers l'élite brille ici:
Je vous contemple; et nous saurons, je gage,
Forcer Salluste à nous crier merci:
Pour lui le nombre, et pour nous le courage!

On put armer seulement dix vaisseaux;

Mais ils étaient montés par des héros.
Salluste, au loin, sur la liquide plage,
En montrait cent, et même davantage.
Il ne songeait nullement aux combats,
Alors qu'il vit quelques voiles légères
Venir braver la forêt de ses mâts.
Mes ennemis sont des fous téméraires,
Dit ce Romain : ils cherchent le trépas.
Des assaillans l'ardeur les justifie.
Non, il ne fut jamais tant de furie :
Vous eussiez vu Quedragant, d'Estravaux,
Et Florestan, et Bruneau de Neustrie,
Énil encore, et d'autres que j'oublie,
Briller, de gloire et d'audace rivaux.
Salluste meurt sous la main vengeresse
De Lowismond qui reprend sa maîtresse.
Mais Amadis, qui donna le signal,
Vole tout droit au navire amiral
Qui renfermait son amante chérie.
C'est là qu'il court braver mille trépas.
Parmi les traits et les feux qu'on lui lance,
Prescrivant bien qu'on ne réponde pas,
Il s'en approche avec impatience,
Et le premier il y porte ses pas.
De coups pressés quelle horrible tempête!
Atteint au bras, il frappe mieux encor.
Un coup mortel qui tombait sur sa tête
Est détourné par le fer de Bravor.

Son fier courroux n'en a que plus d'essor.
La Mort par lui sur le navire plane.
Son bras terrible, aux Romains est fatal;
Et, renversant leur superbe amiral,
Meurs, lui dit-il, ou bien livre Oriane.
Lors celui-ci, qui tremble à ses genoux,
Montre une porte, où de nombreux verroux
Et trente clefs qu'on tournait avec peine,
De Gordius formaient un peu la chaîne.
Mais Amadis, pour qui le tems est long,
A d'Alexandre employé la façon:
Impatient, de sa terrible hache
Notre héros frappe, redouble, arrache.
Lorsqu'elle entend ces coups multipliés,
De quelle crainte Oriane est saisie...!
De quel plaisir Oriane est ravie,
Quand le vainqueur, qui voyait à ses pieds
Tomber, mourir cent rivaux foudroyés,
Vient s'incliner aux pieds de son amie.

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT QUATORZIÈME.

Fureur de Lisvard. Grands armemens. Cour d'amour. Nouveau complot de Mélye. Trois armées en présence. Nascian près d'Oriane. Grande bataille. Grand secret révélé Bonne idée d'Esplandian. Péril de Lisvard. Lisvard embrasse Amadis.

Lorsque je vois cette belle verdure,
Ces bois, ces eaux, ces moissons et ces fleurs,
Je dis souvent: Tout rit dans la nature;
Et l'homme seul, hélas! verse des pleurs.
L'homme est un roi qui, comme beaucoup d'autre
De son royaume est le plus malheureux.
Combien de torts! que de jours douloureux!
Que de regrets pour vous ou pour les vôtres!
Moi-même ici, moi-même, qui vous plains,
Homme, j'ai part aux malheurs des humains.
J'ai ressenti plus d'une peine amère,
Et je subis cette commune loi;
Mais je voudrais égayer vous et moi,

Ou tout au moins je voudrais nous distraire.
Oui : quand mon chant interrompt vos douleurs,
Moins qu'on ne croit, mon projet est frivole :
Si ma gaîté suspend un peu vos pleurs,
Vous aimerez l'ami qui vous console.

Le roi Lisvard, de regrets accablé,
Eut grand besoin de se voir consolé,
Et d'autant plus que ce prince lui-même
Était l'auteur de sa douleur extrême.
Je sais très bien que toujours sur leur choix
On ne peut pas consulter les princesses :
Je sais très bien que l'intérêt des rois
Se prête mal à ces délicatesses :
Mais quelquefois on pourrait cependant
Goûter leur choix, quand il est excellent.
Lisvard avait double tort, ce me semble;
Car Amadis, né parmi les grandeurs,
De plus héros, sous qui tout plie et tremble,
Est bien sans doute un parti des meilleurs.
Souvent il sut, par sa valeur suprême,
Servir, aider, sauver Lisvard lui-même.
Par ses vertus se faisant remarquer,
Lisvard avait l'ame juste, héroïque,
Et sa fureur a peine à s'expliquer;
Il faut pourtant, amis, que je l'explique.

Autant alors, des héros, des vertus,

La fée Urgande en tous lieux fut l'amie,
Autant, au moins, la sorcière Mélye
A mal agir mit des soins assidus.
Sage et décente, Urgande était chrétienne;
Avec fureur Mélye était païenne.
Chaque sabbat augmentant en savoir,
D'Urgande même effaçant le pouvoir,
Depuis long-tems, vers les murs de Byzance,
Elle guidait, d'un zèle peu commun,
Des Sarrasins la force et la vaillance
(Car Sarrasins et païens, c'est tout un):
C'était son but, sa plus chère espérance;
Et, sentant bien qu'en des projets si beaux,
A ses païens, l'Angleterre et la France
Opposeraient de terribles héros,
A les détruire elle usait sa puissance.
Depuis un tems elle avait avec art
Su pénétrer dans le cœur de Lisvard.
Sans le savoir, inspiré par Mélye,
Comme tel roi l'est par tel conseiller
Qui bien souvent encor n'est pas sorcier,
Lisvard semblait en proie à la folie.
Arcalaüs dix fois a dû la vie
A la sorcière: au terrible Amadis
Elle a partout cherché des ennemis:
C'est elle enfin qui doubla la furie
Du roi Lisvard, instruit que les Romains
De leur orgueil avaient trouvé le terme,

Et qu'Amadis, dérangeant ses desseins,
Avait conduit sa fille à l'île Ferme.

Lisvard s'indigne, et son orgueil vengeur
Prétend détruire et le héros et l'île;
Pour cet exploit, peut-être difficile,
Tous ses vassaux vont suivre leur seigneur.
C'est vainement qu'Amadis se condamne,
Non sans douleur, à lui rendre Oriane,
S'il ne veut pas exiger qu'à Lucain
Contre ses vœux elle donne sa main.
Frivole espoir! par Lisvard, qui s'emporte,
Les députés sont reçus à peu près
Comme les gens que l'on met à la porte,
Et ce monarque a doublé ses apprêts.
Amadis sent qu'il devient nécessaire
D'en faire autant. A Périon, son père,
De l'île ferme il mande le danger,
Et Périon, prompt à le protéger,
Donne aux Gaulois le signal de la guerre.

Lors Galaor vint visiter son frère.
Je suis, dit-il, chevalier de Lisvard:
A vos débats je ne peux prendre part.
J'en ai regret. Car, j'en conviens sans peine,
Lisvard a tort. Je ne sais qui le mène;
Mais rien ne peut égaler son orgueil.
Hélas! des grands c'est l'ordinaire écueil...

Pour moi, je vais revoir Briolanie,
Qui de mon cœur, au fond, est très chérie.
Reste avec nous jusqu'au jour des combats,
Dit Amadis : alors tu partiras.
J'ai dans ces lieux mainte femme jolie :
Et puis, voulant distraire mon amie,
Je vais donner des fêtes. Ta gaîté
Rendra plus doux l'hommage à sa beauté.
Galaor reste, et mène douce vie.
Il se plaisait à fléchir les rigueurs
Que lui montraient les jeunes insulaires,
Et d'Amadis suivait peu les manières,
Tout en l'aimant et l'admirant d'ailleurs.
Comme Amadis, plus grave que son frère,
Sur la décence était assez sévère,
On appela *manches à l'Amadis*
Manches couvrant des bras ronds et polis.
Mais Galaor prit une autre méthode,
Et sut donner une seconde mode.
Ce beau guerrier, très libertin encor,
Aimait beaucoup les peaux fraîches et blanches.
Si l'on n'a dit *manche à la Galaor,*
C'est qu'avec zèle il proscrivait les manches.

Vous ai-je dit que le fier Gradamor
Qu'on emmenait sur la flotte romaine,
Souffrant encor d'une lutte trop vaine,
Dans le combat n'avait pu figurer,

Et d'Amadis avait subi la chaîne?
Par de tels soins il s'en vit honorer,
Qu'en son pouvoir il se trouvait sans peine.
Puis il était appelé chaque jour
Près d'Oriane, aux plaisirs de sa cour.
Cette beauté, qu'avaient très bien reçue
L'*arc*, les *perrons*, la *chambre défendue*,
Ne pouvait pas écarter les soucis,
Et s'affligeait même auprès d'Amadis
Qui l'éloignait de tout regret funeste
Matin et soir : je ne sais rien du reste.
Des troubadours vinrent sur les amours
Chanter des airs qu'ils ne variaient guères.
Vous êtes longs, couplets des troubadours:
J'aime bien mieux les récits des trouvères.
Voilà pourtant que les dames, un jour,
Des Troubadours empruntant les manières,
Vont se former *en cour*, dite *d'amour*.
Là *des docteurs en la science tendre*
Trouvent sur tout à louer, à reprendre.
Là, sans appel, on porte des arrêts
Sur les jaloux et sur les indiscrets.
On rend justice aux amoureux, aux belles;
On les rapproche. Arrêté qu'on aura
De la bonté pour les amans fidèles,
Et l'on résout qu'un jour Dieu damnera
Les cœurs ingrats et les beautés cruelles.

Les troubadours, voulant qu'on leur sourît,
Lors, pour changer, donnèrent des *sirvantes;*
Mais on trouva, qu'avec trop peu d'esprit,
Elles étaient, la plupart, trop méchantes :
On aimait mieux l'ennui de leurs chansons,
Mais on goûta quelquefois leurs *tensons,*
Où de l'amour ils pesaient la morale.
A leur exemple, à des discussions
La cour livra certaines questions,
Où, disait-on, la vertu se signale,
Mais où pourtant (les prenant de travers)
Il se pourrait que, nous autres pervers,
Eussions le tort de trouver du scandale.
Sur mille traits je n'en citerai qu'un
Qui paraîtra peut-être peu commun;
La question est fort originale :
« Qu'aimez-vous mieux, d'amour ayant prié,
« Par un présent l'autre devant s'exclure,
« Et, ne pouvant être heureux qu'à moitié,
« Régner dessus ou dessous la ceinture? »

Lors Amadis s'écrie avec chaleur:
« Ah! qui n'est point pour le côté du cœur!
C'est là surtout que les amans aspirent. »
Avec transport les dames applaudirent.
Don Galaor, parlant d'un autre ton,
Dit: « Sûrement des dames tout est bon;
Mais cependant toujours je me figure

Qu'il faut choisir la route la plus sûre :
Or, donnez-moi, dans les plus courtes nuits,
Ce qui n'est rien pour mon frère Amadis,
Et, me dût-on trouver trop peu modeste,
Je suis garant qu'on me donne le reste:
Je m'en rapporte aux juges que voici. »
En se voyant interpeler ainsi,
Que le beau sexe éprouva de surprise!
La cour ayant long-tems delibéré,
On ne dit rien; et, tout considéré,
La question fut laissée indécise.

Tous ces plaisirs, si chers à nos aïeux,
Et qui pourtant, si nous osons le dire,
Ne valent pas Andromaque et Zaïre,
N'empêchaient point des apprêts sérieux.
Car le Français en tous tems, en tous lieux,
Sut à la fois aimer, combattre, et rire.
De son côté Lisvard brûlant d'agir,
Par cent moyens augmentait son armée.
De ces débats Mélye était charmée;
Car elle avait l'espoir de s'en servir.
Arcalaüs, qu'inspire la sorcière,
S'en va trouver Aravigne, et lui dit:
Roi, si le sort naguère vous trahit,
Vos ennemis vont se faire la guerre.
Armez bien vite, et, les suivant de loin,
Apprêtez-vous à paraître au besoin;

Car vous pourrez, si je sais m'y connaître,
Quand par leur choc ils seront affaiblis,
Accabler l'un, et tous les deux peut-être.
D'Arcalaüs ce roi goûta l'avis;
Et quand, déjà sorti de l'île Ferme,
De ces débats voulant hâter le terme,
Et Périon et son fils, sans retard,
Allaient combattre et Lucain et Lisvard,
Sur les hauteurs dont la côte est semée,
On aperçut une troisième armée.

Assez long-tems entre les deux partis
Comme Aravigne eut l'air d'être indécis,
Les deux partis mirent des soins extrêmes
A l'observer, en s'observant eux-mêmes.
Il en advint qu'on se battit plus tard.
Pendant ce tems, le bruit de cette guerre
Parvint enfin au rocher solitaire
Où Nascian, cet illustre vieillard
Offrait à Dieu sa veille et sa prière.
Sans plus tarder, voilà qu'il entreprend
De terminer cette lutte funeste.
Vers l'île Ferme aussitôt il se rend,
Pressant un peu sa monture modeste;
Ce n'était pas un cheval. On admet
Chez Oriane, éplorée et tremblante,
Le saint vieillard, qui d'abord dit tout net:
Il faut enfin, ô princesse imprudente!

De votre hymen révéler le secret.
De tant de maux étant la triste cause,
Je le voudrais, dit-elle; mais je n'ose.
— Permettez-moi de le dire pour vous...

Et cependant, de massacres jaloux,
Sire Aravigne, enfoncé dans la plaine,
Laisse aux rivaux une plus vaste arène.
Ce fut alors que l'empereur Lucain,
Voulant venger l'honneur du nom romain,
Contre Amadis exprima la menace,
Et, d'un cartel, provoqua son audace.
Soit qu'il eût fait d'insidieux complots,
Soit que ses gens, servant mal sa querelle,
Devinssent vils par un excès de zèle,
Voilà soudain que trente javelots,
N'attendant pas que la lutte commence,
Ont abattu le cheval d'Amadis;
Un escadron de vingt guerriers unis,
Contre Amadis en même tems s'élance.
Heureusement que le roi Gandalin,
Vers Amadis accouru de la Grèce,
N'était pas loin. Veillant à son destin,
Il court à lui de toute sa vitesse.
Ce noble ami si bien récompensé,
D'un cœur ardent, d'un bras chevaleresque,
Joint Amadis qui fléchit, renversé
Par le poitrail d'un cheval gigantesque.

Hors Amadis, il a tout oublié.
Il le reçoit, le soutient, le remonte
Sur son cheval, et le défend à pié.
Le rejoignant, d'une main sûre et prompte,
Bravor, Énil, Lowismond, Quedragant,
Et d'Estravaux, et surtout Florestan,
A ces Romains font expier leur honte.
Pour les venger d'autres sont arrivés;
Sous ses drapeaux chaque guerrier se range;
Tout est en feu, tous les fers sont levés,
Et le duel en bataille se change.

Or, vous saurez que le grand Amadis,
Bien qu'il n'eût point, dans les combats, de maît
A Périon avait dit: Je veux être
Votre soldat ainsi que votre fils.
De Périon la gloire fut très ample.
Il donna l'ordre aussi bien que l'exemple:
Mais il avait de vaillans ennemis,
Et le combat fut long-tems indécis.
Que de trépas! Telle, en nos champs fertiles,
Sans s'arrêter, la faux du moissonneur
Abat, sous l'œil de l'heureux possesseur,
Les rangs d'épis qui nourriront nos villes.
Mais, qu'ai-je dit! folle comparaison!
De ces travaux, ah! qu'un combat diffère,
Ici, la Mort est le propriétaire,
Et les humains, hélas! sont la moisson.

Les chevaliers, victimes glorieuses,
Multipliaient leurs charges furieuses.
Dans un des chocs, l'intrépide Lisvard,
De Lowismond vint frapper le regard.
De Lowismond la rage est sans seconde.
Te voilà donc, roi perfide et cruel,
Le plus ingrat qui fut jamais au monde,
Tu vois en moi ton ennemi mortel.
Avec fureur ces rivaux, qui frémissent,
Se sont chargés. Trompés dans leur effort,
Ne se pouvant percer, ils se saisissent.
Ils ne pensaient qu'à se donner la mort,
Quand Amadis, qui, malgré sa colère,
De sa maîtresse honore encor le père,
Veut l'arracher au péril qu'il prévoit;
Et supposant, par un prétexte adroit,
Que pour lutter cette place est peu sûre,
A rappelé Lowismond, qui murmure.
Cet Écossais, semant ailleurs l'effroi,
Loin de Lisvard va signaler sa rage.
Sur les sujets il se venge du roi,
Comme en ce tems c'était un peu l'usage.
De Florestan je peindrais mal l'ardeur,
Incessamment au carnage occupée.
Mais Amadis, encor plus destructeur,
Faisait briller sa bonne et *verte épée*,
Quand d'alégresse il jette un cri soudain:
Dans la mêlée il distingue Lucain

Qui signalait sa valeur assez mince.
Couvert de fer, Lucain n'en est pas mieux.
Amadis porte un coup prodigieux,
Et d'un revers il coupe en deux ce prince.

A cet aspect, les Romains éperdus,
N'écoutent rien, et ne résistent plus.
C'est vainement que Lisvard les arrête;
Les gens de Rome ont tous perdu la tête.
Ils n'osent plus regarder Amadis,
Et les Anglais, que leur fuite a trahis,
Sont obligés de faire la retraite.

Par la fureur Lowismond emporté
Voyait Lisvard, et voulait le poursuivre;
Mais par l'amour Amadis arrêté,
Dit: La nuit vient, et dans l'obscurité
A trop d'ardeur il ne faut qu'on se livre.
A son desir Lowismond, qui répond,
Du roi Lisvard ne peut suivre la trace.
Ah! mon cousin, s'écriait Lowismond,
A cet ingrat ferez-vous toujours grace?

Mais, s'irritant de son propre malheur,
Lisvard ne sent qu'un amour de vengeance,
Et ce monarque est trop à la fureur
Pour être ému par la reconnaissance.
Dressant son camp tout près de l'ennemi,

Prêt à mourir, d'un courage affermi
Il réunit, il exhorte, il ranime
Des vieux Romains les descendans moins fiers.
Il les exhorte à braver un revers,
A regagner enfin leur propre estime:
Il en dit tant, qu'échauffant leur valeur,
A bien venger leur chef, leur empereur,
Il leur inspire une ardeur assez franche.
On se ranime, et les Anglo-Romains
Ont tous juré que, servant ses desseins,
Le lendemain ils prendront leur revanche.

Ce fut alors que le bon Nascian
Vint vers Lisvard en quittant Oriane.
Malgré la guerre et maint soldat profane,
Le Seigneur Dieu, qui protégeait son plan
Gardait, du ciel, ce vieillard et son âne.
Le roi Lisvard, qui le reçut fort bien,
L'ayant admis seul à seul dans sa tente,
Le sage hermite eut un long entretien...
La chose à dire était embarrassante.
Avec du tems enfin le saint vieillard
Du grand secret sut instruire Lisvard.
Des deux amans l'imprudente alliance,
D'Esplandian le rang et la naissance,
Ce saint dit tout; et Lisvard, confondu,
Après long-tems, n'avait rien répondu.
Et la colère et la douce indulgence,

Et le dépit et la reconnaissance,
Se disputaient dans son cœur combattu.
Le bon hermite, au nom de la vertu,
Vers la douceur inclinait la balance;
Mais je crois bien que l'orgueil irrité
L'allait pencher enfin de son côté,
Quand, par bonheur, Esplandian s'avance.
Devers Lisvard Brisène l'envoyait.
A cet aspect, plein d'un trouble secret,
Sans le vouloir, Lisvard contemple, embrasse
Son petit-fils, plein de charme et de grace.
Par Nascian le moment est saisi;
Lisvard lui dit: Sans perdre ma colère,
Je vais penser à ce que je dois faire.
En attendant, ce prince radouci
Déjà consent à suspendre la guerre.
Des députés vont avec Nascian
Vers Périon: Lisvard, que persuade
L'hermite saint, permet qu'Esplandian
Suive ses pas et soit de l'ambassade.

Instruit de tout par sa mie, Amadis
Avec transport revit son jeune fils.
Lisvard, fidèle à sa fierté première,
Quoique vaincu, s'exprimait en vainqueur,
Et demandait plus qu'on ne pouvait faire.
On répondit avec calme et douceur:
On invoqua, pour discuter ces clauses,

La main du Tems qui guérit tant de choses.
En attendant d'autres conventions
Qui n'étaient pas sans doute aussi faciles,
On arrêta que les deux nations
S'éloigneraient chacune de cinq milles.
Vers l'ile Ferme Amadis recula;
Le roi Lisvard marcha vers Lubanie
Sans beaucoup d'ordre. Il eut tort: c'était là
Que l'attendaient Aravigne et Mélye,

Pendant leur choc, Périon et Lisvard
Se défiaient du perfide Aravigne;
Des leurs, chacun réservant une part,
Avait mis ordre à sa malice insigne.
Mais quand Lisvard, en vertu de l'accord,
Vers la cité qu'on nommait Lubanie,
Fit retirer son armée affaiblie,
Arcalaüs dit: Faisons un effort.
De ce projet Aravigne est d'accord;
La force va servir la perfidie.
Mais, grace au sort, qui déjà le servait,
Esplandian vers Lisvard revenait.
Il voit de loin marcher vers les campagnes
De Lubanie, et franchir les montagnes,
Des corps armés, ne portant l'étendard
De Périon, ni celui de Lisvard.
Lors cet enfant au-dessus de son âge
Devine tout, revient vers Amadis

Tout au plutôt; du fait lui donne avis,
Le suppliant d'employer son courage
A déjouer ces perfides projets,
A secourir Lisvard et les Anglais.
Goûtant beaucoup cet avis salutaire,
Entre ses bras Amadis lève et serre
Son jeune fils; puis, sans perdre un instant,
Vers Périon envoyant un message,
Il part, suivi de son cher Florestan,
De Lowismond, d'Éuil, de Quedragant,
De cent guerriers, dont plus d'un en vaut cent.
Mais il n'en peut emmener davantage.
De Périon les soldats se pressant,
Sont plus nombreux, mais vont plus lentement.
Ils étaient loin lorsque, dans sa furie,
Par un détour Amadis accourant,
Avec les siens entrait dans Lubanie.

Il était tems; car, attaqué soudain
Par une armée et nombreuse et nouvelle,
Le roi Lisvard dans Lubanie en vain
Avait voulu soutenir la querelle.
De ses guerriers une part n'était plus;
Les survivans, entourés, abattus,
Perdaient l'espoir de défendre leur vie.
Du haut des airs, la sorcière Mélye
Sur les Anglais versait l'enchantement
Et le fléau du découragement.
C'en était fait, quand Amadis, qui vole,

Paraît enfin avec ses chevaliers,
Et, d'Aravigne abattant dix guerriers,
Les trouble tous en criant : Gaule! Gaule!
— De par le ciel et de par Amadis,
Ranimons-nous, donnons, ô mes amis,
Dit, relevant sa sanglante bannière,
L'antique preux qu'on nommait Grumedan.
A ces clameurs, Guilan et Cildadan
Ont retrouvé leur audace première;
Lisvard aussi, par un nouvel élan,
Aux ennemis fait mordre la poussière;
Mais Amadis, de ces nobles Anglais
Est séparé par une armée entière :
A chaque instant, par d'étonnans hauts faits,
Il affaiblit cette immense barrière.
Que ses amis firent de beaux exploits!
D'une autre part, suivi de ses Gaulois,
Périon vient augmenter le carnage.
Que de guerriers tombèrent en ce jour!
Les assaillans, enfermés à leur tour,
A leur péril égalent leur courage.
Mais Amadis, plus vaillant et plus fier,
Tombe sur eux, aussi prompt que l'éclair;
Rien ne résiste à son bras... Aravigne,
N'osant mourir, à ses fers se résigne.
De ses succès, Amadis suit le cours;
Il saisit même un scélérat insigne,
Arcalaüs, l'ennemi de ses jours,
Et vers Lisvard il avançait toujours:

Lisvard le voit, le contemple, l'admire,
Et, ramené par ses faits inouis,
De la colère abjurant le délire,
Vole en ses bras en lui criant : Mon fils !

A cet aspect, la sorcière Mélye
Sent dans son cœur redoubler la furie.
Quoi ! constamment ces odieux chrétiens
Écraseront mes amis les païens !
Quoi ! ma fureur vainement échauffée
Ne vaincra pas une petite fée,
Et mes projets seront toujours détruits
Par cette Urgande et son cher Amadis !
Non. Par l'enfer, je promets et je jure
D'avoir raison de cette longue injure.
Cet Amadis, que je poursuis toujours,
De ses périls n'a point fini le cours,
Comme à présent il s'en flatte peut-être.
A mon pouvoir il va me reconnaître,
Et tout l'enfer me prêtant son appui
Va me venger des chrétiens et de lui.
Mélye a dit ; Mélye espère nuire,
Et, souriant à ce plaisir fatal,
Sur le bâton qui lui sert de cheval,
Vole au sabbat où je vais vous conduire.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT QUINZIÈME.

Sabbat. Nouveaux dangers. Combat d'un enfant et d'un vieillard. Départ pour Byzance. Lâcheté des Grecs. Mort de deux grands rois Léonorine promise à Esplandian. Nouvelle bataille. Combat d'une fée et d'une sorcière. Prodiges d'Amadis et de ses frères. Ils disparaissent.

Au tems jadis on brûlait à feu clair
Tous les sorciers. C'était les imbécilles
Que l'on brûlait, gens qui se donnaient l'air
De savoir l'art; car les sorciers habiles,
Sans doute à prendre étaient plus difficiles;
Et, selon moi, ceux qu'on faisait griller,
Par ce seul mot auraient pu se défendre:
« Évidemment, je ne suis pas sorcier,
Puisque par vous je me suis laissé prendre. »
Combien de gens, qu'on paraît envier,
Ont de l'esprit, dit-on, comme un sorcier,
Et, n'usant pas du don qu'on leur suppose,

Pourraient fort bien dire la même chose!
Combien d'entre eux demeurent en chemin,
Tandis que tels, d'un esprit peu malin,
Trouvent souvent des gens qui les préfèrent.
Par quel secret le cuivre est-il de l'or?
Les vrais sorciers sont les sots qui prospèrent,
Et de ceux-là nous en voyons encor..

Au centre épais d'une forêt immense*
Qu'entoure au loin un immense désert,
Le Diable va donner son audience:
Ce rendez-vous aux sorciers est offert:
Là du sabbat doit s'ouvrir la séance.
Dès que, du jour faisant pâlir l'éclat,
La sombre nuit vient occuper sa place,
Dès que la lune, astre utile au sabbat,
A l'univers montre toute sa face,
En se frottant avec soin, et partout,
D'un élixir, du Diable adroit ouvrage,
Tous les sorciers ont le droit et le goût
De se frayer dans les airs un passage.
Au lieu marqué les portent sans délai,
Tel un lion, et telle une grenouille;
Tels vont sur ours, taureau, fourche, ou quenouille,
Et la plupart sur un manche à balai.
Tout au milieu de la forêt qui fume,

* Voyez l'Encyclopédie, article *Sabbat*.

Lustre éclatant, un grand foyer s'allume,
Et montre à tous sur un trône élevé
Le seigneur Diable, en personne arrivé.
Assez souvent c'est en bouc qu'on l'admire,
Mais, se faisant moins beau pour cette fois,
Il n'avait pris que des pieds de satyre.
Lors, consacrant un de ses plus beaux droits,
Tous, en tenant un long flambeau de poix,
A reculons viennent lui rendre hommage:
Puis, par leurs soins méritant son appui,
Vont l'embrasser, mais non pas devant lui.
Le Diable, accort, se retourne avec grace.
Dans sa faveur desirant une place,
Autour de lui les sorciers se pressaient,
Serrant la queue, alors qu'ils en avaient.
On est ravi quand il veut bien sourire.
Les supplians sont toujours satisfaits.
Il fait pourtant fort peu ce qu'on desire;
Mais il promet: c'est un de ses secrets.
Au mal qu'on trame, avec joie il accède.
Selon le lieu tout change un peu de nom:
Ce que chez nous on appelle poison,
Auprès du diable on l'appelle remède.
Aussi Mélye et son plan destructeur
De Satanas eurent-ils la louange.
Par tel avis, tel maléfice étrange,
On augmenta sa force et son ardeur;
Le diable enfin la reçut comme un ange.

Vint du banquet le moment souhaité.
Tout aussitôt vingt démons subalternes
Et un clin d'œil tirent de leurs cavernes
Un grand repas, où chacun s'est porté.
A ce festin, près de Satan affable
La sœur Mélye eut la place d'honneur.
L'on y soupa, l'on y but de grand cœur.
Tous les ragoûts n'étaient pas *à la diable.*
Vers le dessert, les esprits s'échauffans,
De toutes parts commencèrent les chants.
Non pas; j'ai tort : lisez les hurlemens.
Certains sorciers firent des sacrifices,
Dont quelques uns inspireraient l'horreur.
On essaya de nouveaux maléfices,
Qui des démons charmèrent la fureur.
Puis, tout-à-coup, voilà que tout le monde
Se prend la main, et l'on danse une ronde.
Dieu! quels élans! quelles contorsions!
Tu devrais bien me prêter tes crayons,
Fameux Callot, de grotesque mémoire:
Onc il ne fut plus étrange gaîté.
Que le sabbat mérite bien sa gloire!
Les cris affreux jetés dans la nuit noire
Vont étourdir le ciel épouvanté.
Et cependant tous les flambeaux s'éteignent.
Dans les esprits d'autres sentiments règnent.
Et, pour l'instant, ne pensant qu'à s'unir,
Sorciers, démons, et sorcières s'étreignent.

Pour les méchans il est donc du plaisir!
Comme j'ai dit, le Diable, très honnête,
Long-tems avant que la nuit fût complète,
Avait placé Mélye à ses côtés :
Et ce seigneur pour elle eut des bontés.
Il s'en fallait qu'elle fût la plus belle;
Elle était mieux : c'était la plus nouvelle;
Et l'inconstance est chère à Lucifer.
Oui; croyez-en ma science profonde;
Ce goût nous vient proprement de l'enfer,
Et, comme on sait, a damné bien du monde.

D'un tel accord entre de tels amans,
Qu'arriva-t-il? d'affreux événemens.
Ah! j'en frémis, et ma lyre attendrie,
De ces malheurs n'ose chanter le cours.
Tout allait bien. Oriane chérie
Avait enfin vu bénir ses amours;
Galaor même, avec Briolanie
Par l'hyménée avait lié ses jours,
Tout en disant : Quoi donc! c'est pour toujours!
A Lowismond Olinde était unie;
Et Léonor l'était à Cildadan;
Mabille était l'épouse de Guilan;
Bruneau venait d'épouser Mélicie;
Ces deux derniers, qui n'étaient pas des rois,
Le devenaient pour prix de leurs exploits.
Ayant jugé que chacun était digne

De la moitié des états d'Aravigne,
Le roi Lisvard, prié par Amadis,
Avec plaisir les leur avait remis.
Pour Aravigne, ame cruelle et basse,
On l'avait fait tondre et cloîtrer par grace.
Arcalaüs, encore plus pervers,
Par Amadis était chargé de fers.
Nul ennemi ne pouvait qu'avec peine
Troubler encor la paix européenne :
Car Gradamor, que Salluste et Lucain
Laissaient le chef de l'empire Romain,
Dans Amadis reconnaissait son maître
Et son ami. Florestan n'avait rien;
Mais il trouvait, et trouvait assez bien
Qu'il valait mieux faire des rois que l'être.
Enfin, messieurs, tous les honnêtes gens,
Chose assez rare, étaient assez contens :
Soudain Urgande, amenant sa serpente,
Dans les esprits vint jeter l'épouvante.
Guerriers, espoir de Gaule et d'Albion,
Et vous surtout, enfans de Périon,
Il faut me suivre à Byzance, dit-elle;
L'honneur le veut, et la foi vous appelle.
Les Sarrasins, armés de toutes parts,
Marchent, guidés, soutenus par Mélye,
Et, si vos bras ne domtent leur furie,
Ils vont du Christ renverser les remparts.

A ce récit, Amadis, ses deux frères,
Tous les héros illustrés dans ces guerres
Vont, se plaignant seulement du retard.
Ce fut ainsi qu'on vit, beaucoup plus tard,
L'Europe en feu courir aux mêmes terres.
Ici les fils ont pour rivaux les pères.
Le bon Galvane et le noble Lisvard,
Et Périon, quoi qu'Urgande leur die,
Veulent encore être de la partie.
C'est malheureux pour tant de vrais héros
Qui n'avaient plus qu'à jouir du repos,
Et plus encor malheureux pour moi-même
Qui croyais voir la fin de mon poëme:
Il se pourrait que messieurs mes lecteurs
Eussent aussi leur part dans ces malheurs.

Mais le péril est chose trop urgente
Pour que ces preux, à Byzance tremblante,
Puissent mener le généreux secours
De forte armée ou de flotte puissante.
Urgande presse, et veut, avant trois jours,
Les emmener tous seuls dans sa serpente.
Bien qu'Amadis passât fort bien son tems,
Il consentit d'abord à ce voyage.
Il le sait bien, ce vainqueur des brigands:
Tant qu'il n'aura domté les Musulmans,
Il n'aura pas complété son ouvrage.
Par une femme à genoux, Amadis,

Le même jour, d'un don se voit requis.
Le preux distrait, sans retard et sans peine,
L'accorde. Hélas! c'était la liberté
D'Arcalaüs, que, par humanité,
Il retenait avec soin dans sa chaîne.
Reconnaissant Arcabonne trop tard,
Il tient sa foi; mais d'un triste regard,
La mesurant: Une chaîne indulgente
Gardait, dit-il, votre époux trop cruel;
Mais j'ai donné ma promesse imprudente:
Je vous le rends, et que fasse le ciel
Qu'aucun de nous jamais ne s'en repente!

Il disait bien. A peine Arcalaüs
Se trouve libre, en lui-même il menace;
Et justement, parmi des bois touffus,
Esplandian, revenant de la chasse,
S'offre à ses yeux. Arcalaüs charmé,
Et se croyant un héros opprimé,
Sur cet enfant veut se venger du pere.
Rempli d'espoir, sûr qu'Amadis est loin,
Sur ce rivage il met beaucoup de soin
A caresser l'objet de sa colère,
Puis tout-à-coup, tirant un fer vengeur,
S'est élancé pour lui percer le cœur.
Heureusement Esplandian l'esquive;
Et sur-le-champ cet enfant d'un héros,
Loin d'entreprendre une fuite craintive,

Tire son glaive, et répond aux assauts
D'Arcalaüs. Déjà courbé par l'âge,
Et d'une main privé par Amadis,
Arcalaüs, en combattant le fils,
Gardait encor beaucoup trop d'avantage;
Et toutefois, en vain sa lâcheté
Contre un enfant et s'escrime et s'efforce:
Il ne peut vaincre; et, par l'agilité,
Esplandian sait esquiver la force.
Choc singulier que celui d'un enfant
Contre un vieillard, contre un vieillard géant!
Arcalaüs, par heureuse aventure,
N'eut pas le tems de vêtir une armure.
Esplandian sait, d'un heureux effort,
Plonger au sein de ce monstre qui jure,
Son petit fer, qui suffit à la mort.
Le monstre tombe, et ce géant bravache
Jouit encor d'un supplice trop beau.
Un bras d'enfant suffisait pour le lâche;
Mais au pervers il fallait un bourreau.

A l'instant même, et quand sur cette rive
Le hasard veut que Gandalin arrive,
D'un roc voisin, Arcabonne, en fureur,
Vise le sein d'Esplandian vainqueur.
Peu s'en fallut que la flèche cruelle
Ne le perçât d'une atteinte mortelle.
A cet aspect, Gandalin, s'irritant,

D'un pas léger montait vers Arcabonne;
Mais, sans l'attendre, elle, se punissant,
S'est élancée, à son sort s'abandonne,
Et disparait sous les flots en courroux:
Monstre en tout point digne de son époux!

Comme Amadis, à la terreur en proie,
Frémit d'abord, puis palpita de joie!
Comme en ses bras il pressa son enfant
Vivant encore, et de plus triomphant!
Applaudissant à son jeune courage,
Urgande veut qu'on mette du voyage
Ce beau vainqueur, ce guerrier tout nouveau.
Lors Amadis se souvint de l'anneau
Que lui remit jadis Léonorine.
C'est à son fils dès-lors qu'il le destine.
Ce preux emmène Esplandian ravi,
Lui destinant Léonorine aussi.

Dans la serpente on allait assez vite,
Et sur les flots, ses ailes qu'elle agite,
En peu de jours ont conduit les héros
Vers la mer Noire. Il était à propos
Que ce secours, avec quelque vitesse,
Vint protéger l'empereur de la Grèce.
Ce souverain, par les ans abattu,
Déjà trois fois avait été battu.
Mélye avait aux confins de la terre,

Cherché pour lui le plus rude adversaire.
Soudan des Turcs, le terrible Armato
Marchait suivi d'une foule innombrable.
De tous ces gens ennemis du *Credo,*
L'ardeur guerrière à peine était croyable;
Quoique Soudan, leur chef est chevalier:
Mais Armato, dans son orgueil extrême,
A fait un choix unique et singulier:
Il fut armé chevalier... par lui-même.
A cet honneur, d'ailleurs par ses exploits,
Il a trop bien justifié ses droits.
Lui disputant vainement l'avantage,
L'empereur grec est plus faible aux combats:
Non cependant qu'il eût peu de soldats;
Mais ses soldats avaient peu de courage.
On le vit trop lorsque, se confiant
Dans la valeur des guerriers d'occident,
Il entreprit une lutte nouvelle.
Les Francs, guidés, emportés par leur zèle,
Contre les Turcs luttaient au premier rang.
Soudain les Grecs, abjurant l'espérance,
Les ont laissés au champ de la vaillance.
Vingt chevaliers et le grand Amadis
Sont entourés de milliers d'ennemis.
Le dérobant à leurs fureurs fatales,
Doublant d'effort, d'Estravaux et Norgales,
Sauvés par lui, par un noble retour
Ont expiré pour lui sauver le jour.

Amadis, plein d'une douleur profonde,
Les venge au moins, et de sang il s'inonde ;
Lui, ses amis, ses frères furieux,
Comme un torrent renversent tout obstacle.
Les lâches Grecs, n'en croyant pas leurs yeux,
Les revoyant, pensent voir un miracle.

Mais quel effroi, quelle horrible douleur,
De ces héros vient déchirer le cœur,
Quand l'empereur, les yeux noyés de larmes,
Vient leur conter qu'abandonnés aussi,
Et Périon et Lisvard ont péri !
Du moins, dit-il, mille païens en armes
Ont entouré ces vieillards valeureux,
Et quelques Francs qui luttaient auprès d'eux.
A ce discours, vous eussiez vu trois frères
Réunissant leurs efforts téméraires,
Seuls, d'une armée attaquer le rempart
Pour dégager Périon et Lisvard.
A leur secours tous leurs amis arrivent ;
En rougissant, les Grecs même les suivent ;
Mais, avant tous, Amadis furieux,
Exterminant les païens qu'il accable,
Leur apparaît comme un fantôme affreux.
Tout meurt ou fuit sous son bras redoutable.
Non : Galaor et Florestan rivaux,
Par leurs exploits se montrent ses égaux.
Pâles vainqueurs, tous trois enfin arrivent

Où les deux rois à peine se survivent,
Où Grumedan et dix autres guerriers
Ont eu l'honneur de mourir à leurs pieds.
Touchant tableau! de leurs mains triomphantes
Les trois héros à genoux, en pleurant,
Des deux vieillards, au ciel qui les attend,
Selon leur vœu, lèvent les mains mourantes.
« Dieu, disent-ils, nous mourons pour ta foi;
Et quel bonheur se joint à tant de gloire!
Les Sarrasins sentent enfin l'effroi,
Et nous voyons en mourant la victoire. »
A Lowismond qui le soutient, Lisvard,
Près du trépas méconnaissant la crainte,
Dit, souriant avec un doux regard:
J'eus avec vous une plus rude étreinte.
Par Cildadan, par Amadis pressé,
Il tient long-tems Amadis embrassé.
Vers Périon Amadis qui revole,
Ne peut suffire à de telles douleurs:
Les survivans sont inondés de pleurs
Près des mourans dont la voix les console.
En ce moment, sur leurs fronts glorieux,
On vit, au loin, une flamme reluire,
Et les deux rois, couronnés dans les cieux,
Vont recevoir la palme du martyre.

Vous le savez, il est certains regrets
Que l'on conçoit, mais qu'on ne peint jamais.

Pour adoucir ceux qu'Amadis éprouve,
L'empereur grec caresse Esplandian,
A qui son père avait, selon son plan,
Remis l'anneau, qu'avec plaisir lui trouve
Léonorine; et déjà ces enfans,
Charmans tous deux, prennent des sentimens
Que, dans son cœur, l'empereur grec approuve.
Comme ils jouaient tous les deux un matin,
Esplandian découvrant sa poitrine
Pour lui montrer son nom en bon latin,
Léonorine y lut... *Léonorine.*
C'était ce mot, en grec, que Nascian
N'avait pu lire au jeune Esplandian.
Léonorine, en sa langue natale,
Le lut sans peine, et rougit tout d'abord
Comme rougit l'aurore matinale.
En vérité, c'est, dit-elle, un peu fort.
Écrire là mon nom!... Ah! je vous jure,
Lui répond-il, que je n'eus pas ce tort;
Je ne lis pas même cette écriture.
C'est votre nom, dites-vous: je le croi.
Ah! dans mon cœur il est écrit par moi;
Mais il le fut ici par la nature:
Elle voulut marquer apparemment
Que je serais à jamais votre amant.

Si, n'écoutant qu'une idée indiscrète,
Sur notre sein, au premier de nos jours,

De l'avenir la nature interprète,
Gravait ainsi le nom de nos amours,
Sur Amadis, ame constante et pure,
Un nom, tout seul, se serait lu d'abord;
Mais quel artiste, expert en écriture,
Eût déchiffré le sein de Galaor?
Quoi qu'il en soit, ce fait d'étrange espèce
Fut dit bien vite à l'empereur de Grèce,
Qui l'admira, qui dans ce double nom
Vit à son tour une prédiction:
On lui prédit d'ailleurs ce qu'il desire.
Sans nul retard appelant Amadis,
Devant les grands il se plaît à lui dire:
Noble héros, j'engage à votre fils
Ma fille unique, et, pour dot, mon empire.
En d'autres tems, Amadis plus flatté
Eût témoigné plus de reconnaissance.
L'engagement sans doute est accepté;
Mais avant tout il songe à la vengeance.
Hélisabel, qui le suivait toujours,
Porte aux blessés le plus puissant secours.
Dans tous les rangs le héros de la France
S'en va des Grecs ranimer la vaillance.
Elmis, ce nain fidèle et valeureux,
Dont ses bienfaits et ses dons généreux
Ont fait un homme assez considérable,
A sa prière, Elmis, en peu de jours,
Va de Grassinde invoquer le concours

Contre les Turcs; et cette reine aimable,
Fort promptement, pour revoir Amadis
Le plus aimé d'entre tous ses amis,
Arrive avec un secours formidable.
Elle était belle (on vous l'a dit souvent),
Et parut telle au seigneur Quedragant
Qui s'avisa de s'enflammer pour elle.
Il la trouva d'abord assez rebelle;
Car Quedragant, par le tems maltraité,
Était moins bien aux pieds de la beauté
Qu'au champ d'honneur et paré de son heaume;
Mais Amadis pour lui parla si bien,
Qu'avec Grassinde uni d'un doux lien,
Il eut bientôt sa main et son royaume.
Pour Amadis ce moment est flatteur,
Et calme un peu le mal qui le dévore:
Quand le chagrin l'accable, un noble cœur
Dans ses amis se réjouit encore.

Mais le moment, le moment du bonheur
Arrive enfin, et le héros espère
Que, dans le champ offert à sa valeur,
Il va venger les chrétiens et son père.
De son côté, renforcé de soldats,
Armato vient, et, remplissant la plaine,
Il fait donner le signal des combats.
Déjà le sang rougit au loin l'arène;
Mais cette fois les Grecs soutiennent mieux

Le choc ardent des païens furieux,
Et, sur un char que traînent de beaux cygnes,
Autre Vénus, Urgande au-dessus d'eux,
Leur inspirant des pensers belliqueux,
Fait que ces Grecs enfin se montrent dignes
Des chevaliers qui combattent pour eux.

Soudain, volant sur un char redoutable
Dont les coursiers sont des chauves-souris,
Tenant en main son livre formidable
Où des fragmens d'avenir sont écrits,
Mélye accourt brûlante de colère.
Urgande alors met sa baguette en jeu,
Et cette fée, entre elle et la sorcière,
En un moment élève un mur de feu.
A cet aspect, sans s'étonner, Mélye
Éteint la flamme avec un mur de pluie.
Urgande, usant des moyens les plus prompts,
Crut faire bien d'évoquer des dragons.
Mais qui dirait tous les monstres énormes,
Monstres affreux et sans noms et sans formes
Que sut Mélye, en ses projets pervers,
Tout à la fois évoquer des enfers?
Francs, Grecs, et Turcs, se croyant des vertiges,
Ont suspendu leurs combats furieux
Pour regarder cet assaut de prodiges;
Onc rien de tel ne vint frapper les yeux.
Aux fiers dragons qui défendaient Urgande

Il faut ici que justice se rende :
Contre l'enfer et ses enchantemens
Leur valeur sut résister quelque tems;
Mais autour d'eux s'accroissaient les obstacles;
Et puis Urgande, à des traits inouis
N'opposait rien que de faibles miracles:
Les gens de bien sont souvent peu hardis.
Enfin voici que les dragons succombent,
Beaucoup sont morts, et de la nue ils tombent;
Le reste fuit. Au comble de ses vœux,
Mélye alors, dès long-tems irritée,
Vole à la fée, et, par ses longs cheveux,
Saisit, emporte Urgande épouvantée.

A cet aspect, voyant traiter ainsi
Celle qui fut toujours sa protectrice,
De quelle horreur Amadis fut saisi!
Non, il n'est pas de plus cruel supplice.
Mais tout-à-coup, en cet affreux moment,
A sa fureur il s'offre une espérance:
Un des dragons, étourdi seulement,
Auprès de lui reprenait connaissance.
Amadis vole au dragon généreux,
Qui, plein d'ardeur et devinant ses vœux,
Reçoit sur lui ce héros en furie,
Et prend son vol vers Urgande et Mélye.
Autant en fait le noble Galaor,
Dont Florestan suit promptement la trace.

Sir Lowismond voulait partir encor;
Mais nul dragon ne s'offre à son audace.
Les trois héros, dans le vague de l'air,
Sur ces coursiers volent comme l'éclair.
Contre eux en vain les monstres s'accumulent;
Frappés par eux, tous meurent, ou reculent.
Luttant aussi, les terribles coursiers
Se montrent presque égaux aux cavaliers.
Mélye alors, précipitant sa fuite,
De tout son art employant tout l'appui,
Veut des héros retarder la poursuite;
Mais Amadis chasse tout devant lui.
La nuit en vain vient effrayer la terre;
En vain au loin résonne le tonnerre,
Vers la sorcière Amadis parvenu,
L'allait saisir, quand, trompant son attente,
Elle s'échappe, éperdue et tremblante,
Et dans ses mains laisse un livre inconnu.
Notre héros, que le plaisir enivre,
Tenant Urgande, allait jeter le livre,
Quand elle dit: Que faites-vous? ô cieux!
Donnez, donnez ce livre précieux,
Et, me laissant en percer le mystère,
Guerriers chéris, précipitez vos pas
Vers les chrétiens, vers le lieu des combats,
Où votre aspect n'est que trop nécessaire.

Il est bien vrai qu'Armato, ses amis,

Voulant user du départ d'Amadis,
Avaient porté leur ardeur vengeresse
Sur les guerriers du Pont et de la Grèce.
Contre ce choc Lowismond, Cildadan,
Et Quedragant, et Bravor, et Guilan,
Et Gandalin, unissaient leur audace.
Celle des Grecs par malheur était lasse.
Ils reculaient devant les ennemis;
Ils allaient fuir. Déjà dans l'autre monde
Armato vient de dépêcher le fils
De l'empereur qui règne à Trébisonde.
C'en était fait, quand le grand Amadis,
Et Galaor et Florestan unis,
Troublent l'espoir des Turcs, que Dieu confonde!
Ils sont tombés sur les païens félons;
Et ces brigands perdant leur avantage,
Soutiennent mal, dans le champ du carnage,
Le choc brillant des *héros aux dragons.*
On eût cru voir trois célestes génies,
Qui, descendus des foyers éternels,
Venaient punir d'innombrables impies:
C'était plus beau; car c'étaient des mortels.
Voyant ses Turcs abjurer l'espérance,
Armato sort de leurs rangs indécis,
Et respirant la haine et la vengeance,
A haute voix il appelle Amadis;
Il le défie, et même à toute outrance.
Lors Amadis, pour un combat égal,

A son dragon préfère son cheval.
Dans ce duel, que d'exploits! que d'audace...!
Quand d'hésiter la victoire se lasse,
Cédant enfin, et maudissant le ciel,
Le païen tombe atteint d'un coup mortel;
Et ses guerriers, par une fuite prompte,
S'en vont cacher leur douleur et leur honte.

Mais qui croira le plus étrange fait?
Aux trois héros l'armée applaudissait;
On n'entendait que fanfares de gloire,
Des cris de joie, et des chants de victoire.
Voilà soudain que de sa main de plomb
Le sommeil vient peser sur leur paupière,
Et leur repos est bientôt si profond,
Que rien déjà ne peut les en distraire.
C'était trop peu: les alliés divers
Devaient subir un plus cruel revers.
Quel trouble on sent! quelles terreurs renaissent!
Les trois héros s'élèvent dans les airs,
Et dans l'espace aux regards disparaissent.

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT SEIZIÈME*.

Annales. Début de Tiran le Blanc. Leçon à un jeune prince. Tiran à Byzance. Lisvard de Grèce. Carmesine. Le coup de foudre. Témérité d'un page.

Mes chers amis, si vous ne dormez pas
Comme Amadis ou comme Dinazarde,
Un tems encor veuillez suivre mes pas
Dans les périls que pour vous je hasarde.
Sur Amadis, au point où nous voilà,

* J'ai déjà dit, et dois redire ici, que les trois chants qui suivent, quoique beaucoup moins libres que le *Tiran le Blanc* dont ils sont imités, le sont encore beaucoup plus que je n'aurais voulu, et ne doivent pas être lus par les personnes sévères : ils ne conviennent qu'aux hommes qui ne sont pas plus dégoûtés de l'histoire par ses scandales que par ses désastres, et qui voudront trouver ici un tableau très naïf et très curieux de la licence, et, puisqu'il faut le dire, du libertinage des tems et des pays où l'on écrivait les livres de chevalerie.

Vous desirez, ou du moins je le pense,
En savoir plus. Il faut donc pour cela,
Et vous, et moi, s'armer de patience;
Il faut surtout trouver bon qu'en son cours,
Se dispensant de règles trop bornées,
Ma muse ici traverse les années
Comme naguère elle a franchi les jours.
Pour arriver au but que je médite,
Je suis forcé de subir cette loi.
Mes chers amis, vous ferez avec moi
Bien du chemin; mais vous irez fort vite.

Les Grecs restaient abattus, consternés;
Les héros francs que l'on n'abattait guères,
Dans l'univers héros disséminés,
Vont sans retard y chercher les trois frères.
Bientôt après, voilà qu'un autre point
Vient redoubler le regret qui les *point:*
Un beau matin, Oriane est perdue,
Briolanie est sans doute bien loin,
Et l'île Ferme est même disparue.
De vingt héros les efforts plus qu'humains,
Vingt ans et plus furent constans et vains.
Bien fallût-il que ces propriétaires
Vinssent revoir leurs royaumes, leurs terres,
Et de leurs jours embellir le déclin.
Alors qu'on a dépensé le matin,
Le plus souvent à des courses ingrates,

Quand le soir vient, on cesse de courir.
Il faut toujours regagner ses pénates:
C'est auprès d'eux que l'on aime à mourir.

Il fut heureux, on doit le reconnaître,
Que le vainqueur, avant de disparaître,
Eût renversé, détruit tant de païens;
De déranger le calme des chrétiens,
D'assez long-tems, aucun ne fut le maître.
L'empereur grec vécut, mourut en paix,
Après avoir, ainsi qu'on l'imagine,
Des nœuds d'hymen réuni pour jamais
Esplandian avec Léonorine.
Esplandian, content de ses sujets,
Eut à Byzance un règne assez prospère.
On lui jura mille fois que jamais
Prince si grand n'avait charmé la terre.
Mais, quoi! ma muse, en sa sévérité,
Ne voit, ne dit rien que la vérité:
Esplandian n'égala point son père.
Bien que l'on ait, en de trompeurs récits,
Écrit, vanté ses vertus, ses conquêtes,
Il fut semblable aux enfans de Paris,
Qui, vieillissant, dit-on, deviennent bêtes:
Cela me fait trembler, moi qui vieillis.
Lui, dont enfant on vantait les prouesses,
Homme, tint mal ses brillantes promesses;
Et fut, s'il faut dire ici mon avis,

De ces grands rois qui sont un peu petits.

Son successeur, son fils, *Lisvard de Grèce*,
Je l'avoûrai, surpassa sa faiblesse:
Mais il passa plus encor sa bonté.
Sans grand renom, mais non pas sans gaîté,
Lisvard mena tout doucement la vie.
A Trébisonde il prit femme jolie,
Et compta fort sur sa fidélité.
S'il eut parfois de mauvaises idées,
Fort aisément il les crut mal fondées.
L'ayant perdue, et même promptement,
Il lui resta, dans ce coup accablant,
Un jeune fils, dit *Amadis de Grèce*,
Puis une fille, au regard séduisant,
De qui déjà, bien qu'elle fût enfant,
On admirait la grace enchanteresse.
De Carmesine elle reçut le nom.
Pour bien soigner son éducation,
Le bon Lisvard, père plein de tendresse,
Prit les conseils d'une belle princesse,
Qui tant de fois vint lui parler raison
Qu'il eut desir d'en troubler la sagesse,
Et qu'il en fit, grace à l'occasion,
Presque sa femme, et du moins sa maîtresse.
Théodonice, alors encor fort bien,
Avait été, disait-on, très galante:
Le bon Lisvard bientôt n'en sut plus rien,

Et pour lui seul il la crut indulgente.
Il la logea dans son propre palais.
Par amitié, motif très respectable.
Théodonice, accueillant maints placets,
Par son crédit était fort redoutable.
Chez elle admis, les ministres rivaux
Lui soumettaient à l'envi leurs travaux.
Lisvard lui-même, avec assez de zèle,
Allait souvent travailler avec elle.
Bref, ce bon prince eût été trop heureux,
N'étaient les Turcs, qui, reprenant courage,
Bravaient souvent Lisvard, peu belliqueux,
Et chez les Grecs venaient faire ravage.
Il restait peu de ces guerriers hardis,
Contemporains du célèbre Amadis.
Nul débutant n'offrait assez d'audace
Pour donner suite à cette illustre race.
Les attentats, qu'Amadis abolit,
De toutes parts renaissaient. Maint délit
Impunément avait lieu. Dans les ames
Plus ne brillaient déjà ces nobles flammes
Dont j'ai dépeint l'héroïque chaleur.
Moins de vertus se montraient chez les femmes,
Et les guerriers avaient moins de valeur.
Un seul encore, en ce tems qu'on décrie,
Chez les chrétiens gardait l'antique honneur;
Et c'est vers lui que je me réfugie.

Quand Galaor, au printems de ses jours,
Par tout pays courtisait tant de belles,
On en vit une, objet de ses amours,
Qui ne fut pas au nombre des cruelles.
N'écoutant rien qu'un aveugle intérêt,
Duc de Bretagne, Ékérouant, son père,
Au célibat tout haut la destinait.
Mais Galaor, sans prêtre ni notaire,
L'avait pourtant épousée en secret.
Leur fils, *Seigneur de la Marche Tiranne,*
Et chevalier assez fort et vaillant,
Formant ensuite un hymen moins profane,
Dix ans après, eut enfin un enfant
Dont il naquit un fils frais et charmant,
Qui fut nommé, de là, *Tiran le Blanc.*
Or, ce Tiran, redoutable adversaire,
Était alors le prince de la guerre;
Terrible au choc, mais noble et généreux,
Autant au moins qu'il était valeureux.
Il avait su, par les coups les plus fermes,
Frapper de mort le célèbre Villermes.
Il avait fait crier grace et pardon
Au chevalier *Kyrieleïson,*
Qui, des enfans essuyant la huée,
D'une abbaye assez loin située
S'était fait moine avec juste raison.
Melchisédeck, Jérusalem, rois d'armes,
Ne pouvaient pas suffire à ses exploits...

Se signalant au plus beau des tournois,
Tiran, lui seul affrontant mille alarmes,
Avait vaincu cinq redoutables rois.
Enfin sans cesse il montrait son audace.
Perdant l'espoir de trouver Amadis,
Qui, s'il existe, a cent ans accomplis,
Il cherche au moins à marcher sur sa trace.

Or, dans la Gaule, un monarque régnait
Pour Amadis, dont on désespérait.
Assez bon prince, il descendait d'un frère
De Périon. Le ciel l'avait fait père
De cinq enfans; c'était un très bon lot;
Mais leur aîné, prince plus qu'ordinaire,
Se montrait fier cent fois plus qu'il ne faut.
Le roi gaulois, qui n'en savait que faire,
Avait pressé Tiran, pour qu'à ce fils
Il voulût bien donner quelques avis.
Dans cette cour, il semblait devoir plaire;
Il possédait un noble caractère,
De la raison, de l'esprit et du goût:
C'est pour cela qu'il ne plut pas beaucoup.

Qui n'a point vu quelle secrète haine
Portent souvent les sots aux gens d'esprit:
Que leur fit-on? rien. Au plus, on les gêne.
Eh! mon ami, pourquoi tant de dépit?
Moi, plus heureux, je ne prends point la peine

De te haïr; la pitié me suffit.

Comme Tiran, avec peu d'espérance,
Formait le prince, en conduite, en vaillance,
Un certain jour, en un moment d'humeur
Que des *amis* ménagèrent d'avance,
Il éprouva de lui quelque hauteur.
Y pensez-vous, dit le héros? Mon prince,
Quittez, quittez ces airs impérieux.
Vous êtes vain de vos nobles aïeux,
Mais vous n'avez qu'un mérite assez mince.
Fuir des flatteurs le pouvoir effrayant,
Est un devoir pour vous très nécessaire:
Ils ont parfois fait un nain d'un géant,
Et vous avez une taille ordinaire.
Du moins, pour eux, de leurs soins les payant,
Gardez ces airs, dont la hauteur m'étonne;
Un chevalier, noble ami des hasards,
Aux princes sait tout ce qu'il doit d'égards,
Mais ne consent au mépris de personne.
L'épée en main, un guerrier est un roi:
De son renom il sait remplir la terre;
Il se pourra qu'on parle encor de moi
Lorque de vous on ne parlera guère.

Il dit: il part, et, brisant ses liens,
Sans nul regret il a quitté la France,
Instruit qu'il est que les héros chrétiens,

Grace aux fureurs des damnés de païens,
Ont des exploits toujours prêts à Byzance.
Le bon Lisvard, que les Turcs pressaient fort,
Reçut chez lui Tiran avec transport.
Tiran, après, vint chez Théodonice,
Qui l'accueillit d'un air très gracieux :
Il admira sa taille, ses beaux yeux
Dignes encor d'inspirer un caprice.
Que fut-ce donc, quand il eut salué
Et regardé la jeune Carmesine,
Ses yeux, ses traits, et sa grace divine!
Il demeura long-tems pétrifié.
A lui parler ne pouvant se résoudre,
Il dit deux mots enfin. Depuis ce jour,
Au premier trait que nous lance l'Amour,
On a donné le nom du *coup de foudre.*

Je l'avoûrai : Carmesine aux beaux yeux
Méritait bien de fonder cet adage.
Car on peut être aussi bien, mais pas mieux.
En d'autres tems, mais presque aux mêmes lieux
Hélène aux cœurs ne plut pas davantage.
Combien Tiran de son aspect charmé,
A s'illustrer se sentit animé!
Ce seul motif peut doubler son courage.
Cette valeur eut une occasion
De se montrer aux regards de Byzance;
Du chevalier Kyrieleïson
Le dernier frère, aîné par la vaillance,

De ce poltron pour servir la vengeance,
Vint accuser Tiran d'être félon,
Et le voulut combattre à toute outrance.
Les deux rivaux, avant ce grand effort,
Se rapprochant, *en champ clos s'embrassèrent,*
Comme tous deux se pardonnant leur mort.
Avec furie alors tous deux luttèrent.
Or, de Tiran le rival effrayant
Était doué d'une taille infinie;
Mais il était *bête comme un géant;*
Dont il advint que, malgré sa furie,
Tiran enfin le renversa mourant.

C'est déjà bien que d'être redoutable;
Mais tout va mieux alors qu'on est aimable.
Au fier vainqueur, Carmesine, aux beaux yeux,
Dit, certain soir: Chevalier glorieux,
Ça, dites-nous quelque chanson de France;
Car c'est, dit-on, là qu'on les fait le mieux.
Le chevalier, tout plein de complaisance,
Se ressouvint alors de celle-ci:
La chanson plut, bien qu'il eût mal choisi.

On sait que l'Amour et le Diable *
Sont les deux tyrans d'ici bas.

* La première idée de cette chanson se trouve dans une romance de M. de Coupigny, à qui nous en devons de très jolies, et qui vient d'en publier le recueil.

Si le second est effroyable,
L'autre a de dangereux appas.
Toujours, sur plus d'un cœur profane,
Leur art perfide a réussi.
Enfin, si le Diable nous damne,
L'Amour nous fait damner aussi.

Or, le Diable garde en réserve
Contre Amour un secret courroux.
Bien que souvent l'Amour le serve,
De l'Amour le Diable est jaloux.
Un jour cet esprit détestable,
Lançant des regards ennemis,
Veut mettre en enfer l'autre Diable,
Qui d'abord met en paradis.

Il l'aborde : il semble maudire...
Le diable d'Amour, sans retard,
Sait l'étonner par un sourire,
Et l'a vaincu par un regard.
Cédant au pouvoir qui l'accable,
L'esprit-fatal est dans les fers,
Et l'*Amour emporte le Diable:*
Il emporterait l'univers.

Mais, quand sa victoire est fixée,
L'Amour se néglige soudain :
C'est une mauvaise pensée

Que lui souffle l'esprit malin.
Souvent le conquérant sommeille :
Il dort même, et si bien qu'un jour
Il est conquis quand il s'éveille;
Et *le Diable emporte l'Amour.*

L'Amour, appelant à son aide,
Vainement crie au ravisseur:
Il était perdu sans remède,
S'il n'eût pas rencontré sa sœur.
L'Amitié, noble et secourable,
L'enlève au Démon effrayé;
Et l'Amour, qu'emportait le Diable,
Se sauve auprès de l'Amitié.

A ce récit où, comme on voit, se mêle
L'ancienne fable à la fable nouvelle,
En souriant, Lisvard dit: C'est fort bien.
Pensant bien plus, sa fille ne dit rien.
Déjà Tiran occupait cette belle,
Enfant encor. Lors, pour l'occuper mieux,
Tiran courut en des champs périlleux
Se signaler pour son père et pour elle.

Autre Armato, plus redoutable encor,
Le soudan turc, qu'on nommait Bravorante,
A sa valeur donnait un tel essor
Que tout fuyait sa fureur turbulente.

Des Grecs tremblans nommé le général,
Tiran, si bien excita leurs courages,
Qu'avant un mois, se défendant moins mal,
Ils obtenaient de petits avantages.
Pour les venir annoncer à Lisvard,
Toujours Tiran dépêchait au plus vite
Un jeune page, au gracieux regard,
Gaulois charmant, qu'on nommait Hippolyte.
Le regardant, le trouvant accompli,
Lisvard, un jour, dit à Théodonice :
Regardez donc combien il est joli !
Mais non, dit-elle. Ah, ciel, quelle injustice !
Reprit Lisvard. Oh ! je vous l'enverrai
Quand il viendra pour quelque autre nouvelle.
Qu'il soit par vous, lors, mieux considéré,
Et jugez-en. Vous le voulez, dit-elle;
Je le veux bien, pour remplir vos souhaits.
Précisément il vint huit jours après,
Et l'empereur l'envoya chez la belle.

Or cette dame, avec quelque appareil,
Dans son salon reçut le jeune page :
Son éventail, d'un éclat sans pareil,
Dérobait mal l'éclat de son visage.
Le page avait des pensers très humains,
Et remarquait les plus charmantes mains.
Il répéta galamment son message.
Il s'éloignait, lorsque, le retenant :

Pour l'intérêt du prince et de l'empire,
Il est, dit-elle, un secret important
Qu'au Général vous voudrez bien redire;
Que l'on nous laisse. En prononçant ces mots
La dame avait l'air digne, qu'une actrice,
Par un auteur condamnée au pathos,
Se donne, avant d'entrer dans la coulisse;
Dans la coulisse, elle a moins de fierté.
Puisqu'il vous faut dire la vérité,
Telle parut aussi Théodonice.
Elle causa sans emphase, et gaîment:
Ce grand secret n'importait nullement.
D'après cela, le jeune homme envisage
D'autres secrets, bien plus jolis vraiment.
Ce page était aussi hardi... qu'un page.
Puis certain air lui plaît et l'encourage;
Si que, voilant d'un égard très suspect,
Ses sentimens d'une douteuse espèce,
Il veut, dit-il, par excès de respect,
Baiser le pied de l'auguste princesse.
Mais, le dirai-je! O crime! ô trahison!
Ce pied furtif lui paraît si mignon,
Que l'étourdi, qu'un fol espoir inspire,
Ose risquer ce que je n'ose dire.
A ce forfait étrange et singulier,
Trop justement la princesse interdite
Résistait mal, oubliait de crier;
Et l'heureux page, en son ardeur maudite

Aurait commis le délit tout entier,
Quand, arrêtant à propos Hippolyte,
Dans ce salon, Théodonice eut peur
Que l'on n'entrât, sans compter la pudeur.
Éloignez-vous, dit-elle, de ma vue :
La mort devrait punir votre forfait;
Mais revenez ce soir : la nuit venue,
Je veux au moins vous gronder... en secret.

Le page vint *. Certaine galerie
Avait long-tems caché sa seigneurie;
Et l'étourdi, le moment advenu,
Chez cette dame entra sans être vu.
Elle était seule. Allons, que je vous gronde :
Tombez, dit-elle, à genoux promptement.
Théodonice était le mieux du monde,
Et n'avait pas un habit de pédant.
Il ne l'avait jamais vue aussi belle.
Il s'inclina devant elle, près d'elle.
Alors, d'un air décent et magistral,
Elle lui tint un discours si moral,
Blâma si fort sa flamme impétueuse,
Et se peignit sur-tout si vertueuse,
Qu'il vint au page, en la considérant,
Un plan bizarre, un caprice plaisant;

* Voyez OEuvres badines de Caylus, tom. II, p. 106 et suivantes. Je suis encore plus réservé que lui.

Et, reprenant la chose commencée,
Presque où tantôt sa main l'avait laissée,
Jamais, dit-il d'un ton très sérieux,
Je n'entendis la raison parler mieux.
A vous ouïr le repentir m'accable.
Combien je fus malheureux et coupable!
Ah! poursuit-il, dans ses témérités,
Plus loin encor poussant les libertés,
Ces yeux charmans, ces graces séduisantes,
Ces doux contours, ces formes ravissantes,
Pourraient, peut-être, excuser l'attentat,
S'il était rien, hélas, qui l'excusât!
Non, reprend-il, avec grace et souplesse,
Sur le sofa poursuivant la princesse,
Je sens, d'après votre noble leçon,
Combien je suis indigne de pardon;
Ce que j ai fait rend ma douleur bien vive:
J'en suis puni par ce dont je me prive.
Dieu! que d'attraits! et j'y dois renoncer!
Plus vivement il osait la presser.
Même il osait, hardi jusqu'au miracle,
Entre elle et lui dissiper tout obstacle.
On ne peut pas vous aimer plus que moi,
Dit-il. Hélas! une sévère loi
Vient m'arrêter. Votre vertu cruelle,
A tout jamais au devoir me rappelle;
Et désormais, soumis à votre aspect,
Le tendre amour cède au triste respect.

Malgré qu'il prît une joie infinie
A prolonger cette plaisanterie,
Le page adroit, las de se contenir,
Était au point où l'on doit les finir.
Théodonice était, par aventure,
Un peu distraite, et ce ne fut qu'alors
Qu'elle aperçut les indécens transports
Qui menaçaient une vertu si pure.
Vous ne pouvez concevoir ses efforts
Pour détourner une attaque si vive;
Mais j'avoûrai que son zèle fut vain;
Et, quand un page a fait tant de chemin,
On ne peut guère empêcher qu'il n'arrive.

Mais, en entrant le lendemain matin,
Combien frémit la suivante Élisée,
Alors qu'auprès de sa dame, soudain,
Il lui survint une étrange visée!
Un homme était endormi sur son sein.
Elle en resta vraiment scandalisée;
Mais sans retard cette fille, pourtant,
Courut fermer la porte à tout venant;
Ce qu'elle fit en personne avisée:
Car à l'instant venaient des médecins
Pour visiter la princesse rusée,
Qui justement la veille, en ses desseins,
S'était sentie assez indisposée.
Puis du palais arriva le seigneur;

Plein d'intérêt il frappait à la porte.
Lors Élisée avec vive frayeur
Courut au lit, et, d'une voix peu forte,
Dit: Levez-vous, ou bien vous êtes morte.
Théodonice eut un moment grand' peur;
Mais cependant, faisant cacher le page,
Elle se lève, et d'un ferme courage
Reçoit Lisvard enchanté de la voir:
Je suis bien mieux, dit-elle, qu'hier soir.
Pour son malheur, Lisvard que l'on attrape,
Se croit profond au métier d'Esculape.
Prenant le pouls, après l'avoir tâté,
Le pouls, dit-il, est bien moins agité.
Mon ignorance est vraiment sans pareille,
Ou bien sa nuit s'est passée à merveille.
Oui, je le gage, et c'est la vérité.
Nous avons tort, et j'ai l'ame affligée
Que nous l'ayons si matin dérangée:
Mais laissons-la, pour remplir son souhait,
Se reposer comme elle a déjà fait.
Il dit, l'embrasse, et, la laissant tranquille,
Va se vanter d'être un docteur habile.
C'est d'Amadis le petit-fils. Hélas...!
Assez souvent le dieu par qui nous sommes
Dégrade ainsi la race des grands hommes,
Pour consoler ceux qui ne le sont pas.

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Consultation sur la vertu des femmes. Plaisir-de-ma-vie. La Veuve reposée. La Chemise. Le Gant. Intrigues croisées. Sermon de Plaisir-de-ma-vie. Scène nocturne. Tiran se casse le bras.

On a souvent raconté des batailles :
Homère même est moins intéressant
Quand il nous peint Achille frémissant,
Hector, qu'il traîne autour de ses murailles,
Et cent héros qui meurent dans leur sang;
Mais c'est le sort de l'humaine nature
De se complaire à la douce peinture
D'un tendre feu, d'un amour innocent.
L'aimable Amour, dans son charme suprême,
Nous fait aimer jusqu'à ses erreurs même.
Est-ce en effet un crime à tant haïr,
Que de Vénus le culte se propage,
Et qu'une belle aime assez le plaisir
Pour en donner encore davantage?

Et plût au ciel, qui sait bien que jamais
Je n'approuvai ces erreurs déplorables,
Qu'on ne pleurât jamais d'autres forfaits,
Et qu'on ne vît jamais d'autres coupables !

Or, vous saurez que l'empereur Lisvard,
Amant toujours rempli de prud'homie,
S'en vint un jour retrouver sur le tard
Théodonice, et lui dit: Chère amie,
Je l'avoûrai, j'ai du chagrin au cœur.
— Vous! du chagrin! et pourquoi, monseigneur?
— Voici venir la vieillesse ennemie.
Le tems n'est plus où, brillant, plein d'ardeur,
J'étais léger, vif, enfin beau parleur.
Vous le savez mieux qu'aucune, ma chère :
Il est certain que j'avais l'art de plaire.
Oui : dans ce tems, la plus fière beauté
Bientôt pour moi cessait d'être rebelle;
Hé bien! malgré mon amabilité,
L'on m'a trahi, souvent on m'a quitté,
Et quelquefois d'une façon cruelle;
Et je n'ai pu jamais, en vérité,
Trouver qu'en vous, ma chère, un cœur fidèle.

Je vous dirai que parmi ces noirceurs,
Qui bien souvent excitaient mes fureurs,
Plus d'une fois votre amant très sensible
S'est demandé s'il est donc impossible

Par quelque fée ou par quelque démon,
Par la magie ou bien par la raison,
De corriger nos dames séduisantes
Qu'on voit partout un peu trop complaisantes,
De modérer en elles ce desir
De contenter et de faire plaisir,
Qu'elles ont eu, qu'elles ont, et, je pense,
Auront toujours, si par quelque puissance
On ne sait pas enfin les en guérir.
Oui : j'ai souvent recherché dans mon ame
Par quels moyens, par quels heureux secrets,
Sur cette terre on peut rendre une femme
Sinon fidèle, au moins sage à peu près.
M'en pourriez-vous indiquer un, madame ?

Sur ce point-là les sages se sont tus,
Dit la princesse : à croire aux apparences,
On peut compter sur toutes nos vertus,
En remplissant toutes nos espérances.

Vous plaisantez toujours, répond Lisvard :
Il ne faut pas exiger l'impossible.
Allons, je vais ailleurs, sans nul retard,
Solliciter quelque moyen plausible.
— Mais d'où vient donc ce nouvel intérêt
Que vous mettez à chercher ce secret,
Puisque sur moi votre cœur est paisible ?
— Oh ! tout-à-fait : mais, chaque jour, je vois

Croître en attraits, devenir plus gentille,
Plus éveillée, une petite fille
Qui sûrement à plaire aura des droits :
Si je le puis, je veux user d'adresse,
Pour qu'élevée avec habileté,
Ma chère enfant soit parfaite en sagesse,
Comme elle doit bientôt l'être en beauté.

Dans son esprit ce vœu constant domine.
Pensant toujours à garder la vertu
Qu'il comptait bien trouver dans Carmesine,
Il fut un jour, de terreurs combattu,
Voir une fée ayant nom *Sincerine;*
On prétendait qu'avec sincérité
Elle disait toujours la vérité.
Bonne d'ailleurs, protégeant dans leurs flammes
Filles, garçons, plus rarement les femmes :
Elle disait : J'en sais moins, Dieu merci,
Que toute femme en pouvoir de mari.
Leurs tours profonds méritent des trophées,
Et ce sont là les véritables fées.
Les innocens, gens toujours précieux,
Chez Sincerine étaient reçus le mieux.
Le bon Lisvard fut bien reçu chez elle.
Elle sourit, entendant son desir.
Quoi ! vous voulez, dit-elle, découvrir
Comment on rend une femme fidèle !
C'est difficile, à ne point vous mentir.

Pourquoi, dit-il, ai-je tort d'y prétendre?
Toute femme est, ou froide, ou fière, ou tendre.
On doit trouver parmi ces qualités
De la vertu : quelle route est plus sûre
Pour en donner aux femmes? — Écoutez,
Vous le saurez mieux que moi, je vous jure.
Je vous permets de changer de figure
Jusqu'à trois fois. Dès que vous le voudrez,
En un moment, seigneur, vous deviendrez
A votre gré, cachet, table, ou serrure.
Sous un tel masque allez considérer
Celles de qui la vertu, la constance,
Des Byzantins se font mieux célébrer,
Et vous pourrez juger en conscience
De la façon qui chez un sexe aimant
A la vertu mène plus sûrement.

Lisvard se dit : Rendre une femme fière,
Est, je crois bien, la meilleure manière.
Oui : prudemment vers l'orgueil la pousser,
A la vertu c'est faire une barrière
Que rarement elle ose renverser.
Lisvard a dit : il souhaite, et sans peine
Cachet brillant, il se voit transporté
Chez la beauté, certes, la plus hautaine
Que l'on connût dans toute la cité.
On la vantait pour sa vertu, sans cesse;
Elle vantait encor plus sa noblesse.

Lisvard la vit rebelle à dix amans,
Aimables tous, et quelques uns charmans;
Il se disait, la trouvant si sévère,
J'ai bien choisi; ma fille sera fière.
Mais, par malheur, pour ses plans singuliers,
Survint un prince à soixante quartiers.
Notre beauté, n'en ayant que cinquante,
Devint pour lui tout-à-fait avenante.
C'était un sot : il était triste, laid,
Vieux par dessus; on le trouva parfait;
Et cette dame, oubliant sa sagesse,
Eut pour ce sot une sotte faiblesse.
Lisvard était témoin de tout cela;
Et bien lui prit de n'être pas sofa,
Comme, depuis, le courtisan honnête
D'un vieux sultan très plaisant et très bête.
O mes amis, on voit dans notre tems
Beaucoup de sots qui ne sont pas plaisans!

Non, se dit-il après cette aventure,
Non, la fierté n'est pas toujours si sûre
Pour empêcher de prendre des amans.
Tout calculé, je soupçonne et je gage
Que la plus tendre est encor la plus sage.
Dès qu'une femme est toute au sentiment,
Pour un ami dès que l'amour l'engage,
D'autres voudraient l'attendrir vainement.
Il dit. Voilà qu'en serrure il s'installe

Chez la beauté la plus sentimentale.
Uniquement elle aimait son mari;
Mais il survint un amant si joli
Que de ses sens la dame peu maitresse
Sentit pour lui s'égarer sa tendresse.
Apparemment qu'afin de moins faillir,
A son époux elle offrait son plaisir.

Oh! oh! ceci change fort ma pensée,
Se dit Lisvard, et je connais trop bien
Que la froideur est l'unique moyen
Qui puisse rendre une femme sensée.
Il dit: il cherche une femme glacée,
Devient sa table, et ne redoute rien.
Il se trompait. Dans cette expérience,
Plus mal encor répondant à ses vœux,
La femme froide, avec indifférence
Fait des heureux, cède par complaisance,
Et cède même au calcul odieux.
Le prince-meuble était fort en colère,
Lorsque l'époux tout-à-coup survenant,
Voit de ses yeux l'audace d'un amant.
N'ayant point d'arme, et ne pouvant mieux faire,
Il a jeté la table sans égard.
Ah! s'il savait qu'il a jeté Lisvard!
Par l'amoureux la table ramassée
Est à l'époux violemment lancée.
Pâle d'effroi, la pauvre femme fuit;

L'amant la suit, et l'époux les poursuit.

Demeuré seul, dans ce trouble effroyable,
Lisvard restait mal en point, tout froissé,
Lorsque la fée, aussi fine qu'aimable,
Vint ramasser le prince harrassé
Qui paraissait sous son air véritable.
Elle lui dit avec sincérité :
Ceci par vous est un peu mérité ;
Votre pensée était trop téméraire ;
Le sens commun en tout point y manquait.
La femme naît, ou froide, ou tendre, ou fière,
Et l'on ne peut la changer tout-à-fait ;
Puis l'Éternel, profond dans ce qu'il fait,
Fit des écueils pour chaque caractère ;
Vous l'avez vu. Ne croyez pas pourtant
Qu'il ne soit pas des femmes très fidèles,
Et possédant des vertus bien réelles :
Mais il est vrai que l'on en voit souvent
Qui ne sont pas aux amans si cruelles.
Élevez bien votre fille : à propos
Étudiez, corrigez ses défauts.
Avec grand soin que son cœur se cultive :
Sur la vertu qu'on lui parle avec feu ;
Après cela, je vous en fais l'aveu,
Il faut prier qu'un bon lot vous arrive,
Et s'en remettre à la grace de Dieu.

Le bon Lisvard se donnait de la peine
Fort à propos : il avait bien raison
De demander la consultation
Qui par malheur était trop incertaine :
Car justement un amant éperdu
En ce moment attaquait la vertu
De Carmesine. Arrivant à Byzance,
Tiran, tout plein d'amour et de constance,
Ne pouvait plus déguiser son ennui.
Il avouait sa flamme hasardée,
Et même il eut une charmante idée
Qu'on a souvent répétée après lui :
Comme l'objet qui remplissait son ame
Lui demandait à connaître sa dame,
Prenez, dit-il, et vous allez la voir ;
Elle regarde, et se voit au miroir.

Or, Carmesine, en escorte fidèle,
Avait toujours deux personnes près d'elle,
Et toutes deux différaient grandement.
L'une, au jeune âge, au ton plein d'agrément,
Tout-à-fait gaie, et tout-à-fait jolie,
Portait le nom de *Plaisir-de-ma-vie.*
Bien qu'elle fût d'assez noble maison,
De Carmesine elle était la suivante.
L'autre, diverse et de goûts et de ton,
Jadis nourrice, était la gouvernante :
Cette dernière avait déjà compté

Tant de printems, qu'elle était à l'été;
Mais dans sa marche elle était si posée,
D'un long veuvage éprouvant la douleur,
Elle avait tant retrouvé de fraîcheur,
Qu'on la nommait *la Veuve reposée.*
A Carmesine avec de longs discours
Elle prêchait la morale toujours.
Moins de rigueur, il faut que je le die,
Était échue à Plaisir-de-ma-vie.
A sa maîtresse elle vantait souvent
Tiran le Blanc, déjà nommé le Grand;
Elle faisait valoir à Carmesine
Ses grands exploits joints à sa bonne mine;
Et Carmesine était, au fond du cœur,
Du même avis; mais au sévère honneur
Elle voulait obéir à la lettre.
Enfin prenant un air moins rigoureux,
De son amant elle accepta les vœux,
Or, en ce genre, accepter, c'est promettre.
Il est bien vrai que jamais nul amant,
Même Amadis, n'aima plus tendrement.
Il en donna la plus étrange preuve,
Et qui pourra paraître encore neuve.

Comme il courait aux combats périlleux
Pour terminer une grande entreprise,
A Carmesine, en leurs derniers adieux,
Il demanda,.. devinez... sa chemise.

D'un tel desir Carmesine surprise,
Enfin pourtant daigna le contenter:
Fille d'honneur peut donner sa chemise,
Quand elle-même elle eut soin de l'ôter.
Mais qu'elle fut encore plus troublée,
Lorsque le soir, venant à l'assemblée
Où de Lisvard le cercle se tenait,
Elle trouva que chacun regardait
Le chevalier objet de son estime;
Et par dessus l'armure qu'il portait
Elle aperçut sa chemise anonyme!
Eh! général, dit Lisvard en riant,
Vous avez là plaisante soubreveste.
Dans le combat, lui répondit l'amant,
On connaîtra son pouvoir manifeste.
C'est un présent qui vient d'une beauté,
Belle cent fois plus qu'on ne pourrait croire;
Et, prix heureux de ma fidélité,
Ce talisman m'assure la victoire.

Il disait bien. Jamais Tiran encor
A sa valeur n'a donné plus d'essor.
C'était en vain que le fier Bravorante
Avait tout fait pour tromper son attente;
Ce fut en vain qu'il doubla de fureur;
De par l'Amour, Tiran resta vainqueur,
Et crut enfin, revenant à Byzance,
De ses hauts faits trouver la récompense.

Il est bien vrai que de si beaux exploits
Sur Carmesine augmentaient bien ses droits;
Il est bien vrai que Veuve reposée,
Pour ce héros était mieux disposée;
Et, quoiqu'il fût un simple chevalier,
Il est bien vrai que Plaisir-de-ma-vie
Disait tout haut que ce serait folie
De préférer un prince à ce guerrier;
Mais la Vertu, cette triste déesse,
Parle souvent plus haut que la tendresse.
Un jour pourtant Carmesine, en secret,
Laissa venir Tiran très satisfait:
Précisément la Veuve était sortie;
Tiran portait la chemise chérie;
Et Carmesine, admirant tant d'amour
Et tant d'exploits, interdite et ravie,
Lui fit enfin l'aveu d'un doux retour.
Tiran alors la trouva moins farouche;
Un Espagnol a même raconté *
Qu'il lui donna trois baisers sur la bouche
Pour honorer la sainte Trinité.
Je n'en crois rien, respectant la morale;

* « Se relevant ensuite légèrement, il s'approcha de « Stéphanie, et la baisa trois fois sur la bouche en mé- « moire de la très sainte Trinité, »

Tiré du roman espagnol traduit par M. de Caylus. Voyez OEuvres de celui-ci, tom. I, pag. 271.

Mais, dans ce tems, plus de dévotion
N'était souvent rien qu'une occasion
Pour qu'on donnât un peu plus de scandale.

Quoi qu'il en soit, Tiran, encouragé
Par son amour, eût poussé sa folie
Très loin peut-être : encore qu'attendrie,
Sa belle enfin voulut qu'il prît congé.
Tiran allait partir ; Lisvard arrive,
Et Carmesine, en sa crainte bien vive,
A fait cacher Tiran sous un sofa
Où, dans son trouble, elle s'assied bien vite.
Lisvard, long-tems, auprès d'elle causa,
Tant qu'à la fin Tiran se rassura ;
La crainte fuit, et l'amour seul l'agite.
Sans dire mot, doucement, doucement,
De son asile, il presse un pied charmant ;
Bientôt sa main, qui trouble Carmesine,
Ose presser la jambe la plus fine :
Il s'élevait même, en ses sentimens,
Jusqu'au genou ; mais, bien qu'il ait des gants,
Ce trait ne peut, près d'elle, trouver grace ;
Même un héros doit borner son audace.
Elle se lève, elle emmène Lisvard
Loin de Tiran que le regret dévore ;
Et, le cachant au paternel regard,
Elle le fuit, mais le protége encore.

Comme il sortait d'un entretien si doux,
Tiran, après ces bontés glorieuses,
Fit recouvrir de pierres précieuses
Le gant heureux dont il était jaloux;
Et, tout charmé de sa douce aventure,
Devant Lisvard qu'il étonnait toujours,
Il arriva, n'ayant d'autre parure
Que celle-là, si chère à ses amours.
Par souvenir d'un moment si prospère,
Avec grand soin Tiran la conserva.
Assez souvent ce héros téméraire
A ses rivaux, dans les champs de la guerre,
Jetait le gant, mais jamais celui-là.

Il jouissait de porter ce doux gage,
Mais il cherchait à jouir davantage.
Au but toujours prétendant vainement,
Il se plaignait à Plaisir-de-ma-vie,
Qui, pour sa part, était fort justement
De maint amant goûtée et poursuivie;
Mais deux surtout, à titre différent,
L'occupaient fort. C'était premièrement
Le bon Lisvard, d'assez faible mérite;
Mais on devait des respects à son rang,
Et l'on n'osait rejeter sa poursuite:
L'autre, plus cher, ayant plus d'agrément,
Était un page, et c'était... Hippolyte.
Ciel! se peut-il! il trompait sans remord

Théodonice auprès d'une suivante!
Oui, la soubrette était jeune et charmante;
Théodonice à ses yeux avait tort.
Le dieu d'amour est un dieu populaire
Qui méconnait les rangs et la grandeur,
Et, tous les jours, avec un ris moqueur,
Fuit la princesse, et court à la bergère.

J'ai toujours eu l'égoïsme en horreur.
Heureusement que Plaisir-de-ma-vie,
A de beaux traits unissant un bon cœur,
Des maux d'autrui se sentait attendrie.
Comme Tiran, de plaisir altéré,
Lui confiait son amour, sa tristesse:
Hé bien! dit-elle, il faut chez la princesse,
Venir ce soir, et je vous cacherai;
Et nous pourrons, remplissant votre attente,
Vous contenter en la rendant contente.
Tiran y vint; mais à peine il entrait,
Pour se cacher au fond d'un cabinet,
Quand Hippolyte, oubliant par caprice
Un rendez-vous avec Théodonice,
Trouva plus gai de venir inpromptu
Rendre visite à Plaisir-de-ma-vie,
Et tout-à-coup, près d'elle ayant paru,
Il s'en voulait passer la fantaisie;
Mais sa maîtresse alors, pour son malheur,
Craignait Tiran; et, de trouble embellie,

Au page aimé tenant toujours rigueur,
Se refusait au plaisir de sa vie.
De ses refus Hippolyte étonné,
Pressait en vain la suivante lutine,
Quand, surprenant le page consterné,
Théodonice entra chez Carmesine.
Lasse d'attendre Hippolyte, au hasard
Elle venait dans cette autre demeure.
Le page adroit, qui trompa son regard,
Lui dit tout bas qu'il s'était trompé d'heure,
Qu'il venait là, tendre et fidèle amant,
D'aller chez elle attendre le moment.
Ils étaient seuls (car la suivante, *adraite*,
Par pur respect dans la pièce d'avant
Avait pensé devoir faire retraite).
Théodonice avait quelques soupçons
Qui lui restaient. Imprudent par prudence,
Le page, habile en ces occasions,
Par son amour lui prouve sa constance.
Oh! si la dame, en ce moment, savait
Qu'un chevalier est dans le cabinet!
Tiran confus, en ce moment risible,
Pour n'ouïr rien faisait tout son possible.

Mais tout-à-coup une voix qu'on entend
Des deux amans vient troubler l'harmonie.
Le bon Lisvard, dans la pièce en avant,
Rendait visite à Plaisir-de-ma-vie.

Théodonice, en ce premier instant,
Se trouvant seule avec un jeune page,
Se crut perdue, et perdit le courage.
Mais de tout tems, c'est bien à juste droit
Que l'on accorde aux femmes le sang-froid.
Théodonice abjure l'épouvante
Quand elle entend, auprès de la suivante,
Le bon Lisvard lui dire des gaîtés,
Et passer même à des témérités.
Tout de son mieux la suivante résiste;
Mais cependant qu'il presse et qu'il insiste,
Théodonice, en paraissant soudain,
Glace et confond son amant libertin.
— Je vous y prends en vos coupables flammes;
Vous consultez sur la vertu des femmes;
Mais, à mon sens, il serait encor mieux
De consulter sur celle des messieurs.
Je soupçonnais cette intrigue tissue
Pour des projets que la vertu défend;
C'est pour cela que je suis descendue
A me cacher dans cet appartement.
Théodonice allait bien plus en dire,
Quand, stupéfait de tant de dignité,
Le page-amant, dans la pièce à côté,
Commence presque un grand éclat de rire;
Heureusement Lisvard déconcerté
N'entendait rien que sa dame sauvage,
Qui, redoublant de zèle véhément,

Loin du péril emmena promptement
Son noble ami, qui jurait d'être sage.

On peut tromper; mais, à ne cacher rien,
Ici, je crois, c'était tromper trop bien.
Alors Plaisir-de-ma-vie, au plus vite,
En souriant, fit partir Hippolyte.
Elle et Tiran, qu'elle vint retrouver,
Ne disaient rien, ayant trop à se dire.
Bientôt après, Tiran voit arriver
L'objet charmant pour lequel il soupire.
Précisément Carmesine, ce soir,
Veut qu'un bain pur puisse la recevoir.
Tiran voit tout d'une porte vitrée;
De tant d'attraits son ame est enivrée:
Mais son bonheur est pourtant imparfait;
Son cœur se fait un reproche secret.
Que fut-ce donc quand Plaisir-de-ma-vie
Vint et lui dit: Carmesine endormie
Vous appartient; venez donc avec moi.
Tiran alors frémit d'un noble effroi,
Et franchement lui conte ses scrupules.
Mais celle-ci les trouva ridicules.
— Quelle vertu! quels étranges discours!
O général de trop faible courage!
Vous devriez vous mettre pour huit jours
En pension chez votre premier page.
Celle de qui vous vantez les appas,

Plus de vingt fois m'a dit qu'elle vous aime :
Que veux-je ici? vous mettant dans ses bras,
Remplir ses vœux en dépit d'elle-même.
Songez-y bien : invoquant mon appui,
Un jour, en vain à vos regrets en proie,
Vous me viendrez demander cette joie
Que vous osez refuser aujourd'hui.
Dans son refus comme Tiran demeure,
Sa protectrice, écoutant le dépit,
A ses pensers le laisse une bonne heure.
Tiran hésite... Elle revient, et dit :
Héros tremblant, voilà comme on corrige
Ceux dont l'esprit, du vôtre a le vertige.
Or, voulez-vous m'écouter à présent?
Et faut-il donc qu'une femme vous dise
Que toute femme, alors que son amant
A su lui plaire et *gagner sa franchise*,
Trouve très bon que, *pour être content*,
Il tente tout, risque toute entreprise?
Qu'envers ses feux, lorsqu'il veut les prouver,
A l'indulgence on est très disposée;
Que, s'il ne peut par la porte arriver,
On lui sait gré d'entrer par la croisée?
On ne peut pas, *quand on est en aspect*,
Montrer pour nous trop d'égards, de respect;
C'est différent quand on est tête à tête :
La politesse est alors malhonnête;
C'est, je vous jure, un mauvais procédé,

Que sur le cœur on a souvent gardé.
Il faut agir : sur ce point-là j'insiste.
Oubliez-vous ce que dit le psalmiste? *
Manus autem. La glose dit tout net :
En fait d'amour, il faut aller au fait.
Nous nous plaignons parfois qu'on nous outrage;
Mais soyez sûr que, dans le fond du cœur,
Celui qui montre une telle valeur
En est par nous estimé davantage.

A ce discours, à ce noble sermon
Fait, comme on voit, à bonne intention,
Tiran ne put s'empêcher de sourire.
Ah! par ma foi, se prit-il à lui dire,
C'est en effet parler pertinemment;
Je dois céder. O Plaisir-de-ma-vie,
Vous avez su me prouver ma folie :
Un confesseur n'en eût pas fait autant,
Eût-il trois fois fait sa théologie.
Oui, désormais je suis entreprenant;
Et menez-moi vers le lit de ma mie.

Elle l'y mène. Une lampe à ses yeux

* Voyez *Œuvres de Caylus*, tom. II; page 58 et suivantes. Tout ce qui pourra encore étonner dans ce chant ou dans le suivant est une imitation, *toujours fort adoucie*, du Tiran le Blanc, livre très estimé en Espagne, et très public en France.

Prêtait alors son jour voluptueux.
En retenant son haleine craintive,
Auprès du lit le chevalier arrive:
Ivre de joie, il admire tout bas.
D'un voile épais la princesse modeste
Avait couvert presque tous ses appas;
Mais l'univers eût brûlé pour le reste.
Un bras poli, le plus blanc, le plus beau,
S'arrondissait autour de sa figure
Où se complut l'indulgente nature,
Et la bordure orne encor le tableau.
Une flottante et longue chevelure
Formait aussi des replis onduleux;
Les yeux charmans, et tels qu'on n'en voit guère
Étaient fermés; mais on jouissait mieux
Du doux éclat de ces longues paupières
Qui n'ont jamais couvert que de beaux yeux;
Et puis d'ailleurs la bouche parfumée
Charmait la vue, et n'était pas fermée;
L'heureux amant, à travers le corail,
Voyait briller la perle au doux émail.
En sommeillant, Carmesine respire,
Et l'on pourrait penser qu'elle soupire.
Épris d'amour, et certain d'être aimé,
Peu s'en fallut que Tiran enflammé
Ne se livrât à son tendre délire.
Il s'élançait; mais de l'austère honneur
Soudain la voix vient parler à son cœur;

Plus que la mort il redoute le blâme,
Et, s'éloignant: Non, non, dit-il tout bas,
Même en ces lieux on ne me vaincra pas.
Cet Amadis, ce héros de ma race,
Cet Amadis dont on perdit la trace,
S'il revénait, avec son noble feu,
S'indignerait que son petit-neveu
Pour le plaisir trahît ainsi la gloire.
Oui, je le sens; et (je dis plus encor)
Malgré ses goûts, mon aïeul Galaor
Eût refusé cette lâche victoire.
Je sais sa vie : amant homme de bien,
Il prenait tout, mais il ne volait rien.
Pardonne-moi l'effroi qui vient m'abattre :
De tes avis gardant le souvenir,
Va, je serai, ma chère, à l'avenir
Bien plus hardi... quand je pourrai combattre.
Honneur du monde, Amadis qui n'est plus
Revit encor pour guider aux vertus.
Des chevaliers les cœurs lui sont fidèles;
J'entends sa voix, et je suis son conseil.
Oui, je m'éloigne, et, pendant leur sommeil,
Je ne combats les guerriers, ni les belles.
Viens; mène-moi vite hors de ces lieux.
Le héros dit; la suivante l'admire,
Et ne peut pas s'empêcher de lui dire:
Je parlais bien; vous faites encor mieux.

Il s'éloignait : mais, quoi ! la Providence
A ce beau trait devait sa récompense.
Elle éveilla la princesse à propos,
Et celle-ci de surprise saisie,
Voyant Tiran, jetait des cris très hauts
Sans les efforts de Plaisir-de-ma-vie.
Cette suivante agréable *au causer*
N'explique rien, cherche à tout excuser.
« Cette visite alarme la princesse,
« Mais ne doit pas rendre Tiran suspect :
« Bien loin d'oser lui parler de tendresse ;
« Il lui venait présenter son respect.
« Il est bien vrai que l'heure était indue ;
« Mais pour sa dame il a tout oublié :
« Il est bien vrai qu'elle était peu vêtue ;
« Mais il était *en habit habillé.* »
Cette raison fit sourire la belle,
Et, quand on rit, le courroux va céder.
Elle s'apaise, et permet qu'on rappelle
Le chevalier, mais pour le bien gronder.
Vous devinez qu'on ne le gronda guère.
Auprès de lui la belle, moins sévère,
S'attendrissait ; et, soupirant enfin,
Elle lui dit : *Tiran, baise mon sein.*
Avant ce don, cette amante sensible
Avait sur soi fait un secret retour,
Et l'amour-propre, enfant très susceptible,
Avait permis ces bontés à l'amour.

Jamais présent, surpassant l'espérance,
Ne mérita tant de reconnaissance.
Dans ses bienfaits conservant sa rigueur,
Carmesine est heureuse du bonheur
De son ami qu'un tendre feu dévore ;
Et, sans vouloir rien de plus accorder,
Dit, le voyant sur son sein qu'il adore :
Ces choses-là, douces à posséder,
Sont à donner bien plus douces encore.

Mais le destin, jaloux de ces amans,
Leur préparait d'affreux événemens.
Ah! des mortels que l'espoir se fourvoie!
Que la douleur aime à gâter la joie!
Tout près de là dormait, et par malheur
Dormait très mal, la Veuve reposée.
Ayant ouï ne sais quelle rumeur,
Et soupçonnant, en personne avisée,
Que quelque amant peut bien en être auteur,
Imprudemment elle crie, elle appelle.
A cette voix, pour témoigner son zèle,
Chacun accourt. Précipitant ses pas,
Tiran qui fuit s'élance avec vitesse
Par la croisée, et se casse le bras;
Heureux encor s'il sauve sa maîtresse!

FIN DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Hippolyte sauve Tiran. Premiers exploits d'Amadis de Grèce. Vrai miracle de Tiran. Complot de la Veuve reposée. Maladie de Tiran. Le Page diable et médecin. La Veuve fustigée. Paix faite et scellée.

O chevaliers dont s'honora la terre!
Bélianis, vaillant Perceforêt,
O Palmerins d'olive et d'Angleterre,
Excusez-moi si mon pinceau discret,
Sur vos exploits est réduit à se taire.
Peut-être il faut, d'après ce que j'ai fait,
Me pardonner ce que je n'ai pu faire.
Quand, dans mes vers, des chevaliers errans
J'aurai décrit les trois grandes familles,
Je puis laisser à d'autres concurrens
D'autres portraits; et leurs plumes gentilles
Pourront aussi, dans les romans passés,
De vieux hauts faits exhumer la féerie,
Et faire encor de la chevalerie,

Si par hasard on n'en a pas assez.
En attendant, héros, ne vous déplaise,
Je vais rejoindre, et même promptement,
De Galaor le petit-fils vaillant,
Qui dans la rue est fort mal à son aise,
Pour s'être vu trop bien auparavant.

Malgré son bras tout brisé dans sa chute,
Malgré son corps froissé de toutes parts,
Ne voulant pas, en s'offrant aux regards,
A des soupçons laisser sa dame en butte,
Tiran encor s'éloigna de cent pas,
Puis, épuisé par l'excès de souffrance,
Sur le pavé tomba sans connaissance.
Pendant ce tems, apaisant le fracas,
Et Carmesine, et Plaisir-de-ma-vie,
Taxaient tout haut la Veuve de folie.
Si j'ai crié, quelque rêve trompeur,
Lui répétait la princesse tremblante,
Aura causé cette folle clameur;
Mais la vôtre est encor plus imprudente.
Lors à son lit chacun est revenu.
Et cependant des gens, dans la nuit sombre,
Trouvaient Tiran, et l'auraient reconnu;
Et vous jugez tous les propos sans nombre.
Aussi Tiran, dans cette occasion,
Cachait ses traits, cachait aussi son nom.
En ce moment, par rencontre opportune,

Allant encor trouver bonne fortune,
Son Hippolyte arrive sur le port.
Malgré la nuit, il reconnaît d'abord
Son noble maître; alors, tirant son glaive,
Aux curieux sans retard il l'enlève.
C'était trop peu. Sans autre question,
Devinant tout, à cette heure tranquille,
Avec vigueur, adresse, attention,
Il a porté Tiran hors de la ville;
Le lendemain, accusant le hasard,
De tous côtés le peuple qui s'amasse,
S'afflige, et voit, rentrer sur un brancard,
Tiran, blessé, dit-on, dans une chasse.
Ce fut ainsi que le page, à propos,
Sut couper court à des rumeurs cruelles,
Et prouva bien, en sauvant un héros,
Qu'il était bon ailleurs qu'auprès des belles.

Mais tout le tems dont, à son déplaisir,
Tiran le Blanc eut besoin pour guérir,
Propice aux Turcs, fut aux chrétiens funeste.
De ce malheur les païens sont instruits;
Au désespoir leurs cœurs étaient réduits;
Et leur ardeur déjà se manifeste.
Heureusement que le fils de Lisvard,
Par ses parents dit *Amadis de Grèce;*
Joignait déjà la force avec l'adresse.
Il veut des Grecs devenir le rempart.

Et fait si bien, brillant dès son aurore,
Qu'il sait du moins par de nombreux hauts faits
Des Musulmans arrêter les progrès.
Enfin Tiran, bien qu'assez faible encore,
Vient le rejoindre; et, tous deux réunis,
Font fuir au loin, du côté de l'aurore,
Du Christ vainqueur les vaillans ennemis.
Alors Tiran et le jeune Amadis
D'un tel succès vont jouir à Byzance.
Bientôt, quittant ses parents attendris,
Amadis veut exercer sa vaillance
En d'autres lieux. Lisvard, homme excellent,
Le voit, l'embrasse, et le quitte en pleurant.
Théodonice, avec même tendresse,
Voit s'éloigner son élève Amadis.
Elle lui donne, avant, divers avis,
Dont je ne puis trop vanter la sagesse.
Elle lui dit: Surtout, mon cher enfant,
Dès ce moment et toute votre vie,
Quoi que l'on dise, honorez constamment
Un sexe pur que le méchant décrie.
Je sais trop bien qu'en tout tems, en tout lieu,
On nous poursuit par des soupçons infames:
Croyez, mon prince, à la vertu des femmes;
Qui n'y croit pas sera maudit de Dieu.

Qui le voudra dira les aventures
Et les exploits dont le jeune Amadis

Dans vingt châteaux et dans plus de masures,
En s'illustrant étonna maints pays.
Pour moi, je suis ma douce fantaisie
Pour Carmesine et Plaisir-de-ma-vie;
Et veux vous dire un exploit de Tiran,
Tel qu'on ne peut en citer de plus grand.
Sa noble amie, aussi tendre que belle,
A l'esprit juste, et sent trop qu'il faut bien
Le consoler par un doux entretien
De tous les maux qu'il a soufferts pour elle.
La Veuve absente, un joli rendez-vous
Est assigné. Loin des regards qu'ils craignent,
En se voyant, du baiser le plus doux,
Avec transport, les deux amans s'étreignent:
Puis Carmesine est tombée à genoux.
La belle, alors, d'une voix attendrie,
A l'Éternel, avec componction,
Tient ce discours, qui, dans l'occasion,
Parut bizarre à Plaisir-de-ma-vie:

Dieu tout-puissant, miséricordieux,
Qui, descendant de la voûte azurée,
Pour racheter nos péchés odieux,
Naquis du sein d'une vierge sacrée,
Dieu qui, mourant sur l'arbre de la croix,
Après trois jours, vis renaître ta vie,
C'est sous tes yeux que j'élève la voix,
Et qu'à jamais à Tiran je me lie.

De mes parens le superbe courroux,
Quoique lui seul soutienne leur puissance,
Refuserait cette noble alliance;
Mais devant toi je le prends pour époux,
Et, plus qu'en eux, en toi j'ai confiance.
A ce héros, garantissant ma foi,
Puisse ce nœud, solennel, authentique,
Servir toujours ta sainte mère, toi,
Et le progrès de la foi catholique!

Mais, dites-vous, nous cherchons jusqu'ici
Où de Tiran est le brillant miracle?
Vous êtes prompts. Attendez : le voici.
Quand pour Tiran il n'était plus d'obstacle,
Quand la princesse, avec sa douce voix,
Convenait bien qu'il avait tous les droits,
Lorsque, sans voile enfin et sans alarmes,
Entre deux draps il pressait tous ses charmes,
Quand cette belle, indulgente à l'excès,
Ne réservait qu'un point dans ses bienfaits,
Lui demandant seulement, comme grâce,
Que, pour ne pas la perdre tout-à-fait,
Il n'allât point, cédant à son audace,
Exiger d'elle un bonheur trop complet;
Tiran le Blanc, toute une nuit entière,
Donnant, goûtant des baisers enchanteurs,
Sut respecter une faible barrière,
Et palpitant, et comblé de faveurs,

Sut s'arrêter tout près de la dernière.
Or répondez, héros, dont parmi nous
Le nombre est grand, autant que respectable,
De mes héros, vous, peut-être jaloux,
Répondez-moi; je m'en rapporte à vous:
D'un pareil trait qui de vous est capable?

Un tel miracle où, pour parler sans fard,
A Carmesine il faut laisser sa part,
A répéter est périlleux peut-être;
De ces amans nonobstant la valeur,
Bientôt sans doute, au sein de leur bonheur,
Ils auraient vu leur gloire disparaître;
Mais dès long-tems un complot se tramait:
Tiran alors en ressentit l'effet.
Depuis long-tems la Veuve reposée,
Pour ce héros était bien disposée...
Elle brûlait pour lui d'un feu discret;
Mais elle était trop adroite et trop fine
Pour ignorer qu'ailleurs Tiran aimait,
Et, par malheur, qu'il aimait Carmesine.
L'automne encore offre de doux instans;
Mais on l'oublie à l'aspect du printems.
La Veuve sait tout son désavantage:
Pour l'effacer, elle met en usage
D'affreux moyens: lorsque son piége est prêt,
Avec cet air où la vertu respire,
Elle s'en vient vers Tiran en secret;

Elle se tait, le regarde, soupire,
Puis lui raconte, avec gémissement,
Que Carmesine a trahi sa tendresse,
Qu'elle est coupable, et d'un page insolent
Est tous les jours l'indulgente maîtresse.
Tiran frémit... Non, il ne se peut pas:
Elle est bien loin de pareils attentats.
Vous me trompez. Sans s'émouvoir, la Veuve
Lui dit: Venez, vous en aurez la preuve.

Avec un art, qu'on ne pouvait prévoir,
Elle avait su tramer sa perfidie.
Elle savait que Plaisir-de-ma-vie
Pour amuser Carmesine, ce soir,
Devait en page auprès d'elle s'asseoir.
Approuvant fort cette plaisanterie,
L'indigne Veuve avait dit en riant:
Vous devriez, auprès de la princesse,
En lui parlant d'amour et de tendresse,
Prendre les airs du plus heureux amant.
Comme Plaisir-de-ma-vie était faite
On ne peut mieux, d'un page polisson
Sans peine elle eut l'apparence parfaite;
Elle en saisit la grace et la façon.
Sur le gazon où lisait la princesse
Elle s'avance avec un air galant,
S'assied près d'elle, entre ses bras la presse,
Lui donne même un baiser peu décent,

Et puis bientôt sur la gorge charmante
Porte et promène une main insolente.
A se fâcher ne songeant nullement,
Riant beaucoup, la facile princesse
Entend les vœux, accueille le serment;
Même elle rend une douce caresse;
Et d'assez loin Tiran, en ce moment,
Avec fureur observait sa maîtresse,
Sans distinguer quel était cet amant.

Tiran succombe, et Veuve reposée,
En le voyant tomber évanoui,
Assez long-tems fut très embarrassée.
Elle eut grand' peine à l'emmener chez lui:
Là, ce héros n'a plus qu'une pensée;
C'est de mourir. A son abattement
Rien n'est égal, si ce n'est son silence.
Lisvard le vient visiter vainement,
Et pour ses jours on a peu d'espérance.
De son complot recueillant mal le fruit,
La Veuve alors, en cachant sa souffrance,
Voit par Tiran son hommage éconduit.
C'est vainement que Plaisir-de-ma-vie,
De Carmesine apportant les douleurs,
Vient pour le voir. Elle en est accueillie
D'un froid dédain. Les savans, les docteurs,
Nul ne comprend rien à sa maladie.
De jour en jour sa faiblesse augmentant,

Par nul moyen ses forces ne revivent.
Lors Hippolyte, au médecin tremblant
Dit: Criez-lui que les païens arrivent.
Par ce seul mot le mourant réveillé
D'abord se lève, et saisit son épée;
Dès que pour lui le danger a brillé,
Dans sa valeur sa force est retrempée.
Tel un héros, qu'ont désarmé les ans,
Aime à saisir l'espoir de la victoire;
Et le grand homme, à ses derniers momens,
S'anime encore aux rayons de la gloire.

Mais promptement cette faible lueur
Pâlit. Tiran est retombé bien vite,
Et ce héros, domté par la douleur,
Ne parle plus qu'à son page Hippolyte;
Même ce n'est qu'à mots entrecoupés.
Mais Hippolyte, encor qu'il soit un page,
De réfléchir eut le don en partage.
De quelques mots ses esprits sont frappés.
Il se doutait d'un peu de perfidie:
Il soupçonna d'horribles attentats;
Et, toujours cher à Plaisir-de-ma-vie,
Vint la nuit même en causer dans ses bras.
Communément, belle qui, moins sévère,
De ses attraits a livré le mystère,
N'en a pas d'autre; et qui fait tout, sait tout.
Vous concevez que Plaisir-de-ma-vie

Ne se fit pas dès-lors prier beaucoup,
Et du jardin raconta la folie.

N'étant pas sûr, mais disant: Je parie,
Le page ému chez son maître paraît.
Veuillez, dit-il, accueillir mon souhait,
Je puis vous rendre et la joie et la vie.
Vous regardez en pitié mon projet;
Laissez-moi faire, et faites chose aisée.
Veuillez, ce soir, en rendez-vous secret,
Faire appeler la Veuve reposée.

Tiran le Blanc se prête à son desir.
Tout est égal alors qu'on va mourir.
Mais que la Veuve éprouva d'alégresse
Quand de Tiran elle vit le cachet!
Pour cette fois la Veuve se promet
Qu'enfin il va partager sa tendresse.
Se préparant à ce doux entretien,
Sortant d'un bain, et fraîche, et parfumée,
Elle se pare; elle est vraiment très bien,
Et chez Tiran elle se rend, charmée.
A ce héros, qui ne lui répond rien,
Mais qui toujours redouble de surprise,
Elle s'explique enfin avec franchise.
Pourquoi, dit-elle, à cet excès fléchir
Sous la douleur, et vous laisser mourir!
Je sais trop bien qu'une amante coupable

A pu trahir votre amour *respectable ;*
Mais vous pourriez, calmant votre douleur,
Sans rechercher la jeunesse en sa fleur
Et son attrait presque toujours trompeur,
Trouver, sans peine, une femme encor belle,
Et plus aimante, et surtout plus fidèle.

Quelques soupirs s'échappaient de son cœur,
A ces accents; quand un bruit effroyable
Vient la frapper, et, du mur entr'ouvert,
La Veuve voit sortir... qui donc? le Diable.
Du moins le page avec soin s'est couvert
De ce costume aux mortels redoutable;
De notre page, autrefois plus aimable,
Qui connaitrait le visage noirci?
Changeant sa voix, dont le ton est grossi :
Veuve, dit-il, quel vain projet t'anime?
Tu viens ici pour consommer ton crime;
Mais ton forfait te remet en ma main.
A prier Dieu, par pitié, je t'exhorte;
Tu ne pourras accomplir ton dessein;
Dans les enfers il faut que je t'emporte.
Alors, devant ses griffes en courroux,
La pauvre Veuve est tombée à genoux.
Grace! dit-elle... A ta noble victime,
Dit le démon, confesse au moins ton crime.
La Veuve alors, à Tiran étonné,
De plus en plus interdit, indigné,

Raconte au long sa lâche perfidie,
Et du jardin la trahison hardie.
C'en est assez : le récit est fort clair,
Reprend le page, et te voilà jugée.
Tu n'iras pas cette fois en enfer,
Mais seras bien et dûment corrigée.
Viens, Astaroth. Astaroth accourant
Était du page un page confident.
Tous deux d'abord se mettent à l'ouvrage.
Tous les attraits qu'elle avait parfumés
Et rafraîchis pour un plus doux usage
Sont, sans pitié, par la verge opprimés;
On se disait quelquefois : C'est dommage.
Mais le penser de son lâche forfait
Venait bientôt redoubler le courage.
Déjà le monde ainsi se renversait,
Et l'on bravait les antiques usages :
C'étaient jadis les pages qu'on fouettait,
Et les fouetteurs ici, c'étaient les pages.

On laisse enfin la Veuve qui, fuyant,
Et par le Diable à jamais convertie,
Pour expier sa coupable folie,
Court sans retard épouser un couvent.
Astaroth part; lors pour Tiran, bien vite,
Satan blanchi redevient Hippolyte.
— Hé bien, seigneur, que vous avais-je dit?
Avez-vous bien entendu ce récit?

La Veuve eut-elle assez de perfidie?
A-t-on trahi vos fidèles amours,
Et voulez-vous encor finir vos jours?
— Ah! mon ami, tu me sauves la vie,
Répond Tiran déjà tout ranimé.
Va, cours trouver celle qui m'a charmé,
Et fais qu'on daigne excuser ma folie.

On l'excusa. Pour le surlendemain,
Tiran reçoit rendez-vous au jardin:
Il y trouva sa dame sous l'ombrage.
Comme il allait tomber à ses genoux,
Vers elle il voit venir un jeune page,
Et, la voyant caresser sans courroux,
Il reconnait ces habits, ce corsage,
Et tout ce jeu dont il fut si jaloux.
Oui, c'est bien lui, c'est Plaisir-de-ma-vie,
Dit le héros: quelle fut ma folie!
Lors il l'embrasse; et, le voyant content,
Elle s'enfonce au milieu du bocage,
Où pour sa peine Hippolyte l'attend:
Le page ému va caresser le page,
Et cette fois la nature y consent.

Demeurés seuls, Tiran et Carmesine
N'ont désormais nul point qui les chagrine.
Ils répétaient leurs sermens amoureux;
Mais faut-il dire un malheur bien affreux...?

Comme, d'après sa belle expérience,
La dame avait en Tiran confiance,
Elle souffrait qu'une brûlante main
Osât presser les trésors de son sein;
Elle souffrait qu'une main moins discrète
Rendît hommage à sa grace secrète:
Soudain Tiran en d'imprudens transports
De Carmesine a bravé les efforts.
Cette Beauté qui, justement vantée,
Entre deux draps fut pourtant respectée,
Dans un bosquet où quelqu'un peut venir,
Veut vainement réprimer le desir;
Tel un marin qui, de la mer lointaine
Brava les flots prêts à le submerger,
Vient se briser contre un moindre danger,
Et se noyer dans la paix de la Seine.
De trop d'amour Tiran est enflammé,
Et Carmesine en vain prie et menace.
— Je ne veux point. Modérez cette audace.
Vous savez bien que vous êtes aimé.
O mon ami, je vous demande grace!
Long-tems discret, Tiran n'écoutant rien
Lui fait enfin partager son ivresse.
Tiran encor ne se portait pas bien,
Et d'un malade excusons la faiblesse.

FIN DU CHANT DIX-HUITIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Aventures d'Amadis de Grèce. Qui perd gagne. La gloire de Niquée. Mort de Carmesine. Dernière victoire de Tiran qui se fait tuer. Amadis de Grèce vient défendre Constantinople. Urgande l'emmène pour chercher Amadis de Gaule.

Je le sais bien, et j'en tombe d'accord*:
L'amour finit, et l'amour a grand tort.
Le plus constant auprès de la plus belle
Ne peut brûler d'une flamme éternelle;
Mais il est sûr que dans tout cœur bien né,
Quand du bonheur le tems est terminé,
Il reste encor, même après l'inconstance,
Tendre amitié, douce reconnaissance
Pour celle-là qui, comblant tous nos vœux,
Nous a donné ce qu'elle avait de mieux.
Vous qu'une erreur, à mes yeux excusable,

* Ce prologue est fait depuis beaucoup d'années.

Porta naguère à me trouver aimable,
Belles, croyez que vos tendres bienfaits
A mon esprit sont présens à jamais.
Dans mes chagrins, votre douce pensée
Est à mon cœur, devenu plus serein,
Ce qu'est au lis le zéphir du matin,
Ce qu'au gazon est l'aimable rosée.
Objets chéris, qui fîtes mes plaisirs,
J'ai vu par vous ma jeunesse embellie;
Et, quand viendra la vieillesse ennemie,
De vos bontés les rians souvenirs
Embelliront le déclin de ma vie.

Vous, près de qui j'éprouve chaque jour
Que l'amitié ne cède qu'à l'amour,
Mes chers amis, chez vous et chez les vôtres,
Montrez ces vers où mon cœur attendri
Célèbre encor celles qui m'ont chéri;
Cela pourrait en encourager d'autres.

Tandis qu'enfin Tiran victorieux,
De Carmesine épuisait la tendresse,
Le frère altier de l'aimable princesse
Par ses exploits faisait qu'en mille lieux
On ne parlait que d'Amadis de Grèce.
Qu'il vit d'objets plaisans et curieux!
Il vit surtout des chevaliers profanes,
Gens au corps d'homme, à la tête de chien

Qui combattaient et qui mordaient très bien;
On les nommait pour cela *Barbacanes*.
Il les vengea, leur donna son appui,
Et ces guerriers n'aboyaient que pour lui.
Il rencontra, sous l'ombrage d'un hêtre
Certain chanteur ennuyeux, éternel,
Qui s'appelait *le berger Darinel*,
Et près de là vit *Pintiquiniètre*,
Reine aux grands airs, que Cervante cruel
Long-tems après jeta par la fenêtre,
Tout à côté du pauvre Darinel.

Quoiqu'à vingt ans, et dans l'âge de plaire,
Le jeune prince, aux exploits occupé,
Avec l'amour n'avait point eu d'affaire,
Quand une belle, à la taille légère,
Au doux regard, sentit son cœur frappé
Pour ce héros qui l'avait délivrée
D'un fier géant, tyran de la contrée.
Il la menait à son frère chéri;
Car dès long-tems son père avait péri.
Cette beauté qu'on nommait Émirante,
En vain pour lui se montrait agaçante;
Ne voyant rien, s'en tenant aux respects,
Il restait froid. La belle qui s'ennuie
Propose un soir de jouer aux échecs;
Mais en argent elle était peu fournie.
On sait aussi qu'un chevalier errant,

Par dignité n'avait jamais d'argent;
Mais comme on aime à jouer quelque chose,
Au chevalier Émirante propose
Que le vaincu, sans retard et comptant,
Donne une part de son ajustement.
Amadis rit; et, se croyant habile,
Sans peine accède à la condition;
Mais bien qu'il eût de la prétention,
Étant moins fort qu'Émirante subtile,
Il perdait tout, nonobstant ses efforts,
Casque, cuirasse, et même juste-au-corps.
Pour résister, c'est en vain qu'il s'agite.
L'autre, qui voit que cette perte excite
Son amour-propre et non pas son amour,
Change de plan, et veut perdre à son tour:
En peu de tems Amadis se racquitte.
Ce n'était rien: Émirante qui perd
Donne un ruban, et montre à découvert
Un front charmant. La belle qui murmure
Veut sa revanche, est maladroite encor,
Et tristement détache un peigne d'or
Qui retenait sa longue chevelure;
Ces beaux cheveux qui tombent à longs flots
Ont attiré les regards du héros.
Des gants perdus, à ses yeux sans alarme
Montrent des bras pleins de grace et de charme.
Mais au héros quel bonheur est échu
Quand de la belle il gagne le fichu!

En rougissant, la belle le détache,
Et laisse voir ces trésors pleins d'appas,
Ces doux objets qu'avec grand soin on cache,
Surtout alors que l'on ne les a pas.
A cet aspect, Amadis qui se trouble
Ne sait plus trop ce qu'il fait, et voit double:
Il jouait mal dans l'excès de son feu.
Facilement vous allez en conclure
Qu'il reperdit. Non : lui faisant beau jeu,
La belle enfin perd jusqu'à sa ceinture.
Pour cette fois, Amadis transporté
S'en vient lui-même, en sa témérité,
La détacher. Le desir le dévore;
Il veut soudain, auprès de tant d'appas,
Changer de jeu : le héros gagne encore;
Mais Émirante alors n'y perdit pas.

Une aventure encore plus brillante
Était gardée à cet autre Amadis.
Des Amadis protectrice constante,
Urgande un jour à son ardeur naissante
Vient proposer un trait des plus hardis.
Connaissez-vous *la gloire de Niquée*,
Par nos aïeux tellement remarquée,
Que son renom parmi nous effacé,
Long-tems chez eux en proverbe a passé?
Du roi de Thèbe héritière brillante,
Niquée était si belle et si charmante,

Que son pouvoir au loin était vanté;
Et par malheur, ivre de sa beauté,
Son père avait, par la magnificence,
De tant d'attraits redoublé la puissance.
D'un grand royaume employant les trésors,
De tous les arts épuisant les efforts,
Pour la princesse il avait fait construire
Un édifice, un beau palais; non pas,
C'était un temple, et ce n'est pas trop dire.
Dans ce palais quand on portait ses pas,
De salle en salle, où la vue enchantée
De plus en plus était toujours flattée,
On arrivait dans un salon pompeux,
Le plus brillant qu'on pût voir sous les cieux.
Oh, que d'éclat! les trésors les plus rares
Que la nature, avec des mains avares,
Nous cache ailleurs, s'offraient là réunis;
Là se pressaient et l'or et le tabis;
Là s'élevaient des colonnes rivales,
De beaux saphirs, rubis, perles, opales,
Et sur un trône où, pour seuls ornemens,
En flots de feu brillaient les diamans,
De mille attraits Niquée éblouissante,
S'offrait aux yeux encor plus éclatante.
Ce lieu, ce trône, en tous pays vantés,
Étaient connus sous le nom *de sa gloire*.
Là seulement aux regards enchantés
Elle s'offrait, et cent jeunes beautés

Pour l'amuser lui contaient quelque histoire,
Ou bien mêlaient le charme des concerts
Au doux plaisir de la danse et des vers.
De tant d'attraits la puissante magie
Sur les humains avait tant d'énergie,
Que tout mortel entré dans ce salon
Perdait le sens, le perdait tout de bon.
Toujours Niquée avec indifférence
Voyait l'effet de sa toute-puissance.
Il était dit que cet objet mignon
N'ôterait plus aux autres la raison,
Quand de l'amour la riante folie
Trouverait place en son ame attendrie.

C'est cet exploit dont Urgande aisément
Fit au héros sentir les avantages,
Et que sa voix vint, de la part des Sages,
Lui proposer de finir promptement.
Elle lui dit: Mon ancienne ennemie,
La dangereuse et cruelle Mélye,
Accroît ce charme, et, servant les païens,
Rend fous par lui mille guerriers chrétiens.
Viens, t'assurant une beauté suprême,
Servir ainsi ton pays et toi-même.

Amadis part; vous auriez cru vraiment
Qu'il s'agissait de plaire seulement:
Il s'en plaignait; mais la vieille Mélye

Mit les combats aussi de la partie.
Pour éloigner ce héros séduisant,
Elle assembla des monstres effroyables,
Dont la fureur, à jamais l'illustrant,
Lui fit braver des périls incroyables.
Après cent faits trop longs à raconter,
Ayant enfin remporté la victoire,
Ce jeune Grec qu'on ne peut arrêter
Vient chez Niquée, et la voit dans sa gloire.
Il devient fou d'abord; mais, par bonheur,
Dans sa gaîté fait de telles folies,
Que la princesse, oubliant sa rigueur,
Y prend plaisir, et les trouve jolies.
Les autres fous, comme de vrais nigauds,
Perdaient l'espoir, ne disaient rien d'aimable;
Lui, tint d'amour d'agréables propos,
Ce qui paraît beaucoup plus raisonnable.
Bref, il sut plaire, obtenir du retour,
Et de Niquée ayant fixé l'amour,
Il retrouva près de cette princesse
Tout son bon sens, en gardant sa tendresse.
Mille chrétiens guéris par son appui,
Pour l'honorer épuisaient la louange:
Lorsque pour eux, plus encore pour lui,
Survint un jour un embarras étrange.

Comme Amadis, plus heureux que jamais,
Venait revoir la charmante Niquée,

Il fut surpris de voir dans le palais
Son arrivée à peine remarquée;
Mais il resta des plus déconcertés
En s'approchant d'une dame si belle,
Quand, dans sa gloire, il vit à ses côtés
Un chevalier très bien traité par elle.
Dieu! c'est lui-même; et Mélye, en ce jour,
A ce vainqueur avait joué le tour
De le doubler, non pour son avantage,
Et de former un prince à son image.
Pour Amadis il fut vraiment heureux
Qu'avec Niquée il ne fût pas au mieux;
Car elle aurait, à ses vertus sensible,
Poussé l'erreur aussi loin que possible.
Mais quels débats! Sauvés par Amadis,
Les chevaliers demeuraient interdits,
Sur tous les deux craignaient de se méprendre,
Et ne savaient qui punir, qui défendre.
On s'en remit au combat personnel.
Or, d'Amadis le rival plein de rage,
Avec les traits en reçut le courage.
Le choc fut long, et terrible, et cruel;
Mais Amadis eut enfin l'avantage,
Et son rival, atteint d'un coup mortel,
Toucha la terre, et changea de visage.
Je ne ris point: la mort qui s'avançait,
De la sorcière et perfide et féroce
Ayant rompu l'enchantement parfait,

En expirant, d'un païen qu'il était,
Le faux chrétien prit la figure atroce.
Entre les deux Niquée encor doutait,
Et fut alors bien sûre de son fait.
Mais ces amans, en proie à l'alégresse,
A peine avaient exprimé leur tendresse,
Urgande arrive, et dit: Jeune Amadis,
Voici l'instant des faits les plus hardis;
D'un coup soudain la puissance divine
Vient d'enlever votre sœur Carmesine;
Elle n'est plus, frappée en son printems.
Allez, courez consoler vos parens;
Courez aussi des guerriers de Byzance,
Par votre exemple, animer la vaillance.

Dans ce discours, Amadis pouvait bien
Trouver sans doute un défaut de logique;
Mais dire tout, fort souvent ne vaut rien,
Et pour raison Urgande est laconique:
Il ne faut point des fautes de l'amour,
En certains cas, trop entr'ouvrir le livre.
Mais Carmesine ayant perdu le jour,
Elle sait bien que Tiran ne peut vivre,
Et que les Grecs, gens de faible valeur,
Auront besoin d'un nouveau défenseur.
Il est trop vrai. Quand Plaisir-de-ma-vie
A ce héros au milieu de son camp,
Avec sanglots, de la mort de sa mie

Eut raconté le triste événement,
Pâle, interdit, dans un désordre extrême,
Ayant ouï ces revers imprévus,
Il crut de mort être frappé lui-même :
Deux jours après, ce héros n'était plus.
Dans un combat d'éternelle mémoire,
Des Musulmans il renversa l'effort;
Mais quand il fut bien sûr de la victoire,
Il fit si bien qu'il rencontra la mort :
Frappant toujours la foule sarrasine;
Percé de traits, il termina son sort
En s'écriant : *Jésus et Carmesine.*

Mais ce héros, vainqueur dans vingt combats,
Bien moins modeste, eût dû penser et croire
Que, pour les Turcs, le fruit de son trépas
Serait d'un prix plus grand que la victoire.
Aussi sa mort mit tout Byzance en deuil.
Un jour entier, honorant sa mémoire,
Un peuple immense entoura son cercueil.
On pleura tant, qu'après cette journée.
Nul ne pleura du reste de l'année.
Ailleurs, les Turcs criaient dans leurs fureurs :
Tiran n'est plus; nous sommes les vainqueurs.
De toutes parts, et d'Asie, et d'Afrique,
S'assemble, accourt un peuple frénétique.
Tiran n'est plus : cessant d'être gardé,
L'empire grec, de Turcs est inondé.

Il était tems que l'Amadis de Grèce
Vînt rassurer les Grecs épouvantés.
Aidé des preux chez Niquée arrêtés
Et qu'il avait sauvés par son adresse,
Il sait un tems rassurer les cités,
Et contenir le païen qui les presse;
Mais il fallut, au nombre enfin cédant,
Domter l'essor d'un courage imprudent,
Et revenir, d'une perte fatale,
Par ses efforts garder la capitale.
Les Musulmans déjà de toutes parts
Ont de Byzance entouré les remparts.
De tout son art la puissante Mélye
Sert leurs efforts et triple leur furie.
Urgande appuie, il est vrai, les chrétiens,
Mais se souvient du misérable rôle
Qu'elle eût joué sans Amadis de Gaule
Qui la sauva de funestes liens.
Pour les chrétiens protectrice constante,
Elle les sert, mais se cache... à regret;
Et l'on sert mal quand on sert en secret.
De son côté, le cruel Bravorante,
Impatient de venger ses affronts,
Lance toujours de nouveaux bataillons
Sur les remparts de Byzance tremblante.
C'est vainement que le jeune Amadis,
Environné de ses braves amis,
Vole partout, prodigue les miracles,

Et multiplie aux païens les obstacles.
Mal secondé des Grecs dégénérés,
Il voit leurs murs toujours plus resserrés.
Lisvard, son père, en proie à la vieillesse,
Ne le soutient qu'avec trop de faiblesse.
Les assaillans montrent tant de fureur,
Les assiégés si peu de confiance,
Que ce héros garde encor la valeur,
Mais ne peut plus conserver l'espérance.
Sans doute, à moins, on prendrait de l'humeur.
Urgande, un soir, veut lui rendre visite.
— Mon jeune ami, le chagrin vous agite;
Le tems encor peut devenir meilleur.
Je viens vous voir, et de la part *des Sages*...
— Les Sages! ciel! ils font de beaux ouvrages!
— Tout n'est pas bien; mais ils font de leur mieux.
— Pardon : selon vos récits non douteux,
De l'univers tout le soin les concerne,
Et jamais presque on n'entend parler d'eux.
Elle répond : C'est ainsi qu'on gouverne.
Trop peu frappé de leurs soucis nombreux,
Vous jugez mal leur science profonde,
Et vous seriez plus indulgent pour eux
Si vous aviez deux jours mené le monde.

Or, écoutez : le moment est venu;
Un grand secret par vous sera connu.
Cet Amadis que l'univers honore,

Cet Amadis dont vous portez le nom,
Cet Amadis qui disparut, dit-on,
Depuis cent ans, Amadis vit encore.
Si vous sentez au fond de votre cœur
Que rien ne peut vous glacer de terreur,
Déjà fameux par des coups téméraires,
Plus brave encore, osez suivre mes pas;
Venez livrer d'effroyables combats
Pour délivrer votre aïeul et ses frères;
Et si le sort seconde vos travaux,
Si vous pouvez, délivrant ces héros,
Les ramener au secours de Byzance,
Il est pour elle encor de l'espérance.
Dieux! quel secret! quel espoir précieux!
Partons, partons, dit Amadis de Grèce.
... Mais cependant, tandis qu'en d'autres lieux
J'irai, cédant à l'ardeur qui me presse,
Multiplier les exploits périlleux,
Si ma patrie abattue, opprimée,
Des Musulmans voyait enfin l'armée
Forcer ses murs, égorger ses soldats,
Et m'accuser, moi, qui n'y serais pas!
Si mes parens, si mon malheureux père...!
— Rassurez-vous; ma surveillance éclaire
Tous vos périls, dit Urgande : en ces lieux
Il reste encor des guerriers valeureux.
Je vous promets que les murs de Byzance
Ne seront point conquis en votre absence.

Si leur danger croissait, à tems du moins,
Vous en serez prévenu par mes soins.
— Ah! je vous suis d'après cette promesse.
Parmi les airs soudain avec vitesse
Ils sont partis sur un char lumineux.
Telles, la nuit, dans l'azur de ses voiles,
Assez souvent nous voyons des étoiles
Prendre leur course et franchir tous les cieux.
Nous savons moins l'objet de leur voyage;
Mais nous savons à qui nous confier:
Tout a son but; et, dans le Grand Ouvrage,
Rien ne se fait sans le Grand Ouvrier.

FIN DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

AMADIS DE GAULE.

CHANT VINGTIÈME.

Voyage en Gaule et en Angleterre. Chef-d'œuvre d'Amadis de Grèce, L'île Ferme retrouvée. Urgande désenchante Amadis de Gaule, Galaor, Florestan, Oriane, et Briolanie. Amadis de Gaule au secours de Constantinople. Il était tems. Mort de Bravorante. Triomphe des Chrétiens. Dernier enchantement de Mélye.

Après avoir, pendant un long voyage,
Bravé les flots, les écueils destructeurs,
Je crois, de loin, entrevoir le rivage;
Mais cet aspect, cher aux navigateurs,
Est dangereux pour nous autres auteurs,
Et c'est au port que nous faisons naufrage.
Nous arrivons sous des cieux rembrunis;
Les sifflemens naissent, les vents s'élancent;
Et nos travaux à peine sont finis,
L'instant arrive où nos périls commencent.
Ah! je frémis de tous ceux que je cours.
J'aurais surtout, dans les récits d'amours,

Voulu pouvoir me montrer insensible;
Toujours sévère, et vertueux toujours,
J'aurais voulu... je voulais l'impossible.
Si quelquefois mes tableaux sont trop vrais,
Mon tour trop vif, mon coloris trop frais,
J'ai profité des licences permises;
La poésie eut toujours ses franchises.
Ailleurs peut-être avec austérité
J'exprimerai la mâle vérité:
Ici, moins fier, dans le but où j'aspire,
Je cherche à plaire... et veux pourtant instruire.
Rajeunissant d'antiques fictions,
J'en ai souvent adouci le scandale.
J'ai peint les mœurs et les opinions:
Servir l'histoire est servir la morale.

Le lendemain de leur brusque départ,
Les voyageurs, sur leur rapide char,
Passant déjà les terres italiques,
Voyaient la Gaule. En se reposant là,
Quel changement la fée y remarqua,
Et quel déchet dans les vertus antiques!
Des merveilleux, de fades freluquets
Dont les exploits se passaient en caquets,
Remplaçaient là tant de preux héroïques;
Si d'Amadis quelqu'un parlait encor,
C'était d'un ton ironique ou de glace.
Beaucoup de gens imitaient Galaor,

Hors son esprit, son bon ton, et sa grace;
Mais un travers, qui frappait tout d'abord,
C'était ce goût, cette étrange manie
De décrier en tout point sa patrie,
De ne trouver utile, bon, parfait,
Que l'étranger, et tout ce qu'il a fait;
Travers funeste, et plus qu'on ne peut dire,
Qu'il faut blâmer, et peut-être maudire,
Par qui maint peuple, indulgent pour autrui,
Semble oublier son nom, son rang, sa gloire,
Et se complaît à parler mal de lui
A ses voisins, enchantés de le croire.

Des bords gaulois, d'un vol accéléré,
Urgande, allant aux rives d'Angleterre,
Trouva ce peuple aussi dégénéré,
Mais s'égarant dans un excès contraire.
Ici du moins on savait honorer
Les lieux sacrés où l'on reçut la vie,
Et tous les cœurs, prompts à les célébrer,
Se sentaient battre au saint nom de patrie;
Mais ils trouvaient souvent un autre écueil:
Ce peuple avait un tel excès d'orgueil,
Un tel respect pour son propre mérite,
Et, pour tout autre, estime si petite,
Qu'à se vanter les sérieux Bretons
Passaient encor les folâtres *Vascons*,
Et la Tamise, aux mensonges très bonne,

Laissait bien loin les eaux de la *Varonne*.
Puis l'intérêt, pour la gloire si nul,
Soumettait tout à l'ignoble Calcul,
Monstre glacé qui, fier de ses victimes,
Conduit aux torts, et quelquefois aux crimes.
Le vieil Honneur, là, restait languissant,
Quand il coûtait plus de quatre pour cent.
Maintes beautés, séduisantes ébauches,
Gâtaient leur charme avec leurs deux bras gauches.
Comme on voyait partout, le front levé,
Plus d'un brigand s'amuser à pis faire,
Et d'Amadis, éloigné de la terre,
Détruire ainsi l'œuvre presque achevé,
Vous auriez vu partout aussi les belles
Se dispenser du soin d'être fidèles.
En quatre jours les nœuds étaient finis;
L'amour n'avait que dévotes profanes:
On regrettait vainement Amadis;
Mais on cherchait aussi les Orianes.

De ce pays détournant ses regards,
Urgande alors mène Amadis de Grèce
Vers une mer, que d'humides brouillards
Couvraient au loin d'une ceinture épaisse.
Là, lui dit-elle, il faut vous enfoncer;
Ce destrier va servir votre audace,
Et puissiez-vous aujourd'hui terrasser
Les ennemis dont l'effort vous menace!

Le héros part. Oh! si je n'étais pas
Un peu lassé d'écrire des combats,
Et vous, je crois, mes chers amis, d'en lire,
Quels beaux exploits j'aurais à vous décrire!
Mélye avait, au sein de ce brouillard,
Usé sa force, et prodigué son art.
Que de fracas! de prestiges terribles!
Que de géans! que de monstres horribles!
L'Amadis grec, prodiguant les exploits,
Fut presque égal à l'Amadis gaulois.
De ces géans, quand le dernier succombe,
Voilà soudain qu'un grand nuage tombe,
Et montre aux yeux du vainqueur transporté
Une île vaste à l'aspect enchanté.
Cette île était l'*île Ferme* perdue
Depuis long-tems. Après quelques combats,
Qu'on livre encor pour arrêter ses pas,
Il a gagné la chambre défendue;
Il l'ose ouvrir, affrontant tous hasards:
Ah! quel spectacle a frappé ses regards!

Sur cinq sofas, aux couleurs éclatantes,
Trois beaux guerriers, deux princesses charmantes
Étaient plongés dans un sommeil profond.
L'Amadis grec, surpris, contemple, admire;
Urgande alors paraît, et vient lui dire:
Jeune héros, digne de votre nom,
De vos exploits tout a subi l'empire.

— Non tout encor: que mes vœux soient remplis,
Dit le vainqueur, et menez-moi, de grace,
Vers le séjour où, redoublant d'audace,
Je pourrai voir et sauver Amadis.
— Que dites-vous? vous le voyez lui-même.
— Lui! — Le voici. Vous pouvez voir encor
Et Florestan, et le beau Galaor.
En signalant votre valeur suprême,
C'était à vous de me mener vers eux;
Et c'est à moi de leur ouvrir les yeux.

Il croyait voir au moins des patriarches:
A tout moment sa surprise augmentait,
Quand agitée, et montant quelques marches,
Urgande vient l'étonner tout-à-fait.
En un moment sa chevelure blonde
S'est hérissée : ouvrant des yeux émus,
Baguette en main, aux quatre points du monde,
La fée alors dit des mots inconnus.
La foudre luit; un éclat de tonnerre
D'un tel fracas a fait trembler la terre
Qu'après cent ans d'un paisible sommeil
Les trois héros touchent à leur réveil.
Tout aussitôt, eux et les deux princesses
Couraient d'Urgande embrasser les genoux;
Mais elle dit: Objets de mes tendresses,
Voilà celui qui fit le plus pour vous.
Né dans la Grèce, il est de votre race,

Grand Amadis, et, plein d'un noble feu,
Porte ce nom... et le mérite un peu.
Avec transport Amadis, qui l'embrasse,
Revient enfin vers la fée, et lui dit :
Veuillez, de grace, éclaircir mon esprit;
Ce que je vois, tout-à-fait m'embarrasse.
Qu'est tout ceci? Madame, au nom de Dieu,
Expliquez-moi la moindre circonstance.
Hier encor je défendais Byzance;
Par quel hasard me trouvé-je en ce lieu?

En souriant, *la Déconnue Urgande*
De ce héros écoute la demande.
Vous saurez tout, lui dit-elle; et d'abord,
Si j'ai toujours veillé sur votre sort,
A tous vos vœux si mon art fut docile,
Sachez ici, sans détail inutile,
Que vous et moi sommes du même sang.
Vous souvient-il, lorsque me délivrant
Et dans les cieux suivant mon ennemie,
Vous atteigniez la coupable Mélye,
Qu'elle laissa son livre entre vos mains?
Vous le jetiez lorsque je le retins.
J'y lus, avec une juste épouvante,
Que dans cent ans le torrent des païens,
Se débordant sur Byzance tremblante,
Renverserait le culte des chrétiens,
A moins... Ici l'horrible prophétie

Était tronquée. En y réfléchissant,
Incontinent mon cœur conçut l'envie
De vous garder pour le danger pressant.
Tout aussitôt, suspendant votre vie,
Et de sommeil vous frappant tous les trois,
Je vous portai dans votre île chérie.
J'y fis porter, avec les mêmes droits,
Votre Oriane et puis Briolanie.
Je vous gardais pour le tems que voici.
Mélye, ayant su deviner ceci,
Autour de l'île amassa les obstacles;
On n'y pouvait arriver sans miracles.
Voilà celui dont les généreux coups
M'ont fait enfin pénétrer jusqu'à vous.
Belles, héros, fortunés, fortunées,
Pour vous le tems, à ma voix se contint;
Chacun, chacune ont plus de cent années :
Vous n'en avez pourtant que trente ou vingt.

Les réveillés, frappés de ces nouvelles,
Se regardaient, n'étaient pas mécontens,
Et Galaor complimentait les belles
Qui conservaient un éternel printems:
Voilà soudain qu'Urgande, qui médite,
Est inquiète, et de nouveau s'agite.
— Dieu! quels assauts! De l'affreux mécréant
Soutiendra-t-on long-tems la violence?
Volez, dit-elle, au secours de Byzance;

Vous n'avez pas à perdre un seul instant.
Les vieux héros et le nouveau, tous quatre
Montent au char, et brûlent de combattre.
Urgande alors, dans les plaines de l'air,
Les fait voler à l'égal de l'éclair.
Le lendemain, à l'aurore naissante,
Constantinople à leurs yeux se présente.

Depuis deux jours les Grecs infortunés
Bravaient l'effort des païens acharnés:
Le vieux Lisvard, ranimant son courage,
Cherchait la mort, s'étonnant que son fils
L'eût pu quitter dans un pareil orage.
Les Sarrasins, poussant d'horribles cris,
Incessamment s'animaient davantage.
Multipliant leurs assauts furieux,
Plus ils mouraient, plus ils semblaient nombreux
Le glaive en main, le fameux Bravorante
Guidait leurs coups, méritait son renom;
Et, leur donnant l'exemple et la leçon,
Parmi les Grecs répandait l'épouvante.
Les Grecs enfin, à tant d'efforts cédans,
Allaient plier devant les Musulmans;
Plus que jamais Bravorante terrible,
Semant la mort, sur le plus haut rempart
Avait déja planté son étendard.
Les assiégés, dans un désordre horrible,
Ne pouvaient plus soutenir son regard...

Soudain, aux Grecs faisant changer de rôle,
Quatre héros, fondant du haut des cieux,
Chargent les Turcs, en criant : Gaule! Gaule!
Au souvenir de ce nom glorieux,
Les Musulmans frémissent. Par son glaive
Un vieux héros le rappelle encor mieux.
A leur aspect, Amadis furieux,
De leur triomphe a dissipé le rêve.
Son bras, plus frais par cent ans de repos,
Égale seul le bras de vingt héros.
Autant en font ses indomtables frères,
Domtant chacun des milliers d'adversaires.
L'Amadis grec, par l'exemple animé,
Mérite bien le sang qui l'a formé.
Les assiégés reprennent l'espérance,
Et, sur leurs pas, imitent leur vaillance.
Des Sarrasins le sang coule à longs flots:
C'est vainement que leurs plus grands héros
Veulent encor ranimer leur audace;
L'effroi les gagne, et la mort les terrasse.
Les Sarrasins les plus vaillans jadis,
Ne le sont plus à l'aspect d'Amadis.
Voulant du moins signaler sa vengeance,
Sur ce héros Bravorante s'élance.
Mais Amadis, de ce païen pervers
D'un coup terrible a fait voler la tête,
Et Bravorante, accourant aux enfers,
En frémissant leur apprend leur défaite.

Plus le combat fut long et dangereux,
Plus des vaincus le carnage est affreux.
Des mécréans une faible partie,
Eut le bonheur de revoir sa patrie;
Et de long-tems il ne vint aux païens
Aucun desir de troubler les chrétiens.
Lisvard, charmé d'une telle victoire,
Entre ses bras pressait son noble fils.
On célébrait les frères d'Amadis,
Et d'Amâdis on admirait la gloire;
Soudain Alquif, un des sages vantés
Qui présidaient au bonheur des cités,
Le grave Alquif, dont Urgande est l'amie,
Parmi les airs auprès d'elle arrivant,
Se montre aux Grecs sur un char éclatant
Près d'Oriane et de Briolanie.
Quels doux attraits! quel aspect enchanteur!
C'est la beauté qui rejoint la valeur.
Tous rendaient grace à la fée, au Génie,
Lorsque Lisvard vers Amadis-le-Grand
S'est incliné. — Veuillez, je vous en prie,
Prendre, dit-il, et ma place et mon rang.
— Non. Dans celui de chevalier errant,
Je servirai les humains davantage,
Dit Amadis. En vingt pays divers
Je veux aller déployer mon courage.
Le simple roi n'a qu'un trône en partage,
Et le héros est roi de l'univers.

De Galaor ce fut aussi l'idée;
De Florestan ce fut aussi le vœu.
Disons qu'avant de partir de ce lieu,
Par ces héros une église fondée
Vit s'élever de pieux monumens,
Qu'en soupirant ces trois illustres frères
Avec respect consacraient à leurs pères,
A leurs amis, et même à leurs enfans,
Nobles mortels disparus dès long-tems.
De plus, ayant, alors, pris connaissance
De tous les faits passés en son absence,
Autant que brave, Amadis généreux,
Fit ériger un monument pompeux
A ce héros dont on vanta l'audace,
Qui d'assez près sut marcher sur sa trace,
Et sans lequel il eût, en s'éveillant,
Trouvé Byzance, et Rome encor peut-être,
Ayant un Turc pour seigneur et pour maître:
Vous devinez ici Tiran le Blanc.
Un monument, qu'avec soin on décore,
Rappelle aux yeux ses faits et ses vertus.
Les nobles cœurs sont doucement émus
Quand un héros, dont on jouit encore,
Vient rendre hommage à ceux qui ne sont plus.

Le lendemain, Galaor eut ensemble
Peine et plaisir, et justement, me semble;
Instruit alors que, né dans son pays,

Tiran le Blanc était son petit-fils.
Aux grands honneurs qu'on rendait au courage
De ce guerrier, sa plus brillante image,
Il ajouta des honneurs infinis.
Ces soins remplis, les héros s'éloignèrent.
Par quels exploits tous trois se signalèrent?
Sauvant le faible, attaquant l'oppresseur,
Ils ranimaient par-tout l'antique honneur,
La probité, mainte vertu sévère.
Très éveillé d'un sommeil séculaire,
Par ses vieux goûts Galaor emporté
Ne valait rien pour la fidélité;
Toujours dévot pour les jolis visages,
Il leur offrait quelquefois des hommages
Dont les jaloux étaient très mécontens.
Toujours aimable avec ses cent vingt ans,
Il prétendait être sans conséquence,
Et s'écriait: Vous autres jeunes gens,
Vous ne pouvez me craindre, en conscience.
Causant encore aussi bien que jamais,
Il réussit dans ses brillans essais.
Mais, à la fois complaisante et fidèle,
Briolanie avait tant de vertus,
Que constamment il revenait près d'elle,
Et qu'il finit par ne la quitter plus.
Florestan prit une femme charmante,
Spirituelle, et sur-tout indulgente;
Car il faut bien qu'on le soit avec nous.

Les trois beautés sans nul débat jaloux,
En l'isle ferme avaient leur résidence;
Et c'était là que leurs brillans époux
Les consolaient des ennuis de l'absence.
Toutes les trois, prolongeant leurs beaux jours,
Surent goûter un bonheur desirable,
Et bien prouver qu'en hymen les amours
Sont moins légers qu'on ne le dit toujours,
Quand la Raison a l'esprit d'être aimable.
De leur côté, les trois frères fameux
Furent si grands, furent si valeureux,
Qu'on n'osait plus commettre d'injustice,
Qu'il n'était plus de crime, que le vice
Se cachait même, et que la terre encor
Pour quelque tems retrouva l'âge d'or.

Mais apprenez une insigne malice.
Au désespoir que ces héros trop grands
Eussent enfin dérangé tous ses plans,
Bien vieille alors, la sorcière Mélye,
Dans sa fureur épuisa son génie,
Et sut contre eux faire un enchantement
Dont le pouvoir dure encore à présent.
Elle arrangea, par une trame noire,
Que les hauts faits de ces hommes vaillants
Ne paraîtraient que hauts faits de romans.
Aussi, sans fruit, courant toute l'histoire,
De ces héros et de leurs descendans,

J'ai recherché la trace et la mémoire ;
Mes soins sont vains, et je veux être un sot,
Si dans l'histoire on en dit un seul mot.
On ne sait même, avec quelque apparence,
En quel moment placer leur existence.
Voilà comment, des méchans diffamés,
Les gens de bien sont souvent opprimés,
Et comme on voit l'indigne calomnie
Frapper d'oubli la valeur, le génie.
Heureusement qu'un Dieu m'a suscité
Pour mettre un terme à cette iniquité.
Sur Amadis j'ai trouvé tel mémoire,
D'après lequel j'ai tracé cet essai :
Il faudra bien en revenir au vrai,
Et d'après moi recommencer l'histoire.
Si par hasard on négligeait ce soin,
Peut-être au fond il n'en est pas besoin ;
Si seulement mon récit véridique
Peut arriver à la postérité,
C'en est assez, j'aurai deconcerté
Et la sorcière et son charme magique ;
Et nos neveux, étonnés et ravis,
En relisant mon poëme historique,
Croiront César moins réel qu'Amadis.

FIN.

TABLE.

OBSERVATIONS sur cette seconde édition. Page v
Préface. xiij
CHANT I. Enfant trouvé sur la mer. Amadis, chevalier d'Oriane. Armé par Périon. Il sauve Périon. Bataille. Duel. Jalousie. Reconnaissance. 1
CHANT II. Amadis defend Urgande. Galaor armé chevalier par Amadis. Premier exploit de Galaor. Imprudences de Galaor. Singuliere maniere de se justifier. Grand combat d'Amadis. Premiere entrevue. 26
CHANT III. Virelai d'Amadis. Amadis chez Arcalaüs. Bruit de la mort d'Amadis. Secours d'Urgande. Galaor au Couvent. Combat de deux freres. Ils se reconnaissent. 47
CHANT IV. Le pied. La couronne et le manteau. Danger des deux freres. Expédient de Galaor. Enlèvement d'Oriane et de Lisvard. Exploits d'Amadis. Amadis récompensé.
CHANT V. Danger de Loudres. Réception d'un chevalier. Dégradation d'un autre chevalier. Le jeu du confesseur. Essai sur la constance, par Galaor. Entreprise d'Amadis. Adresse d'un chevalier inconnu. Politesse d'un vavasseur. Galaor reconnait Florestan. Victoire d'Amadis. Erreur de son nain. Les trois freres réunis. 86
CHANT VI. L'isle Ferme. L'arc des loyaux amants. La chambre defendue. Coup de foudre sur Amadis. Leçon au chevalier Lucain. L'hermite. La roche pauvre. Le beau Ténébreux. 111
CHANT VII. Douleur d'Oriane. Naissance d'Esplandian. La lionne. Triste chanson de bon augure. Recherche inutile. Heureuse rencontre. 134
CHANT VIII L'hermite redevient chevalier. Défi de Cildadan. Exploits du beau Ténébreux. Douce réunion. L'épée et le chapeau. Prophétie. Apprêts d'un grand combat. 151

CHANT IX. Grande bataille. Le beau Ténébreux perd son nom. Galaor emporté mourant. La demoiselle injurieuse. Défi remarquable. Vol funeste. Convalescence de Galaor. Galvane amoureux de Madasime. Duel terrible. Le plus grand danger d'Amadis. Page 177

CHANT X. Amour de Galvane. Hauteur de Lisvard. Amadis se retire à l'isle Ferme. Nouveau service rendu par Galaor à Galvane. Rencontre heureuse. Un enfant adopté par sa mere. 200

CHANT XI. Sublime projet. Guerre d'Aravigne. Les trois avis.. Les chevaliers aux serpens. Périon, Amadis et Florestan chez Arcalaüs. Dariolette les sauve. Origine des passades. Mélancolie d'Amadis. Galaor raconte ses voyages. Amadis en entreprend d'autres. 216

CHANT XII. Vœu imprudent d'Amadis. Victoire de Lucain. L'Endriague. Amadis à Constantinople. La grande serpente. Confidence d'un saint. 240

CHANT XIII. Ambassade romaine. Grand tournoi. Intervention d'Esplandian. Noble trait d'un géant. Salluste emmene Oriane. Combat désespéré d'Amadis. 261

CHANT XIV. Fureur de Lisvard. Grands armements. Cour d'amour. Nouveau complot de Melye. Trois armées en présence. Nascian près d'Oriane. Grande bataille. Grand secret révélé. Bonne idée d'Esplandian. Péril de Lisvard. Lisvard embrasse Amadis. 278

CHANT XV. Sabbat. Nouveaux dangers. Combat d'un enfant et d'un vieillard. Départ pour Byzance. Lâcheté des Grecs. Mort de deux grands rois. Léonorine promise à Esplandian. Nouvelle bataille. Combat d'une fée et d'une sorciere. Prodiges d'Amadis et de ses freres. Ils disparaissent. 297

CHANT XVI. Annales. Début de Tiran le Blanc. Leçon à un jeune prince. Tiran à Byzance. Lisvard de Grece. Carmesine. Le coup de foudre. Témérité d'un page. 318

CHANT XVII. Consultation sur la vertu des femmes. Plaisir-

de-ma-vie. La Veuve reposée. La chemise. Le gant. Intrigues croisées. Sermon de Plaisir-de-ma-vie. Scene nocturne. Tiran se casse le bras. page 330

CHANT XVIII. Hippolyte sauve Tiran. Premiers exploits d'Amadis de Grece. Vrai miracle de Tiran. Complot de la Veuve reposée. Maladie de Tiran. Le page diable et médecin. La Veuve fustigée. Paix faite et scellée. 360

CHANT XIX. Aventures d'Amadis de Grece. Qui perd gagne. La gloire de Niquée. Mort de Carmesine. Derniere victoire de Tiran, qui se fait tuer. Amadis de Grece vient défendre Constantinople. Urgande l'emmene pour chercher Amadis de Gaule. 375

CHANT XX. Voyage en Gaule et en Angleterre. Chef-d'œuvre d'Amadis de Grece. L'isle Ferme retrouvée. Urgande désenchante Amadis de Gaule, Galaor, Florestan, Oriane, et Briolanie. Amadis de Gaule au secours de Constantinople. Il était tems. Mort de Bravorante. Triomphe des chrétiens. Dernier enchantement de Mélye. 390

FIN DE LA TABLE.

P. S. de l'auteur.

Au moment où je termine cette impression, je découvre deux vers sans rime. On peut les rétablir ainsi :

Page 56, vers 13. Le confesseur discret, etc.

Lisez ainsi :

Le confesseur grave et pourtant affable,
D'un air discret et d'un ton solennel,
Donnait le prix, décidait sans appel, etc.

Page 249, vers 6. Le corps d'un homme, etc.

Lisez ainsi :

Le corps d'un homme, et cinq fois sa stature ;
Tous les moyens de la destruction :
Corps écailleux, etc.

Ouvrages du même Auteur.

Les Chevaliers de la Table Ronde, seconde édition, un vol. in-18, grav. La troisième va être mise sous presse.

Voyage en Italie et en Sicile, fait en 1800 et 1801; un vol. in-8°.

Le Sceau enlevé; un vol. in-18.

Traduction de Juvénal; un vol. in-18.

Le Secret du Ménage, comédie en trois actes et en vers, jouée au Théâtre Français.

La Revanche, comédie en trois actes et en prose, faite en société avec M. Roger, et jouée au Théâtre Français.

Plusieurs opéra-comiques.

Tous ceux de ces ouvrages dont les éditions ne sont point épuisées, se trouvent chez Delaunay. Le Voyage en Italie se trouve aussi chez P. Didot l'aîné.